



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Canadian Theses Service

Service des thèses canadiennes

Ottawa, Canada
K1A 0N4

NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30.

AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, tests publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30.

LA LITTÉRATURE COMME MOYEN DE RÉCUPÉRATION
DE LA CONVENTION CULTURELLE

par

MICHELINE DANDURAND

Département des lettres françaises

Faculté des arts

Thèse présentée à l'École des études supérieures

de l'Université d'Ottawa

en vue de l'obtention de la Maîtrise ès arts (Lettres françaises): M.A.

Ottawa - 1987

Permission has been granted to the National Library of Canada to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film.

The author (copyright owner) has reserved other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her written permission.

L'autorisation a été accordée à la Bibliothèque nationale du Canada de microfilmer cette thèse et de prêter ou de vendre des exemplaires du film.

L'auteur (titulaire du droit d'auteur) se réserve les autres droits de publication; ni la thèse ni de longs extraits de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation écrite.

ISBN 0-315-40697-6



UNIVERSITÉ D'OTTAWA
UNIVERSITY OF OTTAWA

A tous nos enfants,
à Geoffroi,
à Audrey.

REMERCIEMENTS

Cette thèse a été préparée sous la direction de Monsieur Patrick Imbert. Mes remerciements vont à tous ceux qui dans un temps passé, présent et à venir, auront su conserver en eux assez d'humour et d'amour de leur humanité, pour permettre l'élaboration et l'aboutissement de cette thèse.

Il a vécu avant, pendant et après
Celui qui me ressemble
J'ai pas pris d'place sur la route,
Tout était déjà pris.
Dans les montagnes, les plaines,
Les forêts sibériennes,
De chiennes à talons hauts.

Les Indiens au musée,
Les Esquimaux émigrent
Quelque part en Floride
Rien n'a changé dans ma ville
De folklore en succès

Mais en chacun de nous
Un peu plus fort que tout
Le soupçon ou l'angoisse
Nous fait perdre la trace
Le monde est un scrapyard qui grandit
Un scrapyard qui grandit.

Et comme dans un bordel
J'écoute les nouvelles
D'une speakerine blonde
J'me fous d'la fin du monde
Ses yeux sont en couleurs
Comme l'azur qui meurt.
Dans ce petit écran
Débile et ennivrant
Tout est si faux déjà
Que quand un enfant vient
Chantant de tous ses sens
On le trouve bizarre
On le trouve bizarre

Et tout me porte à croire
Que déjà l'on s'éteint
Que déjà l'on s'éteint
De moins en moins ouvert
Et pas plus davantage
Sensible à tout l'espace
On devient de ciment
En essayant de croire
En essayant de croire
Etre des irréprochables
Mais moi je suis peut-être
Le pire mammifère
Ma chanson est un songe.
Je rêve une seconde
De n'plus être un oiseau
Ne plus être un oiseau

REFLEXION THÉORIQUE SUR L'ESSAI

"À La Recherche d'une écriture."

INTRODUCTION

Un premier choix, semble-t-il, se pose toujours à celui qui désire produire un écrit, à savoir s'il écrira un poème, un essai, un roman ou autre; et ce choix dépend souvent, comme le fait remarquer André Belleau, "de facteurs extérieurs à lui et liés au statut de telle ou telle forme dans l'institution littéraire".¹ D'ailleurs s'il ne se pose pas, on le posera pour lui. En ce sens que tout texte est tenu de se définir par rapport aux genres institués afin d'être reconnu et de ce fait, il doit en rencontrer les critères déterminatifs.

La question ne s'était pas vraiment posée pour moi, car au point de départ, il ne s'agissait pas de délimiter de quel genre littéraire relèverait mon texte puisqu'il était question d'une thèse. Toutefois, une thèse n'est pas simplement un texte, un résultat, elle implique une recherche sous-jacente qui donne naissance à cette forme. Dans mon cas, le type de démarche effectué lors de la recherche se rapprochait davantage de celui d'une création. Aussi, si la question s'est finalement posée c'est d'une bien étrange manière, à savoir qu'on l'a posée pour moi et que l'essai est le

1. André Belleau, "Approches et situation de l'essai québécois", dans Voix et images, vol. V, no. 3, printemps 1980, p. 541.

genre sur lequel on a jeté son dévolu. Par conséquent, cette partie portant sur l'essai s'est effectuée dans un second temps, et ces brefs éclaircissements quant à la situation de ma thèse me semblent primordiaux car ils permettront une meilleure compréhension du texte qui suit, en évitant toute confusion de la part du lecteur et toute incohérence de la mienne.

L'essai pendant bien longtemps fut synonyme de "fourre-tout", c'est-à-dire que l'on regroupait sous ce terme, tout écrit qui s'éloignait d'une façon ou d'une autre des autres formes littéraires. Or, mes lectures sur l'essai démontrent les difficultés toujours existantes de définir clairement ce genre. Aussi, tenter de le faire et d'apporter de surcroît les nuances nécessaires par rapport à mon texte ainsi que les difficultés rencontrées, relève du tour de force. Par conséquent, j'ai abordé la question sous un angle bien particulier, en ce sens, que j'ai retenu surtout les éléments les plus pertinents qui permettent d'évaluer le rapport de ma thèse avec ce genre.

Tout d'abord, j'ai commencé par une brève distinction de l'essai et des autres formes d'écrits (scientifique, littéraire, voire même les autres types de littérature d'idée), pour ensuite m'attarder à quelques éléments rhétoriques tels que le "je", la

récapitulation, l'autocritique, etc. J'ai poursuivi mon étude en examinant d'un peu plus près certains critères déterminants qui permettent selon moi, le rapprochement de ma thèse et de l'essai comme l'essai-recherche, l'essai-expérience, ainsi que l'importance du concept de relativité dans la pensée de l'essayiste, etc., pour terminer enfin avec des éléments fondamentaux tels que l'essai-écriture et l'essai-action.

Plusieurs de ces éléments démontrent de manière plutôt convaincante, une appartenance par certains aspects, de ma thèse au genre essai. Pourtant, écrire un essai n'était pas le but à atteindre, il s'est trouvé spontanément. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela puisque l'essai se définit comme outil de recherche. L'essai est une recherche, nous dit Jean Terrasse et l'essayiste ignore où il va et "qu'il cherche à prendre conscience de sa propre pensée, à la faire approuver par autrui".² Si c'était effectivement le cas au tout début de ma recherche, ce ne l'était plus vraiment au moment de sa rédaction puisque j'ai clairement indiqué qu'il s'agissait pour moi de prendre conscience de ma propre pensée. Toutefois, ce que j'ignorais, c'était que cela fut possible au moyen de l'écriture comme telle, et c'est pour cette raison que je parlais d'un

2. Jean Terrasse, Rhétorique de l'essai littéraire, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1977, p. 136.

essai de création au niveau de la démarche seulement et non pas au niveau du texte. Cette ignorance provenait sans aucun doute du conflit que je vivais au point de départ vis-à-vis la littérature, car je confondais d'une part, littérature et écriture, et d'autre part, littérature en tant qu'institution et littérature en tant que réserve d'écritures.

— Une telle confusion a malheureusement entraîné de ma part, une attitude que j'avais pourtant identifiée comme étant destructrice à l'égard de tout objet d'étude, à savoir, la généralisation. En suggérant la littérature en général comme moyen de récupération de la convention culturelle, je me joignais, malgré mon désir de m'en détacher et de la démystifier, à la littérature en tant qu'institution tout en lésant la littérature en tant que réserve d'écritures. Il existe des auteurs, des exceptions qui, (contrairement à d'autres et à moi-même lors de la composition de ma thèse), se sont sans doute détachés du désir de faire reconnaître et accepter leurs écrits par l'institution littéraire. De là, provient cette réserve d'écritures qui vont au-delà des genres et que l'on appelle également littérature.

A l'intérieur de mon étude de la langue, de la culture, des conventions, de la littérature (du roman)

et autres, malgré certaines distinctions émises, j'ai insisté davantage sur l'aspect négatif de leur fonction. Prendre du recul, sortir de la confusion, exige d'abord l'établissement des difficultés pour pouvoir ensuite les mieux cerner, et possiblement les dépasser. Ceci s'est traduit dans le cas de ma recherche par l'établissement de la négativité fonctionnelle de la littérature, du langage, etc., pour pouvoir ensuite en comprendre et exprimer la positivité. La difficulté d'une recherche telle que la mienne, réside dans la démarche en pointillé; point par point, ni en deça, ni au-delà de ma compréhension du moment.

"La naissance de l'Écriture ne peut venir que de la mort à la littérature",³ conclut Robert Vigneault dans un texte portant sur l'écriture de Jean-Louis Major. Ma thèse signifie en quelque sorte, ma mort à la littérature en tant qu'institution. Aussi la raison première pour laquelle selon moi, je n'ai pas produit un essai au niveau du texte lui-même, c'est que ce dernier signifiait cette mort et que l'Écriture vient après. D'autant plus, seconde raison, que j'ignorais l'essai comme forme d'écriture. Aussi ma plus grande ignorance en tant qu'essayiste n'était-ce pas de ne pas connaître ce genre et d'ignorer même que j'en avais

3. Robert Vigneault, "Jean-Louis Major et l'exigence d'écriture", dans Voix et images, vol. X, no. 3, printemps 1985, p. 190.

écrit un; et pourtant n'est-ce pas en même temps, ma plus grande connaissance de l'essai puisque déjà, j'en connaissais la démarche d'écriture.

Ceci m'amène à conclure à la lumière des éléments que je possède aujourd'hui, que les deux volets de ma thèse s'inscrivent chacun à leur manière à l'intérieur d'une recherche d'écriture. En effet, au terme de mon étude sur l'essai, il m'apparaît que la démarche de l'essayiste n'est somme toute que celle propre à toute écriture, du moins telle que définie par Jean-Louis Major dans son livre Entre l'écriture et la parole: "l'écrire doit avoir prise sur le réel: manifester un esprit aux prises avec l'être".⁴

4. Jean-Louis Major, Entre l'écriture et la parole, Montréal, Édit. Hurtubise HMH, 1984, p. 246.

CHAPITRE I

DISTINCTION ENTRE L'ESSAI ET AUTRES TYPES D'ÉCRITS

A. Essai et traité scientifique.

Définir l'essai demeure aujourd'hui encore une entreprise difficile. Malgré les diverses études amorcées sur le sujet, l'élaboration d'une typologie de ce genre n'est pas encore définitive. Jean-Marcel Paquette dans son article "De l'essai dans le récit au récit dans l'essai chez Jacques Ferron" précise d'ailleurs qu'une telle tentative d'élaboration ne saurait être pertinente et valide que dans la mesure où elle considère, d'une part, "que les genres sont des discours cristallisés par les cultures" et d'autre part, qu'il ne saurait être question "d'hypostasier les "genres" et moins encore la réflexion théorique que nous nous autorisons à entretenir sur leur constitution et leur fonctionnement,"⁵ puisqu'en définitive, toute théorie n'est finalement qu'une orientation que nous conférons à certains segments du réel.

5. Jean-Marcel Paquette, "De l'essai dans le récit au récit dans l'essai chez Jacques Ferron", dans Archives des Lettres canadiennes, L'essai et la prose d'idées au Québec, Tome VI, Montréal, Édit. Fides, 1985, p. 622.

Par conséquent, le lecteur devra garder précautionneusement en mémoire cette précision, car l'étude que je m'apprête à entreprendre sur l'essai, s'inscrit doublement à l'intérieur de cette perspective puisqu'il s'agit de déterminer les rapports entre ma thèse et l'essai, et que de ce fait, à l'orientation première inhérente à toute réflexion théorique, s'ajoute cette orientation seconde toute particulière de mon étude.

Cette précision amenée, je commencerai donc par établir la distinction entre l'essai et le traité scientifique. Tout d'abord, disons que ce dernier constitue selon certains, la manière d'écrire la plus parfaitement opposée à celle de l'essayiste. La distinction entre les différents modes d'argumentation que l'on retrouve dans le livre de Marc Angenot, La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes, a été d'une aide précieuse pour comprendre l'une des raisons à cette affirmation, puisqu'il me semble qu'une première opposition réside dans le fait que l'ouvrage scientifique et l'essai fonctionnent selon des modes d'argumentation tout à fait différents. Le traité scientifique selon le mode de la déduction et l'essai selon les modes de l'induction et de l'analogie.

Le mode déductif relève de l'ordre linéaire du raisonnement à savoir, une forme de syllogisme, "un enchaînement d'unités partiellement redondantes dans un axe unidimensionnel où ne semblent exister ni surdétermination, ni lacune".⁶ Les modes inductif et analogique relèvent de l'ordre circulaire, à savoir, une forme de raisonnement par l'exemple où "partant d'une proposition particulière attestée, on en généralise la portée pour en tirer une règle plus étendue"⁷, par un processus d'enchaînement plus intuitif, une juxtaposition de plusieurs éléments de champs différents, rendue possible grâce à l'établissement d'une structure relationnelle entre ces éléments, issue non pas des rapports de ressemblance, comme le fait remarquer M. Cazals mais de la "ressemblance de rapports".⁸

Marc Angenot souligne qu'il ne devrait pas exister une hiérarchisation des divers types de raisonnement puisqu'il ne s'agit en fait que de manières différentes de penser et de prouver. Pourtant, il ajoute que malheureusement le raisonnement par analogie, de par son "appel à l'intuition, au sentiment, à un "instinct"

6. Marc Angenot, La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes, Paris, Edit. Payot, Coll. Langages et sociétés, 1982, p. 154.

7. Ibid., p. 156.

8. M. Cazals, cité dans Marc Angenot, La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes, Paris, Edit. Payot, Coll. Langages et sociétés, 1982, p. 197.

des relations et des ressemblances"⁹ demeure aujourd'hui encore déconsidéré et perçu comme un type de raisonnement moins rigoureux que la déduction. Cette différence entre les types de raisonnement, provient selon moi, comme le fait remarquer Fernand Roy dans son article "Un Tombeau littéraire pour l'essai?", du fait que l'essayiste "n'entend pas dire le vrai mais plutôt suggérer le possible".¹⁰ De là découle sans doute, cette distinction importante entre l'ouvrage scientifique et l'essai, à savoir, que l'essai n'est pas une démonstration objective qui prétend à l'exhaustivité, à l'épuisement d'un sujet, mais plutôt une explication subjective par l'exemple et par la ressemblance de rapports entre divers éléments.

Toutefois, l'essai n'en demeure pas moins orienté vers une fin cognitive, et ceci m'amène à parler de cette autre distinction: la cognition et la connaissance. Le traité scientifique vise à la cognition; mentionne Jean Terrasse, et l'essai à la connaissance. Cognition et connaissance qu'il explique comme suit:

La cognition élabore les modèles explicatifs à partir desquels on espère pouvoir rendre compte des phénomènes, c'est-à-dire les grouper dans des classes. La connaissance est d'ordre métaphysique. Elle tend à hiérarchiser les phénomènes, à proposer des principes de jugement et d'action.¹¹

9. Marc Angenot, 1982, op. cit., p. 190.

10. Fernand Roy, "Un Tombeau littéraire pour l'essai?", dans Études littéraires, vol. 5, no. 1, avril 1972, p. 34.

11. Jean Terrasse, 1977, op. cit., p. 132.

Ceci me semble-t-il, viendrait expliciter la dichotomie objectivité/subjectivité que l'on retrouve en rapport à l'essai et à l'ouvrage scientifique. C'est en ce sens, que la cognition référerait à cette mention de François Ricard dans son article "La Littérature québécoise contemporaine 1960-1977" qui dit que le discours scientifique implique une "décentration" ou une "oblitération du JE" dans le discours extérieur, impersonnel et "objectif", tandis que dans l'essai "règne la subjectivité, qui tend à s'y donner pour l'origine absolue de sa parole et de sa connaissance".¹²

Ce règne de la subjectivité entraîne une autre distinction qui est celle de la lecture, car elle exprime très bien la différence qui existe dans la manière de recevoir tout élément du corpus culturel et par extension, le type de rapport de l'essayiste avec tout élément extérieur, avec l'autre. Jean-Louis Major parle de cette différence comme suit:

Le traité scientifique ou philosophique s'oppose à l'essai par son attitude à l'égard des citations, qui relève d'une essentielle différence de la forme de pensée. La thèse et le traité prennent appui sur le texte d'autrui pour en faire des données objectives; l'essai ne puise qu'à l'ordre du subjectif et y ramène tout texte étranger. Dans l'essai, la science n'a d'autre statut que celui d'une interrogation: elle ne peut

12. François Ricard, "La Littérature québécoise contemporaine 1960-1977", dans Études françaises, vol. 13, no. 3-4, p. 367.

se substituer à l'expérience individuelle.
L'essayiste n'y emprunte que des intuitions,
jamais des démonstrations.¹³

Si je tiens à souligner cette dernière opposition c'est qu'à mon avis, la lecture est l'élément qui distingue le plus l'essai de l'ouvrage scientifique car elle implique une nuance à établir au niveau de toute la démarche de recherche qui précède l'écrit. On n'écrit jamais à partir de rien, ainsi la manière de recevoir la pensée des autres devient un critère déterminant quant au produit final de cette recherche qu'est le texte et l'utilisation des citations. Selon la formulation de Jean-Louis Major, laquelle me semble décrire parfaitement la relation de l'essayiste et des autres textes, la lecture de l'essayiste est en définitive "une réflexion en marge du texte".¹⁴

L'essayiste surimpose à ces référents culturels son propre questionnement, et il y aura intériorisation du texte, de la pensée de l'autre dans la mesure où cette dernière lui offre la possibilité de se transformer en opinions personnelles.

Ceci déplace complètement le rapport entre l'auteur et le lecteur, ainsi que l'appréciation de ce dernier du texte. Il ne s'agit plus de juger le texte selon des critères traditionnels mais tout simplement

13. Jean-Louis Major, "Contre-essai (journal d'une lecture inachevée)", dans Le Jeu en étoile, Ottawa, Édit. de l'Université d'Ottawa, 1978, p. 175.

14, Ibid., p. 171.

de voir s'il le rejoint ou pas, s'il lui donne l'envie de devenir un lecteur actif, lire ce qui l'incite à l'action, à écrire et à devenir en quelque sorte l'auteur de sa propre vie. Lire serait de ce point de vue ce que Jean-Louis Major décrit comme "se placer en état de rencontre, pour essayer de reconnaître, par la vérité de l'autre, le plus vrai de soi-même".¹⁵

B. Essai et autres genres littéraires.

L'essai "s'oppose autant à la sécheresse de la raison qu'à l'inspiration brute".¹⁶ Voilà une citation charnière qui d'une part termine bien la section essai et traité scientifique, et d'autre part, introduit très bien celle de l'essai et autres genres littéraires. Toutefois, j'y ajouterais pour cette seconde partie une nuance, à savoir, que si l'essai s'oppose à l'inspiration brute, il s'oppose également à mon avis, à la "fiction brute" si je puis m'exprimer ainsi. Aussi, il me semble que l'élément qui le distingue le plus des autres genres littéraires, et le seul que je retiendrai ici, c'est le référent.

L'essayiste se distingue de ses confrères romanciers nous dit Robert Vigneault car "il prétend

15. Jean-Louis Major, 1984, op. cit., p. 204.

16. Jean-Louis Major, 1978, op. cit., p. 174.

bien, lui, viser le référent",¹⁷ et que le monde qui se profile derrière les mots n'est pas un monde fictif. Toutefois, ajoute-t-il, il le vise à travers toute sa subjectivité et ne l'atteint qu'à travers l'expérience qu'il en a. Ailleurs Vigneault nous dit également qu'un tel discours individualisé s'affiche comme le "parcours idéal" où l'écrivain a supplanté le penseur et que dès lors "nous entrons dans le monde de la fiction idéale".¹⁸ Dès lors, me semble-t-il également, la distinction première établie vis-à-vis le référent de l'essai et des autres genres littéraires, se résorbe et rend possible l'inclusion de l'essai (fiction idéale) au même titre que le roman (fiction narrative), à l'intérieur de la fiction littéraire globale: "L'affirmation démesurée du Je, son excroissance dans l'écriture [...] s'accompagnent de cette mobilisation générale de l'Imaginaire qui caractérise toute fiction littéraire".¹⁹

Or, il est mentionné à plusieurs reprises et par différents auteurs, qu'il s'agit toujours dans le cas de l'essai d'un référent vécu, d'un monde qui n'est pas fictif. Par conséquent, la possibilité d'insérer l'essai à l'intérieur de la fiction littéraire due à la

17. Robert Vigneault, "Rhétorique de l'essai littéraire", de Jean Terrasse, dans Livres et auteurs québécois, 1977, p. 224.

18. Robert Vigneault, "Pierre Vadeboncoeur: l'énonciation dans le discours de l'essai", dans Voix et images, vol. VII, no. 3, printemps 1982, p. 537.

19. Loc. Cit.

présence de la subjectivité de l'essayiste, résulte selon moi, du fait, non pas de cette tentative de distinguer deux types de perceptions du réel, voire carrément deux types de réalités, mais plutôt que l'on accorde la crédibilité et la primauté à l'une au détriment de l'autre. Une réalité concrète et une autre fictive, une perception objective et une autre subjective. Pourtant, il existe une autre manière de percevoir ce phénomène et à l'intérieur de laquelle tout est relatif et où la vie en soi et la vie concrète, les perceptions subjective et objective sont également réelles. Il ne s'agit donc plus de déterminer et de juger laquelle prévaut sur l'autre, laquelle est vraie et laquelle est fictive mais plutôt de reconnaître et d'accepter tout simplement une différence.

En conclusion, il me semblerait plus juste de rapprocher l'essai des autres textes de création littéraire, de par son pouvoir de créativité et d'imagination plutôt que par une mobilisation de l'Imaginaire; et dans cette perspective, de définir l'essai à l'instar de Jean-Louis Major "comme exercice de l'intelligence au coeur de l'existence et la passion d'être" qui implique de:

... reconnaître dans une forme d'écriture une vision, une présence de l'homme s'assurant peu à peu une prise sur la part obscure en soi; c'est vouloir l'homme créateur autant que "croyeur"; c'est réinstaller en moi le lien où se rejoignent, se conjoignent, intelligence et existence.²⁰

C. Essai et autres littératures d'Idées.

Disons tout d'abord que l'essai est considéré comme faisant partie de la littérature d'idées au même titre que les discours polémiques tels que la satire, le pamphlet, le manifeste, et autres. L'essayiste est un écrivain d'idée sans doute, mais dans le sens où "une idée suscite le goût d'écrire, une idée fait en sorte que le vouloir-écrire chez l'essayiste devient plus fort que le non-écrire".²¹ Il reste tout de même que l'essai se distingue des autres littératures d'idées par la présence beaucoup moins marquée, voire même jusqu'à l'absence du sentiment d'être le seul détenteur d'une vérité qui entraîne par le fait même, un sentiment d'urgence. Critères d'ailleurs selon lesquels d'après Yves Avril, le pamphlet ne pourrait exister s'ils n'étaient pas présents: "Il n'y a pas de pamphlet, s'il n'y a pas chez l'auteur sentiment d'une urgence [...] La pression d'une vérité dont on a le

20. Jean-Louis Major, 1978, op. cit., p. 183.

21. André Belleau, "Petite essayistique", dans Liberté, no. 150, décembre 1983, p. 8.

sentiment d'en être le détenteur exclusif, déclenche l'explosion pamphlétaire".²²

En plus de l'urgence, ce sentiment d'être détenteur exclusif d'une vérité, entraîne le désir de convaincre à tout prix et implique une rhétorique agressive qui semble être une caractéristique des écrits polémiques en général. Sentiment d'urgence chez le pamphlétaire qui devient exigence d'écriture chez l'essayiste qui rend le vouloir-écrire plus fort que le non-écrire. Chez l'essayiste, explique André Belleau, une idée agit comme une sorte de "champ magnétique" élémentaire où il sent "des circuits s'ébaucher, des possibilités qu'a l'idée de s'orienter, de se connecter à d'autres idées"²³ et qui donne lieu finalement au parcours d'un essai. Toutefois, il me semble qu'il s'agit beaucoup plus que d'un simple parcours idéal, car un lent processus de maturation se fait, à l'intérieur duquel les idées débordent le champ abstrait, en se concrétisant par l'intériorisation et l'expérience qu'en fait l'essayiste et qu'il exprime dans son écrit. Dans le cas du pamphlet, il est question d'urgence et d'explosion, ceci ne se rapproche guère de la lente maturation dans celui de l'essai; et

22. Yves Avril, "Le Pamphlet: essai de définition et analyse de quelques-uns de ses procédés", dans Études littéraires, vol. II, no. 2, août 1978, p. 268.

23. André Belleau, décembre 1983, op. cit., p. 9.

en ce sens, ce dernier se distingue une fois de plus des autres types de littératures d'idées.

Au tout début de ma recherche pour ma thèse, mon attitude se rapprochait beaucoup plus de celle du pamphlétaire, c'est-à-dire que je ressentais un sentiment d'urgence à dévoiler une vérité. Cependant le long processus de maturation a modifié cette attitude car il m'a permis d'y apporter une nuance importante. Il est vrai qu'il y avait urgence mais il s'agissait en fait de celle à dévoiler ma propre vérité pour ma survie. Ceci se résumait davantage par une exigence d'exprimer ma réalité, et d'étudier ce qui dans le contexte culturel où nous vivons, complexifie ce type de découverte et son affirmation.

Cette modification profonde en entraînait une autre qui m'éloignait de l'attitude du pamphlétaire plus particulièrement, et qui permet d'établir un rapprochement de ma thèse et de l'essai, à savoir sa "vision crépusculaire" et son "à quoi bon écrire". Peut-être vaudrait-il mieux distinguer ici, par rapport à l'essai, entre l'écriture du JE individuel et celle du JE collectif, car à l'intérieur de cette dernière, la prise de parole se fait également au nom d'une collectivité, pour l'inciter à l'action. Sans doute, dans ce cas, la possibilité de voir réapparaître et

s'installer à nouveau. le "à quoi bon écrire" devient plus grande, puisque l'action dépend d'une collectivité. Mais en ce qui a trait à ma propre démarche d'écriture, qui en était une d'un JE individuel, la prise de parole ne pouvait être ni trop tardive, ni inutile, car elle était synonyme d'action et de vie.

CHAPITRE II

ÉLÉMENTS PLUS SPÉCIFIQUES DE L'ESSAI

A. Définition

Il ressort des diverses distinctions entre l'essai et les autres types d'écrits, que l'essai est une recherche menée selon un raisonnement inductif et analogique, à la poursuite d'une intuition et qui par conséquent ne prétend pas épuiser un sujet. C'est un discours centré sur un JE ayant pour point de départ un référent vécu, et dont l'auteur poursuit son propre questionnement à travers tout élément culturel ou autre qui se présente à lui dans le but de se donner un savoir, une connaissance à partir du possible.

La révélation de ces diverses caractéristiques de l'essai rejoint par certains aspects cette définition de Jean-Marcel Paquette que l'on retrouve citée à l'intérieur de plusieurs textes portant sur ce genre, qui dit que l'essai:

... est la forme caractérisée de l'introduction dans le discours littéraire du JE comme générateur d'une réflexion de type lyrique sur un corpus culturel agissant comme médiateur entre les tensions fragmentées de

l'individualité dans sa relation à elle-même et au monde.²⁴

Je démontrerai à l'intérieur des sections qui vont suivre, dans quelle mesure cette définition me semble adéquate ou pas en ce qui a trait à mon propre texte.

B. Rhétorique de l'essai

La perspective dans laquelle l'essai est perçu comme discours persuasif entraîne l'utilisation de divers procédés rhétoriques. À l'aide du livre Rhétorique de l'essai de Jean Terrasse, j'examinerai brièvement certains de ces procédés afin d'évaluer et de nuancer la position de ma thèse vis-à-vis la perception qui somme toute, semble être celle que l'on a généralement de leur utilisation.

1. Récapitulation: procédé auquel on fait appel

lorsqu'il y a "lieu de craindre que le lecteur ne perde le fil de sa pensée".²⁵

Sans doute, la récapitulation est-elle utile pour s'assurer que le lecteur suit toujours le fil de sa pensée. Toutefois, ce procédé apparaissait dans ma thèse, chaque fois qu'il m'était nécessaire de m'y retrouver moi-même et de faire une sorte de mise au point qui me permettait d'aller plus loin dans ma recherche.

24. Jean-Marcel Paquette, "Forme et fonction de l'essai dans la littérature espagnole", dans Études littéraires, vol. 5, no. 1, avril 1972, p. 87.

25. Jean Terrasse, 1977, op. cit., p. 50.

2. Répétition: procédé didactique, "certains thèmes ou images fonctionnent comme des leitmotifs dont la récurrence facilite la compréhension [...] Ces leitmotifs contribuent, de plus, à souder littérairement les différentes parties de l'œuvre, à resserrer la texture du discours".²⁶

Dans ma thèse, il y a effectivement récurrence d'un thème, d'une image, à savoir, le monstrueux cercle vicieux, (la page blanche qui retourne à la page blanche). Ce dernier était à l'origine de ma recherche et me suivait tout au long de celle-ci puisque c'était l'énigme à résoudre.

Chacune des différentes étapes de la recherche était entreprise afin de saisir toute l'implication de ce thème. Point autour duquel se développait mon interrogation, sa réapparition soudait sans doute les différentes parties de mon discours. La répétition comme procédé facilitait donc d'abord mon propre cheminement, ma propre compréhension.

3. Autocritique: "Point de rhétorique plus efficace que celle qui se dénonce elle-même, et se fait oublier".²⁷

Il me semble que l'autocritique que l'on retrouve à l'intérieur de ma thèse ressemblerait davantage à une

26. Ibid., p. 51.

27. Ibid., p. 59.

extension naturelle et logique lorsqu'il s'agit d'un tel type d'essai, dont le processus de recherche est une remise en question d'un certain état de chose vis-à-vis duquel on tente d'observer et d'évaluer son propre rapport et ses propres mécanismes de fonctionnement, plutôt que d'un moyen de se faire oublier. Que l'on attribue à l'autocritique, une intention de persuasion, me semble passer, en ce cas-ci, à côté de la question.

4. Avertissement: procédé qui sert d'excuse par mesure de prudence, dit-on, lorsque l'on craint des réticences.

Il est certain que lorsqu'un texte se situe dans un entre-deux comme ma thèse, qu'un avertissement s'impose. Par mesure de prudence, j'en doute. Je dirais plutôt pour mettre les cartes sur table dès le début, et avertir le lecteur du genre de texte auquel il doit s'attendre. Je ne crois pas qu'il y ait eu prudence dans mon cas, car cette dernière implique que l'on a conscience de l'effet provocateur de son écrit, et que pour ma part, je croyais avoir résolu par le ton de mon texte qui n'était ni agressif, (comme le discours polémique) ni agressant. Je parlerais plutôt, en ce qui me concerne de la "naïveté du débutant", car il s'agit véritablement de naïveté lorsque l'on croit

que le ton est le seul perturbateur, indépendamment des idées émises et de leur pouvoir de remise en question.

5. JE: procédé qui fait fonction d'argument parce que réfère à un vécu.

La présence du JE semble être le point déterminant pour lequel un texte sera perçu comme un essai ou pas. Il est vrai qu'à l'instar des essayistes (comme je l'ai déjà mentionné auparavant et que j'explicitierai davantage ultérieurement), je crois à la validité de la preuve par l'exemple. Aussi, la présence du JE dans ma thèse n'était pas simplement un procédé rhétorique utilisé dans le but de convaincre, de persuader, il répondait avant tout à un besoin de réduire la distance entre l'extérieur et l'intérieur, entre l'écrit et moi-même.

"Chaque élément autobiographique ne doit demeurer que s'il sert de tremplin à une réflexion"²⁸ écrit Jean-Louis Major. La présence de mon JE autobiographique s'inscrit tout à fait dans cette optique. Il apparaissait chaque fois que j'avais besoin de prendre conscience de mes propres mécanismes, mes propres limites et de faire une mise au point qui me permettait de poursuivre ma réflexion et de me dépasser. Dans ce sens, le JE de ma thèse était "générateur d'une réflexion" dans la mesure où il est perçu non pas

²⁸: Jean-Louis Major, 1984, op. cit., p. 276.

simplement comme un JE texte, mais en relation directe avec le JE hors-texte. Cette connection assurait non seulement l'unité du texte mais également celle de la recherche sous-jacente et sa continuité. Cette séparation des JE texte et hors-texte s'applique sans doute dans bien des cas et peut-être pas dans d'autres; du moins sûrement pas dans le mien. La rhétorique ne peut pas démontrer n'importe quoi, souligne Jean Terrasse, "le sophisme finit toujours par être décelé".²⁹

Pour conclure cette section, je dirai que la rhétorique de l'essai apparaît souvent (malgré la perception traditionnelle qu'on en a) comme étant beaucoup plus qu'un discours persuasif; il reflète à mon avis une manière d'être et de percevoir le monde. Aussi, cette remarque de Jean Terrasse à propos de la rhétorique me convient davantage:

La rhétorique ne vise pas, ou ne tend pas toujours, à dissimuler les contradictions d'une pensée qui ne parviendrait pas à s'organiser. Ce n'est pas non plus en donner une idée complète que de la définir comme un art de persuader. Elle exprime et détermine les rapports de l'écrivain avec le monde, son mode de perception du réel.³⁰

29. Jean Terrasse, 1977, op. cit., p. 131.

30. Ibid., p. 41.

C. Essai / Expérience

La présence du JE dans le genre essai m'amène à expliciter l'importance de l'expérience, du vécu pour l'essayiste. Ce dernier ne saurait admettre "ni que son expérience ne nous apprend rien sur le monde, ni que pour nous instruire il doive renoncer à être un sujet".³¹ L'expérience représente à ses yeux une preuve par l'exemple tout aussi valable que tout autre type de preuve. Le parcours de l'essai, son écriture, suit et mène l'expérience, l'introspection qu'il fait par rapport à tel ou tel élément.

L'essai est donc un écrit à caractère introspectif qui dévoile le monde perçu à travers l'expérience que l'essayiste en a. Aussi lorsque le sujet du texte est "moi", les données biographiques et l'expérience de vie de l'écrivain sont fondamentales au développement de l'écrit tout autant que de la recherche qu'il sous-tend. Cette manière de penser et de percevoir le monde toujours à travers l'expérience qu'il en a, modifie considérablement la perception de la vie dans son ensemble; à savoir, que la vie devient une expérience à vivre et non plus un problème à résoudre.

31. Ibid., p. 130.

D. Essai / Recherche

Ce qu'il faut comprendre également c'est que cette expérience à vivre que représente la vie, est sans fin. Toujours à la poursuite d'une intuition, à la recherche d'une connaissance, d'un savoir du possible, l'essayiste poursuit son questionnement qui ne se termine jamais puisqu'il est sans cesse réactivé par de nouveaux éléments, de nouvelles expériences de vie. C'est probablement pour cette raison que l'on peut affirmer que l'essai est l'écriture du doute, de l'incertitude puisqu'il n'y a pas une vérité pour tous, mais plutôt une vérité unique en chacun qui se renouvelle sans cesse au fil des expériences de vie.

Il est de la nature même de l'essai de se mouvoir dans l'inachevé, nous dit Joseph Bonenfant dans son article "La Pensée inachevée de l'essai". Regretter qu'une pensée soit fragmentaire, "c'est déplorer que tout ne s'écrive pas en même temps, que tout le sens ne jaillisse pas tout d'un seul coup".³² Par conséquent, dans la pensée de l'essayiste, il ne pourrait être regrettable de se mouvoir dans l'inachevé puisqu'il perçoit la vie comme une expérience à vivre. Le regretter reviendrait à dire qu'il perçoit désormais la

32: Joseph Bonenfant, "La Pensée inachevée de l'essai", dans Études littéraires, vol. 5, no. 1, avril 1972, p. 19.

vie comme un problème à résoudre et dont il faut à tout prix et au plus tôt découvrir la solution.

E. Essai / Relativité

De tout ce que l'on peut dire à propos de l'essayiste et de son essai, le concept de relativité m'apparaît comme l'élément essentiel à saisir, avant toute tentative d'explication et d'élaboration d'une typologie, puisqu'il est au coeur même de son mode d'appréhension du réel. Tout est relatif parce que tout est mouvement en perpétuelle évolution; tout est vie, et vie est synonyme d'expérience à vivre à l'infini. Une telle perspective en regard de l'infini, rend tout dérisoire si ce n'est la connaissance de parties du tout à travers sa propre expérience. Pascal exprime très bien cette perception profonde de relativité que l'on retrouve chez des essayistes:

Comment se pourrait-il qu'une partie connût le tout? - Mais ... (l'homme) aspirera peut-être à connaître au moins les parties, avec lesquelles il a de la proportion? - Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre et sans le tout.³³

Comprendre la présence d'une telle perception relative du monde, c'est comprendre jusqu'à quel point

33. B. Pascal, cité dans Jean Terrasse, Rhétorique de l'essai littéraire, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1977, p. 34.

l'essai n'est pas seulement et pas dans tous les cas, une simple manière littéraire d'écrire mais plutôt une manière d'être. J'examinerai maintenant d'un peu plus près, comment plusieurs des divers aspects caractéristiques de l'essai (incluant particulièrement ma thèse) qui se sont dévoilés jusqu'à maintenant à l'intérieur de cette étude, peuvent découler de cette perspective.

1. Induction: parce que l'homme est dans l'impossibilité de saisir le tout. Aussi, partir du particulier vers le général, de la partie vers le tout amenuise l'écart entre l'homme et l'infini.
2. Analogie: parce que toutes les parties ont un tel rapport qu'il est impossible de connaître l'une sans l'autre et sans le tout. L'analogie c'est un raisonnement qui établit une structure relationnelle entre des éléments de champs différents à travers leur ressemblance de rapports.
3. Savoir du possible: parce que la vérité, l'unique, le tout, n'existe pas en soi. Le tout n'est qu'un ensemble de rapports; aussi l'essayiste ne vise pas le vrai mais le possible.
4. Subjectivité: parce que l'homme est dans l'impossibilité de saisir le tout d'une façon externe. Il ne peut s'en remettre qu'à son expérience, sa

compréhension subjective des parties avec lesquelles il a de la proportion. Il n'y a pas d'objectivité pure, il n'y a que de la subjectivité plus ou moins apparente selon son degré d'affirmation.

5. Lecture: parce que la manière de recevoir l'autre demeure toujours une perception propre à une individualité, une manière d'être en rapport avec quel qu'élément que ce soit, et donc relatif. Il n'y a donc plus dans l'acte de lecture, à juger, à être d'accord ou pas, mais à savoir si un livre me rejoint ou non.

6. Référent: parce qu'il n'y a pas de référent unique, de réalité concrète et commune à tous, pas plus que de vérité unique en soi. Le référent de l'essai est un vécu parce qu'il n'y a que les rapports d'un individu avec le monde, que l'expérience qu'il en a.

7. Détenteur de vérité: l'essayiste ne se sent pas détenteur exclusif d'une vérité puisque toute vérité est relative à une individualité. La seule vérité qu'il détient c'est celle que tout individu perçoit et vit comme sienne.

8. Urgence et explosion (pamphlétaire): pour l'essayiste, il n'y a pas d'urgence ni d'explosion, mais simplement une exigence d'observer et de comprendre les différents rapports des parties pour connaître le tout; et d'exprimer cette compréhension et

celle de sa manière d'être en rapport avec le monde et lui-même, que seul une lente maturation rend possible.

9. Expérience: le réel n'existe que comme expérience, puisqu'il n'y a pas de réel unique, uniforme. Le réel qui est réel pour lui, ne l'est que pour lui, puisque la réalité n'est qu'une expérience et une perception que l'individu a du monde, du rapport qu'il entretient avec les parties du tout, avec lesquelles il a de la proportion.

10. JE: parce qu'il est impossible de connaître le tout. Tout au plus, est-il possible d'exprimer l'apparence que les éléments et leurs rapports ont pour soi. Impossibilité qui s'étend même jusqu'à celle de se connaître et de faire le tour de soi. Toutefois en parlant de soi, en se prenant comme objet d'étude, en exprimant son expérience, en affirmant sa subjectivité par la présence du JE, l'essayiste minimise les risques d'erreur puisqu'il demeure ce qu'il connaît le plus.

11. Paradoxe: parce que rien n'est vrai, rien n'est faux, tout est relatif et que cela implique le paradoxe même des choses, c'est-à-dire: "cette existence simultanée, dans la réalité relative, des principes qui s'opposent en bonne logique et s'excluent dans l'absolu".³⁴ Le paradoxe est une manière d'être, de percevoir et d'être en relation avec le monde.

34. Jean Terrasse, 1977, op. cit., p. 32.

12. Inachevé: parce que la perception de la vie n'est pas un problème à résoudre (d'ailleurs irrésoluble) mais une expérience à vivre sans fin.

Tout est relatif parce que tout est rapport, mouvement en perpétuelle évolution, à commencer par soi-même. Au terme d'une vie, cela demeure tout de même une toute petite partie du grand tout, de l'ensemble des rapports; et tout au plus est-ce une perception d'un pourcentage minime de certains rapports des diverses parties du tout, relative à une expérience et une perception toute subjective et personnelle.

F. Essai / Écriture

L'essayiste comme on a pu l'observer jusqu'ici, ne cherche pas à comprendre le réel (puisque c'est impossible) mais à exprimer et comprendre la perception qu'il en a, pour dire et "penser (son) milieu du monde".³⁵ À cette fin, l'essayiste a recours à l'écriture car d'aucuns prétendent que l'on est intéressé à écrire lorsque l'on sent d'une part "que la langue peut nous parler" et d'autre part qu'elle "tisse nos vies".³⁶ L'écriture devient selon une telle optique un moyen de se réapproprier son langage, sa

35. Philippe Haeck, Polyphonie. Roman d'apprentissage, Poèmes, Montréal, VLB Éditeur, 1978, p. 245.

36. Philippe Haeck, La Table d'écriture. Poétique et modernisé, Montréal, VLB Éditeur, 1984, p. 51.

perception du monde, sa vie. Ma recherche d'écriture et la démarche de ma thèse s'inscrivent tout à fait à l'intérieur de cette perspective.

Ecrire, c'était me donner la possibilité d'entendre ma voix, processus par lequel, comme l'exprime si bien Philippe Haeck, "j'écoute ce qui parle par moi, ce qui me traverse - je travaille à nommer toutes les voix qui font ma voix".³⁷ Par le fait même, ceci impliquait également la possibilité, dans un premier temps, de devenir l'auteur de ma propre histoire, de ma vie et qui me permettait ensuite de me relire; et dans un second temps, de la raconter à d'autres. Dire mon univers à autrui, dire la voix que j'ai entendue et que je retrouve sans cesse renouvelée, puisque tout est relatif et qu'il n'y a finalement rien d'autre à écrire.

Ecrire joue toujours ou à peu près toujours sur deux plans. C'est inventer une image, un monde repris, reformé, réorganisé, repensé, re-senti, ressenti en fonction d'une conscience individuelle à la fois s'y projetant et s'y découvrant. C'est aussi, secrètement, indiciblement, par réaction, à la fois conséquence et cause, se refaire comme individu.³⁸

37. Philippe Haeck, 1978, op. cit., p. 245.

38. Jean-Louis Major, 1984, op. cit., p. 201.

G. Écriture / Action

L'écriture décrite dans une telle perspective devient une action qui s'avère désaliénante. Certains disent de l'essai qu'il est un appel à l'action, et sans doute peut-on en arriver à une telle perception, dans la mesure où l'essayiste en parlant de sa relation au monde, des difficultés qu'elle implique et des moyens qu'il trouve pour les surmonter, peut en effet inciter à en faire autant. Toutefois l'essai n'en demeure pas moins avant tout, une action directe pour celui qui l'écrit.

En tant que telle, en plus de tout ce qu'elle permet comme moyen d'action et que l'on a pu observer dans la section précédente, l'écriture délivre de la solitude mythique de l'écrivain. "La solitude-fin est une notion liée à celles de génie (le solitaire sur la montagne) ou du poète maudit (le solitaire pris dans sa mort)", explique Philippe Haeck et de continuer en disant que "la solitude n'est pas créatrice, elle détruit".³⁹ L'écriture-action permet donc une réconciliation entre la vie-mort, la partie-tout. Elle est une prise de parole, c'est une voix s'unissant à d'autres et rend possible la distinction importante entre la solitude et l'individualité tel que le fait

39. Philippe Haeck, 1984, op. cit., p. 330.

Jean-Louis Major: "La solitude ne serait qu'un désir d'appartenance qui ne trouve pas à s'accomplir; l'individualité, une façon d'être soi".⁴⁰

Par conséquent, l'écriture/action permet d'accepter ses limites, voire celles de sa propre action, qui pourrait se traduire chez l'essayiste par l'acceptation de ne pas épuiser un sujet par reconnaissance de ses limites, puisqu'il est impossible de saisir le tout, de faire jaillir le sens d'un seul coup. Ces limites demeurent celles qui le contraignent aujourd'hui dans le moment présent; demain elles se seront déplacées car tout est mouvement et il devra faire face alors à d'autres et ainsi de suite à l'infini.

L'acceptation de ses limites est le premier pas pour aller au-delà de soi, vers un ailleurs sans cesse à découvrir. Cela permet d'accéder au "courage de l'esprit" selon l'expression de François Ricard qui se résume ainsi:

... le vrai "courage" de l'esprit, c'est de ne pas sortir de la contradiction: y consentir plutôt, s'en laisser imprégner, ne pas céder à la tentation hégélienne, au chantage de la synthèse illusoire, ne pas fuir par-delà, mais assumer l'ambiguïté, l'incertitude radicale de vivre et de penser: soutenir l'interrogation.⁴¹

40. Jean-Louis Major, 1984, op. cit., p. 200.

41. François Ricard, La Littérature contre elle-même, Edit. Boréal Express, Coll. Papiers Collés, Montréal, 1985, p. 79.

CONCLUSION

Étrange phénomène que de produire une thèse sur la littérature comme moyen de récupération par la convention culturelle, et de voir cet écrit reclassifié non seulement dans un genre littéraire mais également dans celui qui, à la suite de certaines affirmations, et à partir desquelles selon l'étude que j'ai effectuée dans cette même thèse, reviendrait à dire qu'il est hautement récupérant:

Toute culture se donne probablement des Énonciateurs de Paradoxes: leur principal avantage est que leur hétérodoxie n'est qu'apparente: ils prennent le contre-pied de la doxa, ce qui revient à dire qu'ils demeurent dans la mouvance de celle-ci.⁴²

Il est évident, qu'il n'est pas question ici d'expliquer à nouveau ce phénomène, mais il est une chose qu'il faut pourtant réaffirmer, c'est que l'une des conclusions de ma thèse était précisément l'impossibilité dans laquelle on se trouve, à être totalement autre, en dehors de tout langage, de toute culture et de ses idéologies. On ne crée jamais à partir de rien, en dehors de soi, mais à partir de tout ce qui nous constitue comme individu. Aussi l'essai est peut-être bien la "plus belle mystification" comme le questionne Jean-Louis Major mais de répondre que

⁴². Marc Angenot, 1982, op. cit., p. 339.

"s'accepter pour, aller au-delà de soi: telle est la morale de l'essayiste".⁴³

Ailleurs il mentionne également "que tout peut être littérature, à condition de se faire genre".⁴⁴ L'essai pourrait être à mon avis, comparé au cliché modifié, qui perdra peu à peu de son efficacité au fur et à mesure qu'on en fait un élément de la littérature moderne, une mode, et un genre littéraire dans le cas de l'essai, et dans la mesure où cela signifie que l'on sépare le texte et son auteur. Le genre cristallise car c'est une interprétation hypostasiée. Il récupère l'écriture dans le sens où il est une grille de lecture apposée au texte et que la récupération selon la définition de François Ricard n'est rien d'autre "que le refus de suivre vraiment et jusqu'au bout l'appel d'une oeuvre".⁴⁵

On parle encore beaucoup de l'essayiste pour déterminer les caractéristiques de l'essai. C'est la preuve que ce genre n'est pas encore figé définitivement. Ceci m'a permis au cours de mes lectures de me reconnaître en tant qu'essayiste (de par ma démarche, ma façon de penser, de percevoir le monde à travers l'expérience que j'en ai, etc.) et de déduire pour une fois que ma thèse est un essai. Toutefois l'ambiguïté demeure, puisqu'elle n'est pas un essai littéraire,

43. Jean-Louis Major, 1978, op. cit., p. 176.

44. Jean-Louis Major, 1984, op. cit., p. 274.

45. François Ricard, 1985, op. cit., p. 25.

et que l'essai est perçu généralement comme un genre littéraire.

À l'intérieur de ma préface, j'ai parlé de création au niveau de la démarche et non à celui du texte lui-même. Au terme de cette étude sur l'essai, je persiste à le croire et selon moi, le discours de ma thèse est de style scientifique mais la démarche de recherche en est une de création.

Je n'ai pas tenté de "prouver la légitimité de (mon) signifié par la force de (mon) signifiant";⁴⁶ entreprise selon laquelle se définit l'essai littéraire d'après Francine Belle-Isle Létourneau.

Je crois même que je n'ai pas tenté de prouver quoi que ce soit mais plutôt d'exposer l'observation de certains phénomènes et de la compréhension que je pouvais en retirer. À mon avis, s'il y a eu persuasion, elle résulte davantage de la force de ma conviction plutôt que de celle de mon signifiant.

La présence du JE semble avoir été l'élément déterminant pour considérer ma thèse comme un essai. Alors que pour moi, sa présence signifiait (ainsi que je l'ai exposé particulièrement dans la section élément essai/relativité) la reconnaissance de mes propres limites et le désir de les comprendre d'abord pour moi avant de parler des autres. En Aikido (art martial de

46. Francine Belle-Isle Létourneau, "Essai littéraire: un inconnu à plusieurs visages", dans Études littéraires, vol. 5, no. 1, avril 1972, p. 49.

défense), tout mouvement est spirale; qui dans un premier temps, se fait toujours vers soi pour mieux se centrer et dans un second temps, vers l'autre. Se comprendre soi-même pour ensuite comprendre les autres.

Ce que j'ai découvert au terme de cette longue recherche de ma thèse et de l'essai, c'est la vie. Ce qui m'attendait au bout de ma thèse c'était l'essai; ce qui m'attendait au bout de l'essai, c'était la compréhension profonde de l'écriture. Ma thèse est une écriture, dans le sens où elle en a toute la démarche de création, mais elle est de style scientifique. L'introduction du JE dans ma thèse représentait de toute évidence, celle d'une individualité ou comme certains la nommeraient d'une subjectivité, mais elle se fait à l'intérieur d'un discours scientifique et non littéraire. L'écriture, telle que décrite tout au long de cette partie-ci de ma thèse est irrécupérable, car elle est vie, elle est mouvante et se renouvelle sans cesse. Mon écriture sous quelle que forme que ce soit, saura se déplacer et je me déplacerai avec elle au gré de ma plume vers un ailleurs sans cesse à découvrir, à recréer. Qu'importe le genre car en définitive, l'intention et l'importance première restent comme l'exprime si bien Naim Kattan que mon écrit "colle le plus possible à moi".

Que mon écrit soit un discours critique, un essai qui chevauche l'abstraction, ou un récit autobiographique, l'intention est toujours la même: qu'il colle le plus possible à moi, qu'il soit le plus proche de ce que je pense et de ce que je sens.⁴⁷

J'ai également appris de cette longue expérience que lorsque l'on veut la vie, il est de la plus grande importance d'apprendre à conjuguer, la vie et la mort, le savoir et l'émotion, l'extérieur et l'intérieur, la partie et le tout. Tout est relatif, tout est relation et mouvement, à commencer par sa propre perception, sa manière d'être. Ceci me donne l'envie de terminer sur une note joyeuse à l'instar de François Ricard qui, parlant d'une oeuvre ne lui offrant que cette connaissance de la relativité, dit:

... elle me ramène à ma conscience première, qu'aucune idéologie ni aucune science ne peut tolérer ni non plus recouvrir, c'est-à-dire la conscience qu'à toute réalité se mêle autant d'irréalité, que dans tout ordre subsiste un désordre encore plus profond, et que moi-même je suis autre et moins que moi-même, ce qui, en définitive, ne mérite pas mieux qu'un éclat de rire, mais le mérite pleinement.⁴⁸

47. Naim Kattan, cité dans Laurent Mailhot, "L'Essai québécois et son voisinage", dans Québec français, no. 53, mars 1984, p. 27.

48. François Ricard, 1985, op. cit., p. 31.

BIBLIOGRAPHIE

1. THÉORIE

Livres:

ANGENOT, Marc, La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes, Paris, Edit. Payot, Coll. Langages et sociétés, 1982, 425 pages.

CHAMPIGNY, Robert, Pour une esthétique de l'essai, Paris, Edit. Minard, Lettres modernes, "Situation", no: 15, 1967, 112 pages.

POUILLOUX, Jean-Yves, Lire les "essais" de Montaigne, Paris, Edit. François Maspéro, 1969, 118 pages.

TERRASSE, Jean, Rhétorique de l'essai littéraire, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1977, 157 pages.

Articles:

ANDRES, Bernard, "Essai de typologie du discours pamphlétaire québécois", dans Voix et images, vol. I, no. 3, 1976, p. 417-431.

ANGENOT, Marc, "Le Pamphlet", dans Études littéraires, vol. II, no. 2, août 1978, p. 255-264.

AVRIL, Yves, "Le Pamphlet: essai de définition et analyse de quelques-uns de ses procédés", dans Études littéraires, vol. II, no. 2, août 1978, p. 265-281.

BELLEAU, André, "Approches et situation de l'essai québécois", dans Voix et images, vol. V, no. 3, printemps 1980, p. 537-543.

BELLEAU, André, "Petite essayistique", dans Liberté, no. 150, décembre 1983, p. 7-10.

BELLE-ISLE LÉTOURNEAU, Francine, "L'Essai littéraire: un inconnu à plusieurs visages", dans Études littéraires, vol. 5, no. 1, avril 1972, p. 47-57.

- BONENFANT, Joseph, "La Pensée inachevée de l'essai", dans Études littéraires, vol. 5, no. 1, avril 1972, p. 15-21.
- BONENFANT, Joseph, "Divergences de l'essai québécois", dans Stanford French Review, vol. IV, no. 1-2, Spring-Fall, 1980, p. 243-256.
- BROCHU, André, "Ernest Gagnon, penseur de la vie intérieure", dans Archives des Lettres canadiennes, L'Essai et la prose d'idées au Québec, Tome VI, Montréal, Edit. Fides, 1985, p. 653-662.
- BROUILLETTE, Claude, "L'Essai: une frivolité littéraire?", dans Études littéraires, vol. 5, no. 1, avril 1972, p. 37-46.
- DORAIS, Fernand, "L'Essai au Canada français de 1930 à 1970: lieu d'appropriation d'une conscience ethnique", dans Revue de l'Université Laurentienne, vol. 5, no. 2, 1973, p. 113-138.
- DORAIS, Fernand, "Dimension de la culture dans l'essai contemporain au Canada français - 1930-1970", dans Revue de l'Université Laurentienne", vol. 6, no. 1, 1973, p. 3-21.
- FISSETTE, Jean, "Fascination, fantasme et fanatisme de Refus global. La seconde carrière de Borduas", dans Archives des Lettres canadiennes, L'Essai et la prose d'idées au Québec, Tome VI, Montréal, Edit. Fides, 1985, p. 465-474.
- GAULIN, Michel, "Jean Éthier-Blais: la littérature et le moi", dans Archives des Lettres canadiennes, L'Essai et la prose d'idées au Québec, Tome VI, Montréal, Edit. Fides, 1985, p. 609-620.
- LAPOINTE, Roger, "Sous le signe zodiacal de la Balance: Placide Gaboury, essayiste nord-américain", dans Archives des Lettres canadiennes, L'Essai et la prose d'idées au Québec, Tome VI, Montréal, Edit. Fides, 1985, p. 643-652.

- LUKACS, Georges, "Nature et forme de l'essai", dans Études littéraires, vol. 5, no. 1, avril 1972, p. 91-114.
- MAILHOT, Laurent, "Aux frontières (à l'horizon) de l'essai québécois", dans La Nouvelle Barre du Jour, no. 63, février 1978, p. 69-86.
- MAILHOT, Laurent, "L'Essai québécois et son voisinage", dans Québec français, no. 53, mars 1984, p. 26-29.
- MAILHOT, Laurent, "Essais (littéraires) au XIX^e siècle", dans Le Québécois et sa littérature, Sherbrooke, Édit. Naaman, Paris, Agence de coopération culturelle et technique, 1984, p. 264-276.
- MAJOR, Jean-Louis, "Contre-essai (journal d'une lecture inachevée)", dans Le Jeu en étoile, Ottawa, Édit. de l'Université d'Ottawa, 1978, p. 171-185.
- NEPVEU, Pierre, "Fernand Ouellette: la lumière hors d'elle-même", dans Archives des Lettres canadiennes, L'Essai et la prose d'idées au Québec, Tome VI, Montreal, Édit. Fides, 1985, p. 711-722.
- OUELLETTE, Fernand, "Divagations sur "l'essai"", dans Études littéraires, vol. 5, no. 1, avril 1972, p. 9-13.
- PAQUETTE, Jean-Marcel, "Forme et fonction de l'essai dans la littérature espagnole", dans Études littéraires, vol. 5, no. 1, avril 1972, p. 75-88.
- PAQUETTE, Jean-Marcel, "De l'essai dans le récit au récit dans l'essai chez Jacques Ferron", dans Archives des Lettres canadiennes, L'Essai et la prose d'idées au Québec, Tome VI, Montreal, Édit. Fides, 1985, p. 620-642.
- RICARD, François, "La Littérature québécoise contemporaine 1960-1977", dans Études françaises, vol. 13, no. 3-4, octobre 1977, p. 365-381.

- ROY, Fernand, "Un tombeau littéraire pour l'essai?", dans Études littéraires, vol. 5, no. 1, avril 1972, p. 23-36.
- ROY, Fernand, "Jacques Godbout: de l'anticléricalisme au texte national", dans Archives des Lettres canadiennes, L'Essai et la prose d'idées au Québec, Tome VI, Montréal, Edit. Fides, 1985, p. 663-668.
- SMART, Patricia, "Hubert Aquin, essayiste", dans Archives des Lettres canadiennes, L'Essai et la prose d'idées au Québec, Tome VI, Montréal, Edit. Fides, 1985, p. 513-526.
- VIGNEAULT, Robert, "L'Essai québécois: la naissance d'une pensée", dans Études littéraires, vol. 5, no. 1, avril 1972, p. 59-73.
- VIGNEAULT, Robert, "Rhétorique de l'essai littéraire" de Jean Terrasse, dans Livres et auteurs québécois, 1977, p. 223-227.
- VIGNEAULT, Robert, "Pour un ressourcement psychique", dans Lettres québécoises, no. 24, hiver 1981-82, p. 73-76.
- VIGNEAULT, Robert, "Une étude magistrale sur l'essayistique", dans Lettres québécoises, no. 30, été 1983, p. 66-68.
- VIGNEAULT, Robert, "L'Essai, cette passion du sens", dans Lettres québécoises, no. 31, automne 1983, p. 65-68.
- VIGNEAULT, Robert, "Écrire pour entendre enfin sa voix", dans Lettres québécoises, no. 38, 1984-85, p. 60-62.
- VIGNEAULT, Robert, "Une anthologie de l'essai au crible de la théorie", dans Lettres québécoises, no. 39, 1984-85, p. 68-71.
- VIGNEAULT, Robert, "Essayistes d'une Cité (plus inquiète que) libre", dans Voix et images, vol. V, no. 3, printemps 1980, p. 525-535.

VIGNEAULT, Robert, "Pierre Vadeboncoeur: l'énonciation dans le discours de l'essai", dans Voix et images, vol. VII, no. 3, printemps 1982, p. 531-552.

VIGNEAULT, Robert, "L'Essai québécois: préalables théoriques", dans Voix et images, vol. VIII, no. 2, hiver 1983, p. 311-329.

VIGNEAULT, Robert, "Jean-Louis Major et l'exigence d'écriture", dans Voix et images, vol. X, no. 3, printemps 1985, p. 188-196.

VIGNEAULT, Robert, "L'Essai au XX^e siècle", dans Le Québécois et sa littérature, Sherbrooke, Edit. Naaman, Paris, Agence de coopération culturelle et technique, 1984, p. 277-295.

VIGNEAULT, Robert, "La Critique littéraire", dans Le Québécois et sa littérature, Sherbrooke, Edit. Naaman, Paris, Agence de coopération culturelle et technique, 1984, p. 296-313.

2. OEUVRES LITTÉRAIRES

BELLEAU, André, Surprendre les voix, Edit. Boréal Express, Montréal, 1986, 237 pages.

HAECK, Philippe, L'Action restreinte / De la littérature, Montréal, Edit. de l'Aurore, 1975, 109 pages.

HAECK, Philippe, Polyphonie. Roman d'apprentissage, Poèmes, Montréal, VLB Editeur, 1978, 312 pages.

HAECK, Philippe, La Table d'écriture. Poétique et modernité, Montréal, VLB Editeur, 1984, 386 pages.

MAJOR, Jean-Louis, Entre l'écriture et la parole, Montréal, Edit. Hurtubise HMH, 1984, 370 pages.

RICARD, François, La littérature contre elle-même, Edit. Boréal Express, Coll. Papiers Collés, Montréal, 1985, 195 pages.

VADEBONCOEUR, Pierre, Indépendances, Montréal, Édit.
L'Hexagone/Parti Pris, 1972, 179 pages.

3. OUVRAGE DE RÉFÉRENCES

Archives des Lettres canadiennes, L'Essai et la
prose d'idées au Québec, Tome VI, Montréal,
Édit. Fides, 1985, 921 pages.

ESSAI

"La Littérature comme moyen de récupération
de la convention culturelle."

AVERTISSEMENT

Il n'y a pas plus étrange chemin que celui qui, par une suite de cours, d'expériences et de vies m'a menée où je suis. Amère entrevue! comme s'il était permis à l'homme de connaître ce qu'il est dans sa totalité; comme s'il était possible à l'homme de percevoir son essence en blanc ou noir, en noir ou blanc et non pas en cette teinte "grisâtre" issue du mélange même de cette étrange dichotomie.

Voilà bien le véritable point de départ de cette recherche: l'apprivoisement de tout être à vouloir tenter d'entreprendre la difficile tâche de concilier l'inconciliable, de vivre l'invivable, de définir l'indéfinissable et ce, à travers son entière "finitude" en tant qu'être humain.

Le besoin d'un avertissement s'impose car la thèse tout comme la recherche qu'elle implique, se situe dans un entre-deux puisqu'elle est à la frontière (si difficile à établir d'ailleurs) de l'essai analytique et de l'essai de création. La démarche analytique ayant débuté il y a déjà six ans, s'est teintée au fil des années de touches de plus en plus personnelles et qui par conséquent, l'ont menée de plus en plus près de la création.

Il s'agit en effet, d'un essai analytique au niveau de l'étude du processus de récupération de la convention culturelle opérée par la littérature, qui s'est développé selon le mode d'argumentation inductif. Basé davantage sur l'observation et la perception intuitive de phénomènes que sur des données précises, l'essai se teinte d'un caractère phénoménologique dont le but est de découvrir à travers l'essence de ces phénomènes, ma libre conscience, mon identité.

Etre moi, c'est, par-delà toute individuation qu'on peut tenir d'un système de références, avoir l'identité comme contenu. Le moi, ce n'est pas un être qui reste toujours le même, mais l'être dont l'exister consiste à s'identifier, à retrouver son identité à travers tout ce qui lui arrive.¹

Par conséquent, on peut ajouter qu'il s'agit également d'une thèse subjective puisqu'elle est soucieuse de donner la primauté aux états de conscience relatifs à un individu. Toutefois cette tendance ne va pas jusqu'au solipsisme; de là sans doute, son ambivalence entre l'essai analytique et l'essai de création, aux confins entre la thèse et le récit d'une expérience.

C'est d'ailleurs au niveau de la démarche personnelle que réside essentiellement la création de l'essai, développé par méthode d'introspection et

1. Emmanuel Levinas, Totalité et infini, Pays-Bas, La Haye, 1965, p. 6.

impliquant un retournement de la recherche sur elle-même. À l'intérieur de cet essai, l'évolution du sujet écrit (dont l'objet d'étude porte sur la littérature comme moyen de récupération de la convention culturelle, soit l'objet récupérant), est en étroite relation d'interdépendance et d'interaction avec ma propre évolution personnelle (soit l'objet récupéré).

Je me propose donc de présenter cette thèse à tendance cathartique, qui par définition, en est une où l'auteur se découvre lui-même tout au long de la recherche; car je souscris à la pensée de Krishnamurti selon laquelle, la seule chose qui importe c'est:

... [notre] vie, [nous]-mêmes, [nos] petites, [notre] existence creuse, notre brutalité, notre violence, [notre] avidité, [notre] ambition, [nos] affaires quotidiennes, [notre] douleur sans fin. C'est tout cela qu'il [nous] faut comprendre et personne sur terre ou au ciel ne [nous] en délivrera, si ce n'est [nous]-mêmes.²

Ma thèse revêt pour une seconde fois, son "enveloppe grisâtre" qui embrouille sa catégorisation en un domaine unique, car elle se situe au carrefour des multiples disciplines dont elle s'inspire en étant tout à la fois d'ordre littéraire, psychanalytique, philosophique, sociologique et autres. Sa position intermédiaire (à mi-chemin entre la thèse et le récit

2. Krishnamurti, Se libérer du connu, Paris, Edit. Stock, 1978, p. 153.

d'une expérience requiert de la part du lecteur de se laisser "griser" par l'aventure, (puisqu'elle s'adresse également à la raison et à l'émotion); de se placer à cet entre-lieu et de la recevoir comme telle c'est-à-dire à la fois comme essai analytique et essai de création.

INTRODUCTION

"Rien ne se perd, rien ne se crée", rien ne s'inventé, tout était déjà là et rien n'y est à la fois.

L'homme tel qu'on le voit aujourd'hui croit avoir perdu le sens de son origine, il ne l'a qu'oublié. L'homme se croit perdu dans les ténèbres de l'homme, il ne s'est qu'égaré, oubliant à force de conditionnement que "l'Homme reste toute sa vie un "être en devenir", et que cette propriété lui est spécifique".³

A l'instar d'Odette Thibault dans son livre L'Homme inachevé, on retrouve le sens de l'origine de l'homme dans la compréhension de son inachèvement:

... l'Homme présente un allongement de la phase de maturation postnatale sans précédent dans le monde animal; on remarque d'ailleurs que plus les êtres sont évolués, plus cet allongement est important.⁴

Cet inachèvement de l'Homme entraîne deux conséquences: d'abord, la nécessité d'un environnement de suppléance, pour pallier cette incomplétude. Il faut trouver des substituts culturels à ce manque naturel et offrir à l'enfant toute une série de milieux protecteurs.⁵

Or, ce besoin de protection est précisément la source du marasme dans lequel se trouve l'homme contemporain. Civilisation hautement évoluée, ce besoin est amplifié et bien mal comblé. La société

3. Odette Thibault, L'Homme inachevé, biologie et promotion humaine, Belgique, Casterman, 1972, p. 122.

4. Loc. cit.

5. Loc. cit.

d'aujourd'hui contribue bien plus à encourager cette insécurité qu'à la contrer en maintenant l'homme dans un état de grande dépendance dont il ne se sortira, s'il en sort, que péniblement. Notre système d'éducation est basé sur l'enseignement de "ce qu'il faut penser" et non de "comment" penser, laissant ainsi l'individu dans un état de dépendance vis-à-vis celui qui dirige et conditionne sa façon de penser, qui lui donne des formules et des systèmes "prêts-à-penser".

La perpétuation de cet état d'irresponsabilité envers sa propre pensée, sa propre personne, est encouragée par la société afin d'assurer la manipulation de l'ensemble des individus; car il est plus facile de contrôler la ressemblance de la masse que la différence de chaque individu.

Comme le mentionne Carlos Bazan en parlant du projet philosophique de Kierkegaard, je crois qu'il faudrait:

Récupérer la valeur de l'individu; le racheter du système qui menace de le dissoudre dans le général; affirmer que le sens n'est pas patrimoine exclusif de la totalité, qu'il y a encore place pour un progrès spirituel de l'existant concret, que l'intériorité instaure un ordre différent du temps de l'histoire où se constituent les totalités ...⁶

Demeurer inconscient de son propre conditionnement empêche de penser avec vérité et liberté sur quoi que

6. Carlos Bazan, "L'Idée du progrès", dans Carrefour, Revue de la société philosophique de l'Outaouais, vol 2, no 2, automne 1980, p. 35.

ce soit, sur soi-même et sur ce qui nous entoure. Ce conditionnement est violence faite à la liberté.

L'épreuve de force est l'épreuve du réel. Mais la violence ne consiste pas tant à blesser et à anéantir, qu'à interrompre la continuité des personnes, à leur faire jouer des rôles où elles ne se retrouvent plus, à leur faire trahir, non seulement des engagements, mais leur propre substance, à faire accomplir des actes qui vont détruire toute possibilité d'acte.⁷

Etre conscient c'est tenter de retrouver le sens de l'origine et de la liberté. La conscience c'est une résistance à cette violence.

Etre conscient, c'est avoir du temps. Non pas déborder le présent, en anticipant et en hâtant l'avenir, mais avoir une distance à l'égard du présent: se rapporter à l'être comme à l'être à venir, garder une distance à l'égard de l'être tout en subissant déjà son étreinte. Etre libre, c'est avoir du temps pour prévenir sa propre déchéance sous la menace de la violence.⁸

La société tente d'enlever cette conscience individuelle afin d'assurer le contrôle. Etre conscient c'est se libérer de ce contrôle, c'est préserver sa différence, son intériorité. L'existence dans l'Histoire, dans la totalité consiste à risquer de perdre cette conscience qui rend libre, puisqu'elle place hors de soi la conscience et détruit le sens de responsabilité vis-à-vis de la pensée individuelle. L'Histoire retient l'individu au passé et entrave sa liberté dans l'instant présent.

7. Emmanuel Levinas, 1965, op. cit., p. IX.

8. Ibid., p. 214.

Etre libre de toute autorité, de la nôtre et de celle d'autrui, c'est mourir à tout ce qui est de la veille, de sorte qu'on a l'esprit toujours frais, toujours jeune, innocent, plein de vigueur et de passion.⁹

Et bien que l'Histoire aide à comprendre l'homme en relation avec les hommes, avec l'univers, elle ne peut se poser comme étant la compréhension de l'individu, pas plus que ce dernier ne peut se poser comme étant la compréhension de l'univers, de la totalité. Se comprendre, se connaître, c'est s'étudier en relation avec Autrui, avec la totalité, cette relation est interaction:

Chaque individu étant le lieu d'une configuration unique de modèles culturels, le degré de conformité entre la conduite sociale d'un individu donné et la culture collective d'un groupe est aussi variable qu'est inégal le degré de contrainte exercé par les différents modèles culturels sur les différents individus.¹⁰

La liberté est en définitive un sens de liberté, c'est là possibilité de douter, de tout remettre en question, que ce soit son conditionnement social, intellectuel, spirituel ou autre. C'est un état d'esprit conscient qui permet de retrouver sa place en tant qu'élément en interaction avec l'univers; de reprendre contact avec soi-même et les autres en conservant son identité, son intériorité.

L'identité de l'individu ne consiste pas à être pareil à lui-même et à se laisser

9. Krishnamurti, 1978, op. cit., p. 22.

10. Edward Sapir, Anthropologie, Paris, Edit. de Minuit, 1967, p. 26.

identifier du dehors par l'index qui le désigne mais, à être le même - à être soi-même, à s'identifier de l'intérieur.¹¹

Je termine cette mise en situation philosophique de la thèse en citant une fois encore Odette Thibault car comme elle je crois que "la vraie maturité, la seule que l'Homme peut espérer atteindre, est sans doute dans l'acceptation de son inachèvement".¹²

De là, découle ma préférence à ne pas m'en tenir seulement à l'objectif traditionnel visé à l'intérieur d'une thèse et à présenter mes propres espérances. Le premier et le seul objectif à atteindre est de bien saisir mon propre inachèvement et de tenter par tous les moyens possibles d'accéder à un niveau de conscience plus libre.

Une thèse est un ouvrage de réflexion portant sur un sujet donné, elle entraîne ainsi une certaine conscientisation. La thèse traitant ici de la littérature comme moyen de récupération de la convention culturelle, implique par conséquent de me conscientiser au processus de conditionnement culturel que l'on retrouve dans les actes d'écriture et de lecture. En me conscientisant tout au long de la recherche à mon propre conditionnement et en me permettant d'obtenir un certain recul nécessaire pour entamer le processus de libération de mon esprit,

11. Emmanuel Levinas, 1965, op. cit., p. 265.

12. Odette Thibault, 1972, op. cit., p. 122.

cette réflexion m'offre donc un point de départ de recherche à la fois personnelle et académique.

Écrire, c'est se projeter dans une situation à venir qui s'ouvre de tous les côtés vers l'inconnu, c'est signer le pacte de liberté inhérent à toute oeuvre d'art entre l'auteur et le lecteur. L'écrivain accepte la liberté de lecture du lecteur et celui-ci reconnaît la liberté d'écriture de l'écrivain: "... l'oeuvre d'art, de quelque côté qu'on la prenne, est un acte de confiance dans la liberté des hommes".¹³

Présenter un tel sujet c'est faire sans doute appel à ce but de l'art qu'est la confiance mutuelle; le présenter sous forme de thèse académique c'est faire appel au but de la véritable éducation: "La première tâche de l'éducation doit être d'éveiller l'individu à cette liberté d'esprit".¹⁴

La problématique soulevée à l'intérieur de ma thèse rejoint cet objectif que devrait viser l'éducation. A travers elle, se profilait en filigrane certaines formes de contrôle que la société exerce sur l'individu. Ceci m'a permis d'éveiller mon esprit à la nature coercitive de ce contrôle, de découvrir les possibilités offertes pour réagir au processus de récupération.

13. Jean-Paul Sartre, Qu'est-ce que la littérature?, France, Edit. Gallimard, 1948, p. 79.

14. Krishnamurti, La Première et dernière liberté, Paris, Edit. Stock, 1979, p. 48.

Cependant, avant d'entreprendre l'étude du phénomène de la récupération comme tel, il importe de définir la convention culturelle puisque c'est à son bénéfice que s'effectue le processus de récupération. La convention culturelle est la transmission, l'expression d'une définition de la normalité, à laquelle, en principe, souscrivent présumément des gens d'une même culture. Si nous avons une culture stable, un tissu social simple, il serait peut-être juste de parler d'une définition unique de la normalité; mais à l'intérieur d'une culture complexe telle que la nôtre il serait préférable de parler de tendances. Toutefois certaines de ces tendances prédominent et s'inscrivent à l'intérieur de l'idéologie dominante de cette culture.

... L'idéologie, pour exister, doit être à un moment du procès social d'ensemble, la conscience, les normes, les mobiles de conduites des individus qui y participent
...¹⁵

En définitive, la convention culturelle doit être entendue dans ce contexte-ci, comme moyen d'orienter les individus vers des modèles qui émanent de l'idéologie dominante, qui encouragent et justifient son pouvoir de contrôle.

La convention culturelle fait donc appel à deux concepts, celui de normalité et celui de déviance. On considère comme normal et équilibré le comportement de

15. Charles Grivel, Production de l'intérêt romanesque, la Haye, Mouton, 1973, p. 326.

l'individu qui se conforme à la convention culturelle. Par conséquent, le conformisme représente le lien d'une société à la tradition, sa tentative de stabilisation et son effort de maintenir un état qu'elle juge équilibré. Un tel équilibre ne peut être maintenu qu'à travers des processus de contrôle. Ceci me fait poser comme premier a-priori que tout est acculturé et conformé afin d'assurer le contrôle social.

C'est ainsi, comme le mentionne Laborit dans Biologie et structure, qu'une société se trouvant dans un état qu'elle juge "équilibré" et qu'elle tient à maintenir, exige qu'un individu soit soumis à ses préjugés, ses jugements, ses préceptes.

Un tel sujet est alors dit équilibré avec son milieu [...] La soumission de l'individu à des préceptes stables maintiendra la stabilité de la société dont il dépend. Du moins cette société le croit-elle. Un tel individu n'aura même plus à penser, car la société lui aura créé de multiples réflexes conditionnés selon les règlements temporaires en vigueur ...¹⁶

Il ajoute qu'un tel état d'équilibre chez un individu représente l'état idéal car il ne sera à l'origine d'aucune révolte, d'aucun ennui pour la société qui l'abrite. Conséquemment, selon une telle perception de l'équilibre, le comportement déviant attire le blâme:

16. Henri Laborit, Biologie et structure, Paris, Edit. Gallimard, 1968, p. 67.

Un comportement déviant est un comportement qui est jugé suffisamment différent du comportement normal (ou de la définition de la normalité) pour justifier une désapprobation.¹⁷

Evidemment, il existe plusieurs formes de déviance comme celle découlant du conflit culturel chez les immigrants, ou bien encore celle due à des déficiences mentales qui laissent les individus qui en souffrent dans l'incapacité d'assumer entièrement leur rôle social. Ces formes de déviance ne justifient pas ce type de désapprobation. Par contre, le comportement de l'individu qui refuse d'assumer le rôle social qui lui est imparti l'expose de par son refus, à être perçu comme déviant et à être réprouvé, car une telle attitude est inadmissible dans notre culture.

Toute société a besoin d'un minimum de conformisme pour assurer la survie du groupe. De fait, à l'intérieur d'une culture complexe qui ne peut prétendre à une définition unique de la normalité on observe chez les individus une difficulté à se conformer car ils ne savent pas toujours à quoi, ni comment se conformer. D'ailleurs selon Erich Fromm: "Les gens veulent se conformer à un degré bien plus élevé qu'ils n'y sont contraints, du moins dans les démocraties occidentales".¹⁸

17. K.T. Erikson, cité dans Y. Dandurand, "Le Contrôle de la déviance: un processus politique", dans Criminologie in Canada, Montréal, vol 2, no 2, hiver 1975, p. 56.
18. Erich Fromm, L'Art d'aimer, Paris, Edit. de l'Épi, 1968, p. 30.

Pourtant, toute culture doit son évolution à un mouvement incessant de rupture inhérent à une certaine forme de déviance, puisque à l'intérieur de celle-ci réside la tentative de rompre avec la tradition, la stabilité qui pourraient mener à la stagnation culturelle, si elles n'étaient jamais remises en question. La rupture revivifie et renouvelle à différents niveaux la culture en réintroduisant le mouvement. Ceci me fait poser deux a-priori: premièrement que tout est relation c'est-à-dire que les concepts prennent un sens les uns par rapport aux autres (comme on vient de l'observer dans le cas de la déviance qui se définit par rapport à la normalité, elle-même relative à l'idéologie, etc.); deuxièmement que tout élément est en perpétuelle évolution.

C'est dans le mouvement évolutif de la culture qu'intervient le processus de récupération; car si la culture a besoin de déviance pour évoluer, elle tient d'abord et avant tout à conserver le contrôle. La récupération désigne cette façon qu'a la convention culturelle, après un effort de l'un ou plusieurs de ses membres de se soustraire à son effet de contrôle social, de les ramener à la norme et de reprendre à son propre bénéfice, des énergies, des arguments destinés à l'affaiblir. Le processus de récupération en est donc

un par lequel la convention culturelle se régénère à même les dissidences, les déviances, les imaginations individuelles qui la contestent ou s'en écartent; et conséquemment continue de permettre de dissoudre l'individuel dans le collectif.

Ceci me fait poser comme dernier a-priori que la valeur et la primauté sont accordées à l'ensemble plutôt qu'à l'élément, au collectif plutôt qu'à l'individuel. C'est à l'intérieur de cette dissolution que réside l'aliénation de l'homme où l'être humain ne représente plus une fin mais un moyen, un pur instrument au service de fins collectives. Ce rapport à la collectivité, à l'Histoire, aliène l'homme en lui faisant perdre son histoire et en l'empêchant de se réaliser en tant qu'élément participant de la totalité.

Un contexte culturel démocratique complexe doit user de moyens nombreux, forts et subtils afin d'assurer son pouvoir de contrôle. J'ai choisi d'illustrer les processus de récupération et de conformisation à travers la littérature. Entreprendre une telle étude demande qu'on s'attarde également à celle du langage puisque c'est d'abord dans l'utilisation conforme du code linguistique que la littérature trouve l'appui de son intelligibilité.

Langue et littérature renferment d'une part le mouvement et de l'autre la stagnation; le mouvement parce qu'elles suivent l'évolution culturelle, et la stagnation parce qu'elles la cristallisent. Ainsi la création de néologismes à l'intérieur de la langue permet le réajustement et la communication d'une réalité culturelle nouvelle; mais leur inscription officielle dans le code linguistique procède à la cristallisation de cette réalité. De façon similaire, l'inscription officielle dans le code littéraire des mouvements dissidents qui tentent de rompre avec la tradition, entrave la possibilité de réajustement culturel et de renouvellement véritables. Les oeuvres sont confinées dans une certaine mesure, à des limites du texte littéraire telles que: son impossibilité à se produire en dehors de l'imaginaire puisqu'il se définit comme oeuvre d'imagination ou encore la fixité du message due à sa permanence physique. Ces dernières représentent en partie le côté stagnant et conformant de la littérature.

Afin d'illustrer les processus de rupture et de stagnation dans la littérature, j'ai choisi d'étudier l'utilisation des clichés modifiés dans le roman moderne en ce qui concerne son trait évolutif, et celle du cliché quant à son aspect stagnant et conformant.

Ce caractère double intrinsèque à la langue et à la littérature, renvoie à une double fonction. Celle-ci est dans un premier temps, de communiquer et de témoigner de l'évolution culturelle, (ce qui permet de ne pas tout réinventer et de progresser) et dans un second, d'assurer l'acculturation, la conformisation* et la récupération de l'individu (ce qui permet de contrôler l'invention, la progression). A l'intérieur de cette dualité réside leur pouvoir de libération et d'aliénation de l'individu et d'elles-mêmes.

Ceci leur attribue une puissance en tant que moyen de récupération et de conformisation car leur dualité permet de présenter une réalité mystifiée. La convention culturelle s'applique particulièrement à attirer l'attention sur leur fonction positive de communication afin de dissimuler leur fonction de contrôle et d'aliénation de l'individu. Cette fonction négative consiste à proposer comme vrai l'imaginaire des mots et la fiction du texte littéraire et à l'autonomiser: "Nous croyons à la "réalité" non seulement des choses que nous percevons, mais [...] à la réalité des mots que nous choisissons pour les décrire".¹⁹ Cette mystification est rendue possible grâce à l'ensemble de jugements, d'étiquettes, de

* Conformisation: Néologisme utilisé par Grivel qui désigne le processus par lequel l'individu est conformé.

19. Henri Laborit, 1968, op. cit., p. 33.

critiques, de présomptions (contenus dans la langue et la littérature) apposés à la réalité et qui deviennent plus réels que la réalité. En autonomisant l'imaginaire de la langue et de la littérature, c'est l'imaginaire du code idéologique qui est institué. C'est de lui que relèvent ces jugements de valeur qui conditionnent l'appréhension du réel de l'homme et transforment peu à peu sa conscience individuelle en conscience du code idéologique.

L'institutionnalisation de l'imaginaire idéologique à travers le code linguistique et la littérature qui le proposent comme réel et invariable, éloigne la notion de relativité du langage et comme le mentionne Laborit, cela risque:

... d'enfermer le comportement dans une véritable prison dont les parois sont des mots et dans laquelle se heurteront les imperfections biologiques, les interdits sociaux, l'expérience individuelle avec ses succès et ses échecs, l'imagination qui crée de nouvelles relations entre les éléments fixés par l'expérience, les jugements de valeur aussi nombreux que les hommes.²⁰

Mon choix s'est arrêté au genre romanesque comme représentation du processus d'autonomisation de l'imaginaire idéologique par la littérature. Son obligation à jouer de la vraisemblance pour être reçu et reconnu en tant que roman, lui décerne une pertinence des plus particulières.

20. Loc. cit.

La langue et la littérature contribuent à instituer le code idéologique. Il reste à savoir comment les codes linguistiques et littéraires sont eux-mêmes institutionnalisés. J'ai choisi d'examiner ce phénomène à l'intérieur de l'éducation, car comme la langue et la littérature, l'éducation encourage le conformisme vis-à-vis de la convention culturelle. Cependant, si d'une part, toutes trois aliènent l'individu, d'autre part elles sont elle-mêmes aliénées par le code. En effet, l'actualisation de leur fonction positive (d'éveiller l'esprit, de communiquer, de témoigner de l'évolution culturelle, etc.) les place dans l'obligation de s'inscrire à l'intérieur d'un code relativement commun afin d'assurer leur intelligibilité. Cette inscription les éloigne précisément de leur positivité fonctionnelle puisqu'il s'agit du code idéologique plus soucieux d'exercer un contrôle de l'individu que de le libérer: l'être humain est considéré non comme fin mais comme moyen. Langue, littérature et éducation brisent la relation d'intériorité-extériorité pourtant essentielle à l'équilibre de l'homme, en promulguant l'identification au code idéologique qui le maintient essentiellement dans l'extériorité au lieu de l'orienter vers la

recherche de son identité intérieure. Par conséquent, elles participent à la déshumanisation de l'homme.

Le langage représente le facteur premier de l'apprentissage de tout être humain au monde extérieur. Il devient de ce fait, un outil de grande importance d'acculturation, de conformisation et de récupération de l'individu. Comme le note Wittgenstein: "Les limites de mon langage signifient les limites de mon propre monde".²¹

Toutefois, ces limites demeurent infranchissables dans la mesure où je tiens à rester en communication avec Autrui, avec l'extérieur. "On peut inventer sa langue, écrit Artaud ..." ²² et j'ajoute à cette affirmation "sa langue intérieure". L'intériorité est essentiellement liée à la première personne du moi. La séparation et par conséquent la préservation de l'identité n'est radicale que si chaque être humain a son temps, c'est-à-dire son intériorité; si chaque temps ne s'absorbe pas dans le temps universel. Grâce à la dimension de l'intériorité l'être se refuse au concept et résiste à la totalisation.

Je n'ai pas pris la liberté dans le cas de cette thèse "d'inventer ma langue" au risque de devenir inintelligible, mais plutôt de suivre et de proposer une démarche analytique supportée par une démarche

21. Philippe Sollers, L'Écriture et l'expérience des limites, Paris, Edit. du Seuil, Coll. Points, 1968, p. 103.

22. Loc. cit.

intérieure. Ceci m'a permis, dans une certaine mesure, de retrouver mon histoire, mon humanité car ce n'est ni la langue, ni la littérature, ni la culture, ni même l'Histoire qui causent notre déshumanisation. C'est la relation que l'on entretient avec elles, relation instituée par le code idéologique (et dont elles ne sont que les outils) qui en est une d'aliénation puisqu'elle accorde la primauté à l'ensemble plutôt qu'à l'élément, et ramène l'individuel au collectif.

Me réhumaniser, réintégrer mon entière humanité, c'est m'éloigner du sentiment de peur qu'entretient ma relation à la convention culturelle dont l'une des formes d'évasion est l'identification; c'est réinventer d'instant en instant ma relation d'appartenance et de participation à la totalité, dans un rapport unifié d'intériorité et d'extériorité.

Il existe cependant toujours un risque à relater une telle expérience comme il y a toujours un risque à écrire. Écrire, nous rappelle Sartre c'est à la fois "dévoiler le monde et le proposer comme une tâche à la générosité du lecteur. C'est recourir à la conscience d'autrui pour se faire reconnaître comme essentiel à la totalité de l'être ...".²³ Il y a toujours un risque énorme également à donner la parole à un individu et à accepter de l'entendre. Pourtant, on le prend

23. Jean-Paul Sartre, 1948, op. cit., p. 76.

quotidiennement en ouvrant la radio, un journal, un livre. Et pourquoi le prend-on? D'aucuns prétendent qu'on l'accepte parce que c'est le "prix de la liberté".²⁴

Fort heureusement, ce risque est partagé car se dire à autrui c'est accepter le prix de la liberté du lecteur. Plus particulièrement le texte écrit fait appel à ce respect mutuel fondé dans la liberté de par sa permanence physique:

... dans sa permanence physique, noir sur blanc, le texte est une source inépuisable. On ne peut non plus le limiter à ce qu'en comprenait son auteur: lecteur privilégié, il n'est pas pour autant capable de prévoir ce que d'autres tireront de son texte; quant à ses intentions, "quoi qu'il ait voulu dire, il a écrit ce qu'il a écrit. Une fois publié, un texte est comme un appareil dont chacun peut se servir à sa guise et selon ses moyens", disait déjà Valéry.²⁵

Comme je l'ai mentionné à plusieurs reprises, l'intérêt véritable de cette recherche est la découverte personnelle, parce que je souscris à cette pensée de Krishnamurti qui veut que: "La clarté ne soit pas le produit d'assertions verbales, mais d'une intense perception de soi-même et de la façon dont on pense".²⁶ Cette découverte résulte d'un effort à se reconnaître soi-même et un besoin de par notre "humanité" à se sentir reconnu par autrui.

24. Jacques Hébert, Obscénité et liberté, Montréal, Edit. du Jour, 1970, p. 14.

25. Michael Riffaterre, Essais de stylistique structurale, Paris, Edit. Flammarion, 1971, p. 189.

26. Krishnamurti, 1979, op. cit., p. 17.

Selon cette optique, l'acte d'écriture devient essentiellement un acte de communication qui consiste à se dire à autrui indépendamment de toute position qu'il aurait prise à notre égard et c'est tenter de retrouver en soi-même, le pouvoir d'amour de son humanité:

"Aimer signifie se compromettre sans garantie, se livrer sans réserve en espérant que notre amour engendrera l'amour ..."27 L'imbrication de la réflexion sur le sujet d'étude et ma propre évolution personnelle, m'a menée à une présentation suivant un certain ordre chronologique des découvertes effectuées, afin d'indiquer plus adéquatement leur source et de mettre en lumière mon itinéraire réflexif. Les chapitres qui suivent, représentent donc en quelque sorte une visite guidée du cheminement qu'a suivi ma pensée.

27. Erich Fromm, 1968, op. cit., p. 151.

CHAPITRE I

LE MOI, LA LANGUE

Au moment d'entreprendre cette thèse, j'en étais à remettre en question la signification des mots, non pas par un cheminement intellectuel mais parce que je réalisais de plus en plus la difficulté de partager avec autrui une expérience personnelle au moyen du langage. Celle-ci provenait du fait que bien que nous utilisions parfois les mêmes termes, ils ne renvoient pas nécessairement à la même réalité et ce, bien souvent, sans que l'émetteur ou le récepteur ne soit véritablement conscient de la distorsion du message.

Cette situation m'a amenée à saisir la relativité inhérente à toute signification et à remettre en question le langage et ses fonctions. C'est la difficulté que j'éprouvais depuis longtemps à pleinement appréhender cette réalité qui m'a attirée vers cet objet d'étude. Je pressentais sa grande importance à l'intérieur de mon évolution.

Les attentes exagérées que j'entretenais à l'égard des mots et à leur capacité de me soutenir dans mes communications quotidiennes m'ont longtemps dissimulé

certaines contingences que leur utilisation impose non seulement à mes tentatives de communication, mais également à ma façon d'appréhender le réel. Ce que je ne parvenais pas à comprendre, c'est que les mots n'ont pas seulement pour fonction de soutenir la communication, mais visent à régler et contrôler à l'avance, forme et contenu des communications.

Jé percevais pourtant intuitivement le rôle qu'ils jouent car je n'en ressentais pas moins vivement la souffrance de l'incommunicabilité et de la distanciation qu'ils créent. Depuis longtemps je travaillais à élucider ces problèmes de communication et à tenter d'être un récepteur fidèle du message. Le fait d'attribuer à une simple incapacité de ma part de trouver chaque fois les mots justes, ma souffrance et ma frustration provenant de la difficulté à communiquer et à percevoir le réel dans son intégrité avec un minimum de distorsion, me dissimulaient la source véritable du problème.

L'erreur résidait dans le fait de ne pas saisir toute l'extériorité du langage. C'était oublier ce qui est pourtant essentiel: le langage est un fait culturel et acquis. Ce qui était en fait une résultante des fonctions des mots dans l'acte de communication devenait à mes yeux le résultat d'un

insuccès personnel. Les contingences étroites du langage m'apparaissaient comme l'étroitesse de mes propres limites.

Lorsque j'ai commencé à réaliser l'importance du langage dans ma vie, une fois mieux comprise la relativité inhérente à celui-ci, j'ai entrepris cette recherche avec un mince filet d'espoir encore confus. J'ai proposé comme sujet d'étude La littérature comme moyen de récupération de la convention culturelle, même si au moment de le faire, je n'avais pas encore réussi à préciser complètement ce que j'allais entendre par récupération, convention culturelle ou même littérature. Je pressentais cependant que le concept de récupération, parce qu'il me semblait forcément renvoyer à la problématique de la communication, m'offrait une possibilité d'éclaircir en partie les causes de ce qui me paraissait inconciliable: les mots (l'imaginaire) et la réalité.

Ne disposant pas dès le départ d'un concept analytique précis de la récupération, j'ai donc eu recours à une démarche plus inductive. Cette démarche, comme je l'ai déjà expliqué, s'inscrivait avant tout à l'intérieur d'un cheminement subjectif. De même, au moment de consulter les ouvrages littéraires et scientifiques présumément pertinents, certains

concepts analytiques utiles me faisaient défaut; il ne m'était même pas toujours possible alors d'identifier ceux qui auraient pu l'être. Ceci s'explique puisque le point de départ n'était pas une hypothèse théorique mais un vécu personnel.

Pendant longtemps, j'ai vainement cherché dans mes lectures, un auteur qui aurait abordé la récupération en se rapprochant le plus près possible de mon intuition. Je cherchais à tout le moins, quelqu'un qui aurait utilisé explicitement ce concept et à partir duquel j'aurais pu nuancer et éclaircir ce que j'y entendais moi-même. Certains textes ont été utiles parce qu'ils permettaient de démystifier le caractère de véhicule idéologique de la littérature (tels que ceux de Grivel, Sollers et plusieurs autres) mais j'ai réalisé que je cherchais des auteurs qui dénonçaient le processus de récupération.

Il aurait été rassurant de trouver quelqu'un car je me sentais isolée mais je me suis résignée à cesser de chercher un appui ou une confirmation d'une autorité littéraire ou scientifique à cette étape de la recherche. Je réalisais petit à petit que ma recherche résultait d'une problématique personnelle, en ma propre récupération par la littérature. Deux choix s'offraient alors à moi; ou bien j'utilisais le concept

de quelqu'un d'autre ou bien je conservais le concept que je comprenais le mieux intuitivement. J'ai donc fait confiance à ma propre compréhension subjective sans plus aucune garantie dès lors d'être comprise, ou même de ne pas m'éloigner moi-même de ma perception intuitive.

Lors de ma première consultation du dictionnaire, je n'ai pas retrouvé l'acceptation officielle du terme récupération dans le sens où je le concevais. Une version beaucoup plus récente de 1983 qui lui prête un sens rattaché à l'argot politique et signifie "détourner de son sens et annexer quelque chose (action, mouvement d'opinion) ou quelqu'un (groupe ou individu) autonome à l'origine", se rapproche davantage du sens que je lui accordais.*

La récupération désignait pour moi cette façon qu'a la convention culturelle, après un effort de l'un ou plusieurs de ses membres de se soustraire à son effet de contrôle social, de reprendre à son propre bénéfice des énergies, des arguments destinés à l'affaiblir. Le processus de récupération en est un

* "Il a été récupéré par l'ordre bourgeois" est l'exemple proposé pour démontrer cette nouvelle acceptation du terme récupérer. A l'instar de ce dernier, je pouvais me permettre d'écrire "récupération par" au lieu de "récupération de". Aussi, j'aimerais que soit considérée acceptable la formulation suivante: la littérature comme moyen de récupération par la convention culturelle que j'utiliserai désormais pour en parler.

par lequel la convention se régénère à même les dissidences, les déviations, les imaginations individuelles qui la contestent ou s'en écartent et qui par conséquent continuent de permettre de dissoudre l'individuel dans le collectif.

Aborder une telle problématique impliquait que je m'attarde à deux concepts auxquels fait appel la convention culturelle, soient ceux de la normalité et de la déviance. Normalité puisque la convention culturelle est en fait la transmission et l'expression d'une définition de celle-ci, présumément commune à des gens d'une même culture. On considère normal, le comportement de l'individu qui se conforme à la convention culturelle; et déviant, le comportement de celui qui s'y refuse.

Par ce refus, l'individu non seulement s'expose à être perçu comme déviant (et même à en être réprouvé puisque la déviance se définit comme un comportement jugé suffisamment différent de la définition de la normalité pour justifier une désapprobation) mais il encourt également le risque d'être rejeté. Cette possibilité du rejet ou à tout le moins sa menace, se trouve dans bien des cas, à l'origine d'une grande souffrance. Le rejet perturbe l'équilibre de l'homme en entravant la possibilité d'une bonne intégration

sociale qui résulte selon Odette Thibault:

... de l'équilibre entre le potentiel d'intégration (qui pousse à l'inclusion dans un groupe) et le potentiel d'affirmation de soi (qui pousse à la liberté), autrement dit entre la tendance à l'unité et la tendance à l'individualisme. Il s'agit de concilier les droits de l'individu en tant que totalité et ses devoirs en tant que partie d'un tout.²⁸

Bien que certaines cultures offrent des contextes plus ou moins propices à cette intégration, je crois que la nôtre "complexifie" l'éventualité de trouver l'équilibre des éléments qui lui sont pourtant nécessaires. La possibilité de se conformer s'y trouve également atteinte puisque parfois l'individu, malgré son désir de se conformer, ne sait plus trop ni à quoi il doit se conformer, ni comment il doit le faire.

La normalité représente en définitive, une notion relative et arbitraire puisqu'elle est définie par des êtres humains, des processus sociaux complexes (dont le processus de récupération n'est qu'un exemple) et comporte des jugements de valeur sous-entendus d'ailleurs dans toute tentative de définition. De là, résulte la souffrance de celui que l'on classifie comme déviant dans son refus (ou parfois même son incapacité malgré son désir) de se soumettre aux systèmes de classification et au pouvoir contrôlant inhérent à la plupart de ces systèmes.

28. Odette Thibault, 1972, op. cit., p. 178-179.

La souffrance de celui qui s'y refuse est celle commune à tous les êtres en quête d'identité dans un monde politisé où l'on confond sans cesse le concept d'identité (caractère de ce qui demeure identique à soi-même) et celui d'identification (caractère de ce qui s'identifie à quelqu'un ou quelque chose d'autre).

C'est la présence de cette souffrance et de la peur du rejet que j'expérimentais moi-même, qui m'a servi sans aucun doute, de motivation à en rechercher les sources internes et externes. C'est parce que je souscris à cette pensée de Krishnamurti qui veut qu'une meilleure compréhension de soi, (elle-même susceptible de permettre une meilleure compréhension de ce qui nous entoure) ne soit pas un résultat, un sommet, mais "[qu'] elle consiste à se voir, d'instant en instant, dans le miroir des rapports que l'on entretient avec les personnes, les choses, les possessions, les idées",²⁹ que j'ai entrepris une recherche académique en étroite relation avec ma démarche personnelle.

29. Krishnamurti, 1979, op. cit., p. 65.

CHAPITRE II

CONVENTION, CULTURE, IDÉOLOGIE

La première étape à effectuer devenait pour moi, de tenter de délimiter clairement le sens accordé aux notions de culture et de convention. Ceci me permettrait sans doute de mieux saisir les préceptes de la convention culturelle auxquels je devais présumément me conformer, et d'en comprendre si possible les implications au niveau de leurs fondements et de leurs conséquences.

On s'entend généralement pour définir la culture comme un ensemble commun à une collectivité "[d'] éléments de la vie humaine qui sont transmis par la société, qu'ils soient matériels ou spirituels".³⁰ Ceci implique que la culture n'est pas innée mais acquise et qu'elle délimite les particularités d'un groupe d'individus par rapport aux autres groupes.

Je retenais également ces traits généraux de la culture. Seulement, la conception que je tentais d'en élaborer s'attarde davantage à sa représentation du lien qui relie l'homme au milieu extérieur, le particulier au collectif, dans un rapport de

30. Edward Sapir, 1967, op. cit., p. 326.

communication: "l'action humaine devient sociale dans la mesure et au moment où elle est affectée dans son cours (objectif ou subjectif) par l'influence qu'ont sur elle les manières collectives de penser et d'agir".³¹ Cet aspect relationnel attirait plus particulièrement mon attention du fait qu'il met l'accent non pas sur ce qui constitue le propre d'une culture mais plutôt sur le rôle que cette dernière joue dans la vie de ceux qui la partagent et par conséquent dans la mienne.

La définition que propose Edward Sapir se rapproche plus de ce que je percevais confusément moi-même:

La culture n'est rien d'autre qu'un vaste système de communication dont le code inconscient est la somme des modèles culturels qui ne cessent de régir, de façonner et de modeler les comportements des hommes en société. "C'est ainsi que l'individu et la société, dans un ballet ininterrompu de gestes symboliques, bâtissent la pyramide qu'on appelle la civilisation. C'est une construction dont peu de pierres reposent sur le sol".³²

En conséquence, il s'agit donc d'un rôle coercitif et conditionnant puisque l'on parle de code inconscient qui façonne et modèle le comportement de l'homme en société, impliquant qu'il est subi et non librement choisi. Qui dit code, dit présence de règles, de conventions auxquelles sont soumis ses utilisateurs.

31. Yvon Dandurand, hiver 1975, op. cit., p. 47.

32. Edward Sapir, 1967, op. cit., p. 22.

Qui dit code inconscient, dit utilisation et soumission conditionnées au code et à ses lois. Ceci m'amenait à vouloir préciser la perspective dans laquelle est adoptée la notion de convention.

Le terme convention se définit dans le dictionnaire comme un "accord, un contrat, une entente, un pacte de deux ou plusieurs personnes portant sur un fait précis". Lorsque l'on regarde à "conventions sociales" (celles qui régissent les comportements des hommes en société) on note "les conventions sociales: ce qu'il est convenu de penser, de faire, dans une société". Or, l'inconscience des utilisateurs du code qui va jusqu'à prendre pour innées les réactions acquises et conditionnées par le code, remet en question la possibilité d'un accord qui sous-entend le consentement des deux parties concernées.

Edward Sapir souligne la difficulté voire même, la quasi-impossibilité de définir des termes comme coutumes, institution, convention, tradition et moeurs; car tous, écrit-il, "sont réductibles à une habitude sociale ou, en abandonnant le point de vue psychologique pour le point de vue sociologique, à un modèle culturel".³³

Ce concept analytique quelque mieux défini, il me restait encore à déterminer les fonctions des

33. Ibid., p. 172.

conventions. Il m'apparaissait comme de plus en plus évident qu'elles servent à gouverner les comportements humains en société. Elles semblent exister également afin d'assurer une harmonie générale de l'ensemble des individus d'une collectivité puisque "tout ordre social n'est rendu possible que grâce à l'existence de certains processus de contrôle"³⁴, mais: "Qui dit convention dit à la fois arbitraire et nécessité"³⁵, nous rappelle Robert Castel dans son livre Le Psychanalysme. Leur caractère arbitraire provient du fait que les conventions demeurent, en définitive, l'apanage de certains individus qui ont la puissance nécessaire pour exercer leur pouvoir sur l'ensemble des autres hommes.

Par conséquent, l'harmonisation collective qui relevait des fonctions des processus de contrôle dont la convention est un exemple, se teintait de plus en plus de superficialité. Il en ressortait davantage la fonction d'assurer la domination de l'homme sur l'homme, car finalement le type d'harmonie proposée par la convention ne s'atteint que dans la conformité et comme le mentionne Krishnamurti: "La conformité, avec ses courants de peurs secrètes, est un emprisonnement de l'être".³⁶

34. Yvon Dandurand, hiver 1975, op. cit., p. 45.

35. Robert Castel, Le Psychanalysme, Paris, Edit. Flammarion, 1981, p. 41.

36. Krishnamurti, De L'Éducation, Paris, Edit. Delachaux et Niestle, 1976, p. 53.

Yvon Dandurand dans son article "Le contrôle de la déviance: un processus politique" distingue deux formes de contrôle, "les processus internes et externes":

Par processus internes, nous entendons désigner les processus psychiques de sociabilisation de l'être humain et, partant, de l'action humaine. Quant aux termes processus externes, synonymes de "processus de contrôle social", ils désigneront ces processus, extérieurs à l'individu, qui ont pour principale fonction d'assurer que la conduite humaine individuelle soit influencée par les manières collectives de penser et d'agir.³⁷

J'en arrivais, en ce qui me concerne, à inscrire les types de conventions sociales telles que l'étiquette, à l'intérieur des processus externes de contrôle car elles sont plus facilement discernables et les conventions culturelles dans les processus internes car elles sont plus profondément ancrées dans notre inconscient; et à désigner sous l'appellation de "la convention culturelle" au singulier, quelle que convention que ce soit qui encourage et justifie les rapports de force, de coercition et de domination de l'individu. La convention culturelle ainsi définie, agissait nécessairement au nom d'un pouvoir; il me fallait alors déterminer lequel.

Il ne pouvait s'agir que d'un pouvoir capable de dérober la relation coercitive qu'il entretient avec

37. Yvon Dandurand, hiver 1975, op. cit., p. 46.

ceux qui la subissent. L'idéologie possède cette puissance qui lui permet de s'imposer à une collectivité et de s'insinuer partout jusque dans l'inconscient de l'homme.

Comme le mentionne Jean Baechler dans Qu'est-ce que l'idéologie?: "Au total, une idéologie est une formation discursive polémique, grâce à laquelle une passion cherche à réaliser une valeur par l'exercice du pouvoir dans une société".³⁸ Par conséquent, ajoute-t-il, comme les passions et les valeurs sont arbitraires, en ce sens qu'elles ne peuvent être fondées en raison, une idéologie ne peut être ni prouvée ni réfutée.

Tout comme la convention culturelle, l'idéologie se glisse là où elle n'est pas repérable à première vue et ne s'adresse surtout pas à la conscience de l'individu puisque c'est à l'inconscience qu'elle doit son existence.

L'idéologie est bien un système de représentations: mais ces représentations n'ont la plupart du temps rien à voir avec la "conscience": elles sont la plupart du temps des images, parfois des concepts, mais c'est avant tout comme STRUCTURES qu'elles s'imposent à l'immense majorité des hommes, sans passer par leur "conscience". Elles sont des objets culturels perçus-acceptés-subis, et agissent fonctionnellement sur les hommes par un processus qui leur échappe. Les hommes "vivent" leur idéologie comme le cartésien "voyait" ou ne voyait pas - s'il ne

38. Jean Baechler, Qu'est-ce que l'idéologie?, France, Édit Gallimard, 1976, p. 60.

la fixait pas - la lune à deux cents pas:
 NULLEMENT COMME UNE FORME DE CONSCIENCE, MAIS
 COMME UN OBJET DE LEUR "MONDE" - comme leur
 "MONDE" même ...³⁹

Aussi, tout comme la convention culturelle était devenue pour moi n'importe quelle convention qui encourage la coercition de quelques membres de la société sur les autres, l'idéologie devenait ce pouvoir. Je regroupais désormais sous le nom d'idéologie dominante, l'ensemble des pouvoirs idéologiques qui domine à une certaine époque dans une culture donnée. Conséquemment, j'étais en mesure de préciser davantage ce que j'entendais par convention culturelle, c'est-à-dire toute convention orientant vers des modèles qui émanent de l'idéologie dominante, qui encourage et justifie son pouvoir de contrôle et de domination de l'individu.

C'est l'aspect englobant de l'idéologie dominante qu'il m'importait de retenir car l'objet de ma recherche n'était pas de déterminer quels sont les véritables détenteurs du pouvoir mais plutôt d'examiner l'aliénation attenante à toute relation de pouvoir. L'idéologie ne peut qu'entretenir une telle aliénation puisqu'elle comporte en sa définition le rôle de maintenir et de justifier le processus d'identification à autre chose que soi-même. Ce rapport

39. Charles Grivel, 1973, op. cit., p. 301.

d'identification ne peut être qu'aliénant puisqu'il rend l'homme prisonnier d'une perception imaginaire de lui-même.

... une idéologie au sens même que Marx donnait à ce terme [est]: un ensemble d'idées qui se rapporte à une réalité non pas pour l'éclairer et la transformer, mais pour la voiler et la justifier dans l'imaginaire, qui permet aux gens de dire une chose et d'en faire une autre, de paraître autres qu'ils ne sont.⁴⁰

La réalité à laquelle l'individu s'identifie alors est instaurée par l'ensemble des détenteurs du pouvoir et par conséquent elle est "socialement instituée": "la "réalité" est socialement instituée, non seulement en tant que réalité en général, mais en tant que telle réalité, réalité de cette société-ci".⁴¹ Afin d'assurer le contrôle qu'ils exercent sur les autres hommes, ces détenteurs doivent établir un code idéologique auquel l'individu doit se conformer.

Quelles sont les conséquences d'un tel conformisme? On ne peut nier l'aspect positif du processus de socialisation pour l'équilibre d'une collectivité. D'ailleurs selon Sapir, il est même impossible d'y échapper:

Nous autres humains n'existons pas en dehors de la société. Un homme au secret fait toujours partie de la société, car il pense, et ses pensées, même pathologiques, se sont formées avec l'appui de la société.⁴²

40. Cornelius Castoriadis, L'Institution imaginaire de la société, Paris, Edit. du Seuil, 1975,

p. 16.

41. Ibid., p. 358.

42. Edward Sapir, 1967, op. cit., p. 56.

Seulement, on ne peut nier non plus son aspect négatif qui, sous le prétexte de cette fameuse notion d'équilibre, dissout l'individuel dans le collectif.

Quelles peuvent être les raisons à vouloir se conformer au détriment de son individualité et de son propre équilibre? D'aucuns prétendent qu'elles proviennent du seul besoin de sécurité de l'homme qui naît dans un état de dépendance et d'impuissance totale, devant les menaces qui l'assaillent de toutes parts. "Tout ce que l'homme fait est un moyen pour atteindre une fin unique: la sécurité".⁴³ Pour trouver cette sécurité, explique Baechler, il existe deux stratégies possibles:

Ou bien la stratégie de la puissance [qui] permet à l'individu de se donner l'illusion qu'il est à l'abri des coups. Ou bien la stratégie de la dépendance [qui] permet de se concilier les puissants et de se donner l'illusion qu'ils vous protégeront contre les coups.⁴⁴

Par conséquent, rassurer pour régner demeure la meilleure formule. Les promesses d'équilibre et de sécurité endorment les individus. Ce désir profond de sécurité assure la coopération de l'homme au conformisme vis-à-vis la convention, et engendre la peur de s'y soustraire. En plus de l'éducation, le milieu social nous fait redouter d'être différent et nous fait blâmer celui qui l'est car il menace

43. Jean Baechler, 1976, op. cit., p. 140.
44. Ibid., p. 36.

supposément l'équilibre social. L'idéologie joue de la notion mystificatrice d'équilibre collectif afin d'exercer son pouvoir de contrôle sur l'homme aux prises avec son désir de sécurité et la peur qui en découle d'être rejeté.

Cette peur du rejet et de l'isolement permet une double forme de mystification car sont dénoncés à la fois l'isolement et le regroupement: dénonciation de l'isolement car il représente pour l'ordre social, un potentiel d'autonomie, et dénonciation du regroupement comme potentiel de force dans l'union. Une culture complexe, de par la diversité de ses membres, permet difficilement le regroupement, et leur pluralité, l'isolement. La double mystification amplifie cette difficulté et entraîne la confusion quant aux besoins réels de l'homme. Ainsi, plus que dans n'importe quelle autre société comme le souligne Castoriadis:

... le caractère "arbitraire", non naturel, non fonctionnel de la définition sociale des besoins apparaît dans la société moderne, précisément à cause de son développement productif, de sa richesse qui lui permet d'aller loin au-delà de la satisfaction des "besoins élémentaires" (ce qui a souvent, d'ailleurs, comme contrepartie non moins significative, que la satisfaction de ces besoins élémentaires est sacrifiée à celle de besoins "gratuits"). Plus qu'aucune autre société, aussi, la société moderne permet de voir la fabrication historique des besoins que l'on manufacture tous les jours sous nos yeux.⁴⁵

45. Cornelius Castoriadis, 1975, op. cit., p. 219.

Ces besoins artificiels, dit-il, ont toujours été partout et de façon prédominante, des besoins économiques; et il ajoute: "l'économie du capitalisme moderne ne peut exister qu'en tant qu'elle répond à des besoins qu'elle confectionne elle-même".⁴⁶ C'est ainsi, par exemple, que "pour prouver que le capitalisme correspondait aux besoins naturels de l'homme, il fallait montrer que l'homme était par nature compétitif et rempli d'hostilité envers autrui".⁴⁷ De même, l'impératif sous peine de blâme, d'atteindre une réussite financière et d'assurer son indépendance économique, fait poser la question s'il s'agit réellement d'un besoin naturel de l'homme. Bien qu'elle permette de rencontrer les fins immédiates de l'homme de se pourvoir d'un toit, de nourriture et de vêtements, la réussite financière nourrit l'esprit de compétition. La productivité ne perçoit plus l'homme que comme valeur marchande. Il apparaît donc que la déviation des besoins naturels de l'homme à des besoins artificiels assure non pas l'autonomie et l'existence de l'individu mais celle des structures sociales.

Une telle confusion résultant de cette déviation des besoins naturels qui somme toute convergent vers la seule fin immédiate de combler un désir de sécurité, encourage la conformité. Car plus le chaos est grand,

46. Ibid., p. 220.

47. Erich Fromm, 1968, op. cit., p. 111.

plus l'homme recherché un appui qui le conduira hors de la confusion. Ceci permet non pas la libération de l'homme de ses peurs en atteignant un certain degré de confiance et d'autonomie, mais plutôt sa conformité et son maintien dans un état d'infantilisme qui est profondément ancré dans notre modèle socio-culturel.

C'est ce qu'explique G. Devereux: "des adultes intelligents et mûrs, voilà bien ce qu'aucun pays dit civilisé ne se soucie d'obtenir, car rien n'est plus difficile à gouverner que des adultes intelligents".⁴⁸

De la perpétuation de cette attitude infantile de l'homme, découle sa recherche de la facilité, de l'irresponsabilité. Il est plus facile de se soumettre à la convention que de s'inventer soi-même et d'édifier ensemble une culture. C'est d'autant plus commode que cela rend irresponsable vis-à-vis les conséquences d'une telle soumission. Et comme le note Sapir, l'habitude complaisante à se satisfaire de résultats quantitatifs au lieu de victoires qualitatives personnelles, installe l'individu dans une dangereuse attitude de passivité et de paresse:

Mollement enfouis dans nos fauteuils moelleux, nous attendons que de grands événements culturels nous arrivent. Nous avons remonté le mécanisme, et c'est un mécanisme admirable; c'est à la culture de se déranger avec tout son attirail. La dose impondérable d'individualité qui seule permet

48. Roland Jaccard, L'Exil intérieur, France, P.U.F., 1975, p. 107.

d'intérioriser la culture et même d'édifier une culture au sein de la communauté semble quelque peu oubliée. La culture en boîte est tellement plus facile à administrer!⁴⁹

Par conséquent, se conformer semble signifier convenir d'un pacte avec plus ou moins de confusion et de conscience avec les structures sociales, malgré leur fonction coercitive, afin de s'assurer d'un présumé sentiment de sécurité. Cette convenance c'est la conformité à la convention culturelle. Cette situation me faisait souscrire à l'hypothèse suivante de Baechler: "l'efficacité de l'idéologie est négative, non positive. Elle s'exerce, non en promouvant des acquis positifs, mais en empêchant la nature des choses de se développer".⁵⁰

Or le code idéologique n'est pas seulement juridique, politique et éthique mais linguistique, nous dit Reboul dans Le Slogan: "Chaque idéologie possède son lexique de mots-chocs, de clichés, de figures, le tout étant foncièrement normatif. Transgresser le code linguistique n'est pas une erreur, mais une faute, un crime parfois".⁵¹ C'est cette "essence de toute idéologie: la prise du pouvoir par la parole"⁵² qui me faisait poser comme premier postulat que tout est acculturé, que tout est conformé. Ceci ne me plaçait pas cependant dans la perspective qui oppose certains,

49. Edward Sapir, 1967, op. cit., p. 357.

50. Jean Baechler, 1976, op. cit., p. 368.

51. Olivier Reboul, Le Slogan, Bruxelles, Edit. Complexe, 1975, p. 115.

52. Ibid., p. 116.

de percevoir l'homme comme un produit entièrement culturel versus entièrement naturel. Personne n'est exclusivement l'un ou l'autre et j'adoptais plus facilement le point de vue d'Odette Thibault qui propose la culture comme le milieu palliatif à l'inachèvement à la naissance de l'homme. Cependant, j'entrevois que la relation de pouvoir inhérente au lien qui relie l'homme au milieu culturel implique un déséquilibre au niveau de l'emprise culturelle sur l'individu.

Bien qu'il existe plusieurs facteurs qui contribuent à cette emprise culturelle, j'ai choisi d'examiner le langage et la littérature. L'a-priori tout est acculturé, tout est conformé doit donc être pris dans le sens que tout est soumis à la convention culturelle, partant du fait que le lien de l'homme avec le milieu extérieur est son langage; que ce langage est un produit essentiellement culturel et que dans sa fonction négative, il est un des moyens de conditionnement de base à l'idéologie dominante.

... le pouvoir est le parasite d'un organisme trans-social, lié à l'histoire entière de l'homme, et non pas seulement à son histoire politique, historique. Cet objet en quoi s'inscrit le pouvoir, de toute éternité humaine, c'est: le langage - ou pour être plus précis, son expression obligée: la langue.⁵³

53. Roland Barthes, Leçon, Paris, Edit. du Seuil, 1978, p. 12.

CHAPITRE III

POUVOIR, LANGAGE, LITTÉRATURE

Si le pouvoir s'inscrit dans le langage, celui-ci s'inscrit dans la moindre activité sociale, et même pourrait-on aller jusqu'à dire dans la moindre activité humaine. Comprendre l'importance du langage dans les moindres aspects de la vie de tout individu préparait mon adhésion à la proposition suivante de Laborit:

Héritage génétique, héritage sémantique, voilà ce que contient au départ le cerveau de l'homme moderne. Il va y ajouter le contenu de son expérience personnelle. Mais celle-ci sera encore fortement modelée par le langage. C'est par l'intermédiaire du langage que le milieu social où l'homme naît, grandit et vit, lui fait acquérir une connaissance, trompeuse parce qu'il a tendance à la prendre pour la réalité, du monde qui l'entoure.⁵⁴

La rapidité et le naturel avec lesquels se présentent les mots à notre pensée lors de l'acte de communication, incitent certains à inclure le langage dans l'héritage héréditaire de l'homme plutôt que culturel, négligeant de ce fait la véritable cause de cette aisance. Celle-ci relève davantage du réflexe conditionné, de l'automatisme que du naturel, dû à l'apprentissage inconscient qu'on fait du langage et

54. Henri Laborit, 1968, op. cit., p. 17.

qui débute lors des tout premiers contacts avec le monde extérieur.

C'est donc précisément parce que l'homme communique au moyen du langage (produit exclusivement culturel) qu'il ne peut échapper à l'emprise culturelle. Aussi, bien que l'automatisme ne soit généralement pas l'aspect de la langue le plus étudié, l'erreur la plus grande est de minimiser l'impact du langage (et à travers lui la culture) au niveau de l'inconscient.

... la culture exerce une influence encore plus profonde sur l'organisation intime de la psyché, qui, en retour, joue un rôle important dans l'idéologie, le comportement politique, la prise des décisions, l'établissement des ordres de priorité, l'aménagement de l'existence et, enfin, ce qui n'est pas le moins important, dans la façon de penser.⁵⁵

Grâce au langage, la transmission du bagage culturel est rendue possible et institue par le fait même la perpétuation du conditionnement aux valeurs, aux préjugés, aux comportements et aux conventions culturels. Ces créations sociales emprisonnent l'individu dans une vision du monde et une réalité qui ne sont pas nécessairement les siennes:

... se détourner de la réalité est en même temps sortir de la communauté "humaine". Autant dire qu'il n'y a pas pour l'homme de réalité hors celle sur laquelle "règne" la

55. Edward T. Hall, Au-delà de la culture, Paris, Édit. du Seuil, 1979, p. 206.

société et ses institutions, qu'il n'y a jamais de réalité que celle socialement instituée ...⁵⁶

Le façonnement de la pensée par le langage rend les moindres actions et réactions conditionnées, et crée une telle distance entre l'extériorité et l'intériorité, qu'au lieu de vivre sa vie l'individu finit par être vécu par elle. Le conditionnement imposé de l'extérieur avec force à la pensée individuelle, la rend arbitrairement normative et préjudicielle envers celui qui tente de s'en dégager:

Cet arbitraire entraîne à son tour une intolérance forcenée pour toute variance par rapport à cette norme. Car toute déviance, même à partir de la simple déférence [...], remet en question l'ordre public.⁵⁷

La naissance de l'homme a lieu nécessairement dans une culture et le nouveau-né a besoin de l'environnement socio-culturel pour survivre mais comme le note Odette Thibault: "où est la liberté de l'Homme s'il substitue aux conditionnements instinctifs contraignants de nouveaux conditionnements sociaux tout aussi contraignants?"⁵⁸

Réaliser que tout est soumis à la convention culturelle afin d'assurer présumément l'ordre public, sous peine d'être plus ou moins rejeté par la communauté humaine, semble menacer de défaite toute tentative de déstructuration sociale. Pourtant cela

56. Cornelius Castoriadis, 1975, op. cit., p. 421.

57. Roland Jaccard, 1975, op. cit., p. 119.

58. Odette Thibault, 1972, op. cit., p. 167.

renforce également l'obligation pressante d'étudier le langage comme outil de conditionnement. Une telle entreprise nécessite de ne plus commettre l'erreur première qui est:

... de s'arrêter au commencement, d'accepter les "pensées" comme des vérités définitives nous dispensant de penser. Le prêt-à-penser est à la fois l'objet irremplaçable de ma pensée et l'obstacle qu'elle doit surmonter pour être elle-même.⁵⁹

La sémiologie selon la définition de Barthes dans Leçon offre un instrument d'importance pour surmonter un tel obstacle car elle étudie "la langue travaillée par le pouvoir ..."⁶⁰ Par conséquent explique-t-il, "[cette] science des signes [peut] activer la critique sociale ...".⁶¹ Et bien qu'elle ne pouvait me laisser indifférente en tant que sujet en quête d'identité aux prises avec le pouvoir social, mes connaissances limitées d'alors de cette science, me permettaient tout au plus de ressentir son utilité en potentiel mais non de l'actualiser. La sémiologie s'est donc présentée comme une première reconnaissance extérieure scientifique du problème et son appui virtuel m'invitait à persister dans ma tentative d'effectuer une première rupture avec mon acquis social. Il s'agissait en somme comme le note Barthes, de comprendre "comment une société produit des stéréotypes,

59. Olivier Reboul, 1975, op. cit., p. 139.

60. Roland Barthes, 1978, op. cit., p. 33.

61. Ibid., p. 32.

c'est-à-dire des combles d'artifice, qu'elle consomme ensuite comme des sens innés, c'est-à-dire des combles de nature".⁶²

Cette science m'offrait également un élargissement de perspective en proposant le signe comme fait linguistique et social. En lui rattachant sa dimension sociale, elle ouvre la voie à une compréhension réhumanisante du langage car elle tient compte de son caractère vivant, actif.

La sémiologie serait dès lors ce travail qui recueille l'impur de la langue, le rebut de la linguistique, la corruption immédiate du message: rien moins que les désirs, les craintes, les mines, les intimidations, les avances, les tendresses, les protestations, les excuses, les agressions, les musiques, dont est faite la langue active.⁶³

En regardant de plus près la dimension sociale du langage, je découvrais son important impact acculturant et conditionnant car comme le mentionne Edward T. Hall, le langage est beaucoup plus qu'un simple moyen d'expression de la pensée; il constitue en fait un élément majeur dans la formation de celle-ci:

... la perception même que l'homme a du monde environnant est programmée par la langue qu'il parle, exactement comme par un ordinateur. Comme celui-ci, l'esprit de l'homme enregistre et structure la réalité extérieure en accord strict avec le programme.⁶⁴

62. Loc. cit.

63. Loc. cit.

64. Edward T. Hall, La Dimension cachée, Paris, Edit. Gallimard, 1971, p. 14.

Cette importance de la présence du langage dans l'élaboration même de la pensée conduit Barthes à qualifier la langue de fasciste car dit-il, "le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire".⁶⁵ Nier cette présence c'est nier l'importance de l'héritage sémantique dont est constitué le cerveau de l'homme. Il n'y a pas de pensée sans langage car il n'y a pas de pensée sans représentation. L'élément même de la pensée, nous dit Castoriadis, c'est de mettre en mouvement dans certaines directions et selon certaines règles des représentations. Le nier, ajoute-t-il, serait "affirmer les fictions incohérentes d'une pensée sans langage, d'un langage transcendantal ou du langage comme condition extérieure de la pensée".⁶⁶

Le langage modifie les processus de perception de telle sorte que toute expérience devient une pseudo-expérience. Sapir est l'un de ceux qui ont contribué à éclairer la relation véritable existant entre le langage et l'expérience. Le langage, note-t-il, définit pour nous l'expérience en raison de sa perfection formelle et parce que l'on projette inconsciemment ses schémas implicites dans le domaine de l'expérience. Par conséquent, "des catégories telles que le nombre, le genre, le cas, le temps, le

65. Roland Barthes, 1978, op. cit., p. 14.

66. Cornelius Castoriadis, 1975, op. cit., p. 442.

mode, la voix, "l'aspect" et quantité d'autres [...] ne sont pas tant découvertes dans l'expérience qu'imposées à celle-ci".⁶⁷ La relation entre l'expérience et le langage (et par conséquent entre l'homme et le langage) s'avère aliénante puisqu'elle perturbe et va même parfois jusqu'à empêcher complètement le contact entre les perspectives de l'intériorité et de l'extériorité essentielles à l'équilibre de l'homme. Artaud a décrit comme des envoûtements, les entraves qu'il ressentait, pour arriver à se vivre:

"L'envoûtement" est ce qui vient du dedans comme du dehors, ce qui me vole de mon propre corps, ce qui limite ma volonté de penser. D'une certaine façon, les forces envoûtantes (magiques) jouent sur l'inconscience dans laquelle nous maintenons les codes, les grammaires, en tant qu'ils nous conditionnent et nous informent sans être pensés.⁶⁸

Ce qui maintient l'homme hors de son intériorité dans sa relation au langage, c'est l'imposition d'un code extérieur à son expérience et dans lequel elle est emprisonnée. Le mot inscrit l'objet de l'expérience dans le code linguistique et de ce fait le cristallise et le prive de son caractère vivant. Le langage est toujours en retard sur la vie et le danger consiste à croire l'inverse car le mot devient plus réel que la réalité qu'il exprime. On est pourtant tenu de référer sans cesse au code linguistique pour demeurer

67. E. Sapir, cité dans E. Hall, Au-delà de la culture, Paris, Edit. du Seuil, 1979, p. 20.

68. A. Artaud, cité dans P. Sollers, L'Écriture et l'expérience des limites, Paris, Edit. du Seuil, 1968, p. 102.

intelligible. Comme le fait remarquer Barthes, les signes dont la langue est constituée n'existent que pour autant qu'ils sont reconnus, c'est-à-dire qu'ils se répètent. Le piège du langage tendu, il est difficile de l'éviter: "en chaque signe dort ce monstre: un stéréotype: je ne puis jamais parler qu'en ramassant ce qui traîne dans la langue".⁶⁹ C'est ainsi par exemple, que l'on soit raciste ou non, notre langue nous piège, puisqu'elle l'est déjà en faisant de "blanc":

... la couleur de la propreté, de la pureté, de l'innocence ET d'une certaine race d'hommes, alors que le mot "noir" n'a que des connotations négatives: sale, triste, sombre, funeste, ivre mort, marqué par le mal, méchant.⁷⁰

Il est difficile de prendre le recul nécessaire vis-à-vis sa culture pour se rendre compte du caractère conditionnant de son langage. Et pourtant, c'est précisément parce qu'il est grégaire et profondément ancré dans notre inconscient que le langage constitue un élément de base privilégié et primordial à toute tentative de déstructuration culturelle.

La profondeur de l'implication culturelle du langage le préserve jusqu'à un certain point des changements culturels plus superficiels. Par conséquent, bien que la cristallisation d'une réalité

69. Roland Barthes, 1978, op. cit., p. 15.

70. Olivier Reboul, 1975, op. cit., p. 119.

culturelle opérée par le langage, permette un plus grand pouvoir de contrôle social sur l'individu, elle assure à certains égards la stabilité culturelle. De plus, la lenteur avec laquelle le langage suit l'évolution culturelle, facilite l'étude des conditionnements d'une culture présente et passée.

La littérature en tant qu'écrit produit les mêmes effets mais elle les amplifie du fait que le texte littéraire plus que tout autre type de texte est statique. Ce qui est écrit demeure et n'est pas matière à modification.

Le message littéraire est caractérisé par le fait qu'on ne peut rien y changer, qu'il n'admet aucune substitution dès le moment où sa composition est achevée. Ceci le différencie non seulement des expressions non permanentes, mais aussi de formes permanentes mais non littéraires comme les manuels ou les traités scientifiques: ceux-ci sont l'objet de révisions; ils évoluent avec l'état des connaissances; ils peuvent s'améliorer: le message littéraire ne le peut.⁷¹

La fixité propre au texte littéraire l'inscrit dans une perspective de durée. Cela fige du même coup le message et permet sa répétition intégrale qui est un des nombreux moyens de conditionnement; l'itération collaborant à ancrer toujours plus profondément et inconsciemment le processus de conditionnement que sous-tend la littérature.

71. Michael Riffaterre, 1971, op. cit., p. 128.

On voit déjà apparaître les prémisses du rapport aliéné-aliénant que la littérature entretient avec les contextes culturel et littéraire auxquels elle est inéluctablement liée. Elle est restreinte par sa littérarité et par son appartenance à une culture spécifique. Ces restrictions la confinent dans des limites étroites en ce qui a trait à toute tentative de sa part de modifier les processus de contrôle qu'elle subit ou auxquels elle participe.

B.L. Whorf propose un exemple d'un des nombreux conditionnements culturels auxquels l'écriture contribue dans l'élément "temps". "L'écriture a sans nul doute contribué à notre traitement linguistique du temps, de même que celui-ci a influencé l'utilisation de l'écriture".⁷² De cette interaction, dit-il, résulte un ensemble de comportements et d'intérêts propres à notre culture tels que "l'intérêt pour l'enchaînement exact des faits, la dotation, les annales, les manuels d'histoire, l'esprit de recherche appliqué à certaines époques" et plusieurs autres.

L'opération de codification ne se limite pas à la langue mais à l'ensemble du discours. Voilà pourquoi il est si difficile de transmettre une expérience personnelle qui ne soit pas assujettie. Barthes propose de dépasser la distinction entre langue et

72. Benjamin Lee Whorf, Linguistique et anthropologie, Paris, Edrt. Denoel, 1969, p. 108.

discours par rapport à la relation aliénante qu'ils entretiennent:

Ce ne sont pas seulement les phonèmes, les mots et les articulations syntaxiques qui sont soumis à un régime de liberté surveillée, puisqu'on ne peut les combiner n'importe comment; c'est toute la nappe du discours qui est fixée par un réseau de règles, de contraintes, d'oppressions, de répressions, massives et floues au niveau rhétorique, subtiles et aigues au niveau grammatical ...⁷³

On peut supposer suivant un tel cheminement que le discours littéraire établit un second niveau au rapport d'aliénation. En plus d'être lui-même soumis aux contraintes du code linguistique et celui du discours en général pour demeurer intelligible, il contraint la transmission du message à des règles inhérentes au code de son discours particulier: "La littérature "n'a pu et ne pourra jamais étendre son interpellation et la durée du discours, sans passer par le relais de certaines techniques ...".⁷⁴

En plus, le discours littéraire comprend une diversité de genres tels que le roman, la poésie, le théâtre, etc. Ceux-ci sont eux-mêmes tenus de soumettre le message à des règles, des utilisations techniques spécifiques au code de leur genre. Sans quoi, ils risquent de ne plus être reconnus comme roman, poème, ou autres. Les différents niveaux de

73. Roland Barthes, 1978, *op. cit.*, p. 31.

74. Roland Barthes, *Essais critiques*, Paris, Édit. du Seuil, 1964, p. 204.

codification du texte littéraire le rendent non plus le lieu de la "transmission de purs "messages", "concrets", "fonctionnels" [...] mais, comme on dit réductivement, "communication culturelle".⁷⁵ Cette transmission surcodifiée transfère l'importance du texte, non plus à sa fonction d'informer, mais à celle de produire un effet, un impact culturel qui est, en fait, l'implantation du code idéologique.

... le texte est un efficace, le texte est un service idéologique, représente le lieu de suscitation et d'intégration de et à l'idéologique (il est le (re)producteur des "vérités" - du système - qui le fondent lui-même, porteur lui-même de ce qui le contient) ...⁷⁶

Les textes de l'Imaginaire nous dit Barthes "jouent à la fois d'une apparence de vraisemblance et d'une incertitude de vérité". C'est ce jeu des apparences relatif à toute oeuvre d'imagination me semblait-il, qui relie étroitement la littérature et l'idéologie dans un rapport de convergence, de par leur impossibilité originelle à produire le "véritable" plutôt que le "vraisemblable". Le réel n'est pas représentable ajoute Barthes et c'est parce que "les hommes veulent sans cesse le représenter par des mots, qu'il y a une histoire de la littérature".⁷⁷

Me conscientiser à la force de représentation de la littérature, me menait à m'interroger sur ma propre

75. Charles Grivel, 1973, op. cit., p. 25.

76. Ibid., p. 7.

77. Roland Barthes, 1978, op. cit., p. 21-22.

relation avec cette discipline. Mon intérêt marqué pour la littérature datait déjà d'un certain temps, mais il n'était pas pour autant accompagné de la conscience de ses effets. Ceci me destinait à les subir plus fortement. Je réalisais petit à petit que la fascination qu'elle suscitait en moi était étroitement liée à ma difficulté de m'identifier aux stéréotypes culturels usuels et à ma souffrance qui en résultait. La littérature m'offrait une vaste panoplie de personnages plus ou moins marginaux auxquels je pouvais enfin m'identifier. Je ne réalisais pas à ce moment-là, que je me prenais au jeu du même processus aliénant qui consiste à exiger d'un individu qu'il corresponde à une représentation extérieure à lui, qu'il soit identique à un autre plutôt qu'à lui-même. Ainsi, à l'instar des personnages, je me réintérais à la société sans bien saisir alors, qu'il s'agissait pour la plupart d'entre eux d'une récupération par la norme. Tout est bien, qui finit bien, me susurraient-ils à l'oreille et cela m'apaisait pour un temps, mais un temps seulement; celui de ressentir l'écart de plus en plus infranchissable entre l'apaisement imaginaire et la réalité.

De plus, la littérature m'intéressait par l'offre multidisciplinaire que l'on y retrouve du fait que

"toutes les sciences sont présentes dans le monument littéraire".⁷⁸ Cela répondait à un besoin personnel car il me semblait que je m'éloignais des limites contraignantes inhérentes aux systèmes de classification et de compartimentation. Je ne tardais pourtant pas à saisir que cette dernière caractéristique, bien qu'elle représente l'une des forces de la littérature en proposant un plus vaste horizon, n'en demeure pas moins un danger. Celui-là même d'être en mesure de s'immiscer dans tous les domaines et d'augmenter de ce fait son efficacité en tant que moyen de conformisation et de récupération de l'individu.

Le roman offre un champ propice à ce type d'efficacité relatif à la diversité. Polymorphe dans ses modes d'énonciation (journal, relation de voyage, biographie, chronique, etc.) et polyvalent; il en est le genre littéraire le plus représentatif:

De nos jours le roman a touché à toutes choses. Il a été tour à tour socialiste, conservateur, révolutionnaire, ami de l'ordre; sensualiste, spiritualiste, libre penseur et voltairien, catholique, presque mystique, propagandiste effronté, catéchiste pieux, immoral jusqu'au cynisme, plein de moralité. Il a fait le mal, il a fait le bien. Il a surexcité les passions, il a parlé à la raison. Il a excusé les crimes et fait l'apothéose du vice, et il a été l'auxiliaire et le champion de la vertu. Il a déshonoré la littérature, et il l'a honorée.

78. Ibid., p. 18.

Des esprits séparés par des abîmes, esprits de lumière et esprits des ténèbres, et avec eux, des esprits situés dans la région limitrophe qui sépare les lumières des ténèbres, se sont servis du roman comme d'un moyen puissant pour la diffusion des idées .
 ...⁷⁹

Ces caractéristiques de polyvalence/polymorphie augmentent la popularité du genre romanesque (car elles permettent de répondre à une plus grande diversité d'intérêt aussi bien chez les auteurs que les lecteurs) sans pour autant en être la seule cause. L'inscription quasi-exclusive du roman comme objet d'étude de la littérature à l'intérieur des institutions scolaires participe également à sa popularité.

Charles Grivel expose dans Production de l'intérêt romanesque les diverses raisons de l'imposition de ce choix. L'appareil scolaire explique-t-il, utilise le roman afin d'ancrer dans la mémoire et l'inconscient de l'élève la convention culturelle. Il ajoute que le roman représente un instrument privilégié du code car il réalise une "scolarisation" idéologique "sourde", un endoctrinement "rentré" et a pour fin d'habituer le lecteur à ressentir comme naturelle la grille provenant du code idéologique, qui règle sa perception du monde.

Le roman est une mesure d'intégration du code (une police, une assurance, une garde); il opère de l'intérieur la censure du sujet du texte, s'exerce comme pression du dedans de lui-même (naturellement vécue par lui comme

79. Charles Grivel, 1973, op. cit., p. 37-38.

liberté). [...] il forme (ou dresse) l'esprit (arrêté à l'archétype, fixé sur l'archétype comme sur son horizon, sa naturelle "patrie") de façon à ce qu'il soit propre à se conformer à la clôture qu'exige le code ...⁸⁰

Plus l'idéologie est apte à dissimuler ses effets de contrôle de l'individu et surtout ses moyens de diffusion, plus elle peut espérer la soumission de celui-ci. Toujours selon Grivel, l'une des principales raisons qui entraîne la si grande efficacité du roman comme véhicule de l'idéologie, c'est sa capacité à dérober son rôle de "scolarisation idéologique".

Si l'école recourt à l'illustration parabolique romanesque, c'est précisément parce que celle-ci, dans le temps même où elle réussit la démonstration de l'information à transmettre, parvient à dérober à l'usager son geste même, lui dissimule donc à la fois sa propre nature (elle est soumission à l'intention idéologique réelle) et celle du message qu'elle contient (ce message est le code).⁸¹

Le roman tire son pouvoir de dissimulation du processus de vraisemblabilisation. Comme toute oeuvre d'imagination, il ne peut prétendre à l'objectivité, au réalisme; seulement le roman, plus que toute autre forme littéraire, est fondé sur la vraisemblance et doit jouer de cet aspect pour être reçu du lecteur: "Le récit rend "vrai" sa prétention (affichée) au vrai; il est technique d'obtention - et d'ostentation - du vrai, véracité fabriquée, autrement dit: vraisem-

80. Ibid., p. 313-314.

81. Ibid., p. 323.

blance".⁸² Etant donné la diversité et la particularité de la réalité concrète des différents individus, l'efficacité de cette vraisemblance romanesque est rendue possible grâce à une perception généralisée et dominante. Cette dernière apparaît forcément subjective et marquée idéologiquement:

L'information qu'il porte ou engendre, sa présentation, la manipulation qu'il lui fait subir, et donc son sens, est culturellement, c'est-à-dire socialement, c'est-à-dire idéologiquement déterminée. Le livre entretient l'institution; le livre ravitaille l'institution; il sert de champ à son activité et en est l'activation même.⁸³

La ressemblance entre la réalité de l'individu et la réalité romanesque vraisemblabilisée résulte de ce code idéologique admis. La reconnaissance de celui-ci dans les oeuvres romanesques rassure le lecteur, le confirme et consolide son conformisme:

La littérature, et singulièrement le roman, sa forme la plus répandue et, de ce point de vue, la plus efficace, "conduit" au code et y renferme l'esprit du lecteur. Fixant sur ce leurre, elle "paralyse" et "endort" sa conscience".⁸⁴

Le lecteur se laisse facilement tromper par les jeux d'apparence et de ressemblance inhérents au processus de vraisemblabilisation tels que la référence à des lieux, des faits, des événements réels, il perd petit à petit de son sens critique. La vraisemblance du texte explique Grivel, n'est que le déroberment

82. Ibid., p. 245.

83. Ibid., p. 299.

84. Ibid., p. 343.

stratégique de la fiction. Elle vise à empêcher la prise de conscience du processus textuel réellement en cause.

La vraisemblance engendre l'aveuglement du lecteur quant au fonctionnement réel du livre. Il est essentiel à ce fonctionnement, étant donné l'intérêt qu'il a à produire, que le consommateur du roman soit trompé sur le statut de ce qu'il lit [...] Le texte romanesque distrait de son opération. La situation de l'ouvrage comme produit, de l'auteur comme producteur, du lecteur comme usager, de même que la position d'ensemble de ces agents et du livre par rapport à la codification idéologique de base, est retirée de la compréhension du lecteur.⁸⁵

L'information que le texte transmet, le message qu'il expose, la réalité qu'il illustre proviennent de l'idéologie et doivent demeurer voilés. L'efficacité du jeu de vraisemblance représente en définitive, l'habileté du genre romanesque à maintenir le lecteur dans l'ignorance (à laquelle il participe inconsciemment) de ses procédés d'endoctrinement. Le roman réitère l'information idéologique jusqu'à ce qu'elle soit bien ancrée, bien assimilée jusqu'à l'automatisme par le lecteur.

Une fois mieux comprise cette automaticité dans le langage qui fait prendre pour innés des éléments culturels acquis, j'étais en mesure de saisir par analogie tout l'effet de naturalisation du code idéologique produit par le roman.

85. Ibid., p. 253.

Roman signifie naturalisation, constitution du sujet comme origine du sens, lieu du vrai, champ de l'authentique [...]. Le roman réduit la réalité à l'enjeu de personnes, ramène tout problème, toute solution à l'intervention de personnes. La société est pour lui expression de l'individu (elle émane d'un "suffrage universel"); elle correspond et s'applique à correspondre à des natures.⁸⁶

La difficulté du lecteur de reconnaître l'institutionnalisation naturalisée et généralisée du code idéologique derrière ce qui est communément considéré comme le "gros bon sens", le rend vulnérable aux effets de conformisation du roman à travers le jeu de la vraisemblance. Elle lui fait accepter comme réalité, la fiction produite par le texte:

... ce qui se lit en action dans le texte (cet extraordinaire, ce malheur) passe pour tirer son origine de la réalité: le texte est pris pour expression d'un état naturel. La transposition se fait immédiatement: la lecture que permet le récit contamine celle-là du monde chez le lecteur. Ce que celui-ci trouve en fiction dans le texte il l'observe en réalité dans le monde.⁸⁷

Éveiller mon esprit au jeu de la vraisemblance romanesque, impliquait de me questionner sur l'efficacité et l'attrait qu'il produisait sur moi. Je réalisais une fois de plus qu'il s'agissait de pallier par le processus de procuration, à mon insatisfaction, mon malaise, ma difficulté de vivre à l'intérieur des limites contraignantes du contexte socio-culturel dans lequel j'évoluais. Je m'apercevais du même coup que

86. Ibid., p. 311.

87. Ibid., p. 85.

mon intérêt pour la littérature portait presque exclusivement sur le roman malgré l'étude des autres genres que j'avais dû faire lors de mes études en Lettres françaises. Et bien que mes goûts et mes intérêts personnels étaient sans doute en partie responsables de ma préférence pour le genre romanesque, je m'apercevais que j'avais été sujette aux effets de "scolarisation idéologique" par le roman. Dès lors, il devenait évident que le pouvoir du roman à créer en moi une illusion et à anesthésier ma conscience, venait de mon besoin d'identité. Par son jeu de vraisemblance, le roman le déviait vers celui d'identification. Il récupérait ainsi mon individualité qu'il ajustait à la convention culturelle, à l'idéologie.

La réalité à laquelle inconsciemment je m'identifiais, bien qu'elle était imagée par des héros ou des personnages déviants, n'en demeurait pas moins fictive. Seulement, l'évidence avec laquelle s'effectuait le déroulement de telle histoire personnalisée la naturalisait et dissimulait le caractère fictif de sa logique. L'action fictive de tel personnage au comportement déviant tempérerait mon désir personnel d'action et me maintenait, par le processus de procuration, parfois même inactive.

La présence naturalisée de personnages déviants à l'intérieur de la fiction romanesque me mystifiait. Elle me faisait croire à la possibilité d'une existence concrète d'une certaine déviance. Mon identification à ces personnages dont la déviance n'était que fictive, me consacrait "sujet" de l'aliénation romanesque, et par conséquent, représentait ma propre récupération par le code idéologique. Qu'il s'agisse d'identification à la norme ou d'identification à la déviance, toutes deux proviennent et entretiennent la même sujétion au code, laquelle est aliénation. Comme le mentionne Grivel: "Roman subi signifie "mort", sujétion idéologique. Le texte efface le scandale après l'avoir porté à l'existence; il le met en évidence afin d'en obtenir la résorption ...".⁸⁸

Je me rapprochais de plus en plus de la perception intuitive de la notion de récupération que j'avais, lorsque j'émettais plus ou moins confusément mon hypothèse de base de la recherche. Pendant longtemps ma confusion m'avait fait confondre les concepts de conformisation et de récupération. Aussi lorsque je pensais à la littérature comme moyen de récupération, j'inclusais tout aussi bien la littérature comme moyen de conformisation; nonobstant de ce fait leur différence. Ces notions sont inéluctablement liées

88. Ibid., p. 361.

puisque la récupération est en réalité un moyen de conformisation; seulement, la distinction primordiale à établir réside dans la différence de leur champ d'action. Le processus de conformisation agit au niveau du caractère stable et stagnant de la culture; il permet la transmission et l'identification aux traditions, aux conventions, à la pensée archétypale. Quant au processus de récupération, c'est au niveau de son caractère instable et évolutif qu'il opère. Il détourne de leur objectif, les mouvements déviants, les mouvements de rupture visant à affaiblir la convention culturelle. Il les ajuste habilement à la convention et permet même à celle-ci d'utiliser à son propre profit leur énergie dissidente.

Ma confusion résultait d'une difficulté de ma part à discerner l'origine de mon sentiment de déviance dans mon vécu personnel. La relation que j'entretenais (avec le contexte culturel, par l'entremise de la littérature) était aliénante, mais résultait davantage du processus de récupération que de celui de conformisation. Je réalisais que j'avais subi l'effet mystificateur du "faux scandale", technique romanesque de vraisemblabilisation et par conséquent que j'avais été récupérée. C'est en effet à l'intérieur de la falsification que réside le pouvoir de récupération.

La récupération est plus subtile que la "censure" (la censure engendre le désir de passer outre l'interdit) et de ce fait, représente une plus grande efficacité comme moyen de contrôle. Plus pernicieuse parce que mystificatrice, la récupération agit dans tous les domaines, au niveau de toutes les couches sociales. Quasi-omniprésente elle ramène tout au profit du système, de la convention culturelle.

Tout élément a besoin d'une certaine dose de dynamisme, de mouvement afin d'assurer sa survivance au facteur temps. La culture en appelle nécessairement à ces concepts. Dénominateur (plus ou moins) commun à un ensemble d'êtres vivants, elle est tenue de contenir et de maintenir un caractère évolutif. Son évolution est tributaire d'une certaine forme de rupture avec la tradition. Toutefois, je m'apercevais qu'à l'intérieur d'une culture complexe comme la nôtre, préoccupée avant tout de conserver le contrôle de l'énergie des mouvements dissidents, l'évolution culturelle prime sur celle de ses membres. Ceci l'éloigne de la notion de culture authentique qui maintient une relation d'interaction avec ses membres, et est remplacée par celle de convention culturelle qui entretient la sujétion.

La convention culturelle utilise des moyens de contrôle de la déviance dont le processus de récupération est le plus efficace, afin de profiter de l'aspect positif du mouvement de rupture tout en assurant la conformisation de l'ensemble des individus. La convention culturelle se sert de la déviance pour sa propre évolution en se régénérant à même les dissidences, les imaginations individuelles qui la contestent ou s'en écartent. La récupération minimise subtilement et même neutralise la contestation. La possibilité illusoire de dévier de la convention culturelle (puisqu'il y a par la suite récupération de la déviance) constitue en quelque sorte une soupape de sûreté, qu'une relation de pouvoir coercitif trop évidente ferait sauter. La récupération est un processus mystificateur qui dissimule l'omniprésence du pouvoir:

... le pouvoir est présent dans les mécanismes les plus fins de l'échange social: non seulement dans l'État, les classes, les groupes, mais encore dans les modes, les opinions courantes, les spectacles, les jeux, les sports, les informations, les relations familiales et privées, et jusque dans les poussées libératrices qui essayent de le contester
... 89

Effets de rupture avec la tradition, les dissidences représentent des mouvements parfois

difficiles à définir. Pourtant, la meilleure façon de résorber et de récupérer leur efficacité contestataire et démystifiante, (car "Rien n'est aussi dangereux dans nos sociétés policées que la recherche de la vérité")⁹⁰ c'est d'effectuer leur ajustement à la convention culturelle en les nommant.

Rien ne rassure autant qu'une révolte nommée, identifiée, classifiée.

... mettre un nom, une étiquette, est une façon très commode de se débarrasser des choses, de les nier, de les condamner ou de les justifier.⁹¹

L'individu étiqueté "déviant" par exemple, est défini comme celui dont le comportement s'écarte suffisamment de la norme sociale admise pour justifier une désapprobation. Ainsi, le "déviant" risque à tout instant d'être désapprouvé et récupéré (s'il persiste dans son refus à se soumettre à la convention); ou bien de faiblir et de se convertir à la névrose commune et de perdre son identité (s'il cède à la menace d'être rejeté). C'est ce que mentionne Philippe Sollers:

La névrose collective est ce qui nous retranche automatiquement de l'accès à la contradiction objective, c'est-à-dire qu'est retirée d'emblée à l'individu la possibilité de vivre son propre langage, de se vivre lui-même non pas comme un signe d'autre chose (trouvant son identité dans ce rapport) mais comme signe de lui-même (donc non identique à lui-même): il n'a plus qu'à choisir entre la névrose commune et la perversion, entre la névrose ou ce qu'on appellera "folie".⁹²

90. Casamayor, La Mystification, Paris, Edit. Gallimard, 1977, p. 33.

91. Krishnamurti, 1979, op. cit., p. 329.

92. Philippe Sollers, 1968, op. cit., p. 51-52.

CHAPITRE IV

PLURALISME ET RÉCUPÉRATION

Dans ma démarche, se profilait alors une troisième étape, à savoir, expliciter davantage les causes et effets culturels à l'intérieur d'un contexte complexe, qui poussent à choisir la névrose collective.

Plusieurs raisons peuvent mener l'homme à faire ce choix et mes connaissances sociologiques limitées ne me permettraient guère d'en faire une étude exhaustive; d'autant plus qu'elles représentaient à elles seules un sujet de thèse des plus ardues. Toutefois, il importait d'en aborder quelques-unes, si je voulais comprendre ce qui entraîne la récupération de ceux qui optent pour la "folie" d'un seul.

A prime abord, l'avènement de la technologie m'apparaissait comme la source des problèmes de l'homme moderne. La forte industrialisation qui en découle (et avec elle l'apparition de la spécialisation) soumet l'ensemble de la vie sociale aux principes d'efficacité et de productivité. Le comportement de l'individu régi par de telles lois, subit des modifications considérables qui nuisent à son harmonie personnelle.

Basée sur des rapports de productivité, d'efficacité, de consommation, la société moderne doit entretenir une certaine uniformisation des individus (par la standardisation de leurs goûts, leurs pensées, leurs besoins) afin qu'ils coopèrent d'une part à la production, et d'autre part, qu'ils en consomment les produits. La consommation note Baechler, "n'a pas de sens par elle-même, elle n'en trouve un qu'en satisfaisant un besoin. Or, au-delà d'un minimum physiologique très étroit, aucun besoin n'est naturel".⁹³

Le rapport prédominant production/consommation à l'intérieur de la société moderne doit son existence à la capacité de cette société de créer de faux besoins et de les faire accepter ensuite comme naturels. Ceci entraîne une déviation mystificatrice au niveau des besoins de l'homme puisqu'elle agit au nom du développement des forces productives en soi et non pas à celui du développement de l'individu.

La tendance et même l'exigence de la spécialisation qui en résulte, représente l'un des importants moyens de manipulation des individus. Elle assure leur coopération (en faisant ce qu'on attend d'eux sans révolte, ni violence) à un développement qui les éloigne de leurs propres intérêts.

⁹³. Jean Baechler, 1976, op. cit., p. 219.

La spécialisation et la standardisation eurent pour conséquence un mimétisme de tous les individus, et, par conséquent, suscitèrent une ardente compétition. Dans cet univers la seule façon pour un individu de se distinguer était de faire la même chose que son homologue mais mieux et plus vite. De fait, la compétition devint la motivation primordiale de l'éducation des masses comme de la société. On posa des jalons: des grades et des diplômes ...⁹⁴

Ce rapport compétitif, conséquence de la spécialisation, exerce un contrôle social interne du potentiel de créativité individuelle. L'individu plus occupé à surpasser son voisin qu'à exploiter ce potentiel, participe malgré lui, au maintien de la machine sociale dont il ne représente plus qu'un rouage.

Coupé de la possibilité d'exprimer les diverses facettes de sa personnalité à l'intérieur de son "travail spécialisé", le travailleur, explique Laborit, qui pose jour après jour les mêmes gestes routiniers, finit par le ressentir non plus comme une activité plaisante, un loisir, mais plutôt comme une activité ennuyeuse, fatigante. Ce n'est pas vraiment pour que le travail soit moins fatigant que les gestes du travailleur ont été conditionnés jusqu'au réflexe, c'est pour accroître la productivité.

C'est l'ennui qui engendre la fatigue et non le travail. Or l'ennui ne peut naître que de l'ignorance de la finalité de nos actes, de leur monotonie, de leur isolement d'un

94. Marshall McLuhan, Mutations 1990, L'Avenir de l'éducation, Paris, Mame, 1969, p. 41.

ensemble cosmique, du rétrécissement du champ de conscience dont ils s'accompagnent.⁹⁵

L'ignorance de la finalité de ses actes, et sa vision fragmentée du monde et de lui-même résultant de son habitude profonde de la spécialisation, placent tragiquement l'individu dans l'impossibilité de trouver l'harmonie dans un contexte culturel en transformations continuelles. Lorsque les sens fragmentés et dissociés par la spécialisation sont soumis à une stimulation excessive, il en résulte, explique McLuhan, un sentiment de désespoir, car l'impossibilité d'y mettre de l'ordre donne à l'homme le "sentiment d'être coincé dans une impasse".⁹⁶

Je me rendais compte peu à peu que le sentiment de dépassement complet de l'individu le menait sans aucun doute à s'en remettre à un pouvoir extérieur pour diriger sa propre vie et l'ensemble de la vie sociale, et finalement à opter pour la névrose collective. L'impasse est d'autant plus difficile à surmonter que les sociétés modernes, basées essentiellement sur des principes de productivité, d'efficacité et de rendement, effectuent une déviation au niveau de la recherche de la qualité qui devient celle de la quantité. Celle-ci entraîne dans une certaine mesure la dépendance de l'homme vis-à-vis de la facilité.

95. Henri Laborit, 1968, *op. cit.*, p. 116.

96. Marshall McLuhan, Du Cliché à l'archétype; La foire du sens, accompagné du Dictionnaire des idées reçues de Gustave Flaubert, Montréal, Hurtubise, 1973, p. 17.

Cette accoutumance à la facilité engendre chez l'individu une certaine forme de paresse et même de crainte face à l'effort, et entretient son attitude passive et irresponsable quant à la direction de sa vie personnelle. Malheureusement, le déplacement de la valeur qualitative à la valeur quantitative ne s'effectue pas sans retombées sur l'ensemble de la valorisation de l'être humain. L'individu n'est plus reconnu pour ses qualités humaines mais plutôt pour sa valeur marchande, pour sa valeur de productivité. Ceci l'éloigne lui-même de sa propre reconnaissance de sa valeur humaine et de son importance en tant qu'élément participant à la totalité, à l'ensemble cosmique.

... il est évident qu'un régime tel que le capitalisme qui prend l'Homme lui-même comme moyen de production, outil, est une appropriation de l'individu par un autre et une déappropriation de lui-même.⁹⁷

Les individus "dépropriés" d'eux-mêmes, évalués à leur capacité productive, fragmentés, spécialisés, dépersonnalisés, cessent d'être humains. Chacun connaît sa spécialité et celle de ses voisins (c'est d'ailleurs désormais ce qui les identifie) mais peu connaissent leur valeur en tant qu'êtres humains. Identifiés à quelque chose d'extérieur à eux-mêmes, ils perdent leur identité et avec elle leur authenticité à l'exemple de la culture des sociétés qui les abritent.

97. Odette Thibault, 1972, op. cit., p. 151.

... la parcellarisation du travail et la fragmentation des activités individuelles, l'asservissement de l'individu à des fins qui le dépassent, l'aliénation de l'homme à la machine, le divorce entre un humanisme déclaré et un esclavagisme de fait, autant de traits qui frappent d'inauthenticité la culture des sociétés occidentales.⁹⁸

De toute évidence, tous ces facteurs culturels encouragent les individus à se conformer mais quels sont ceux qui permettent de récupérer ceux qui s'y refusent? Leur refus implique qu'ils ont pris conscience de façon plus ou moins confuse du caractère aliénant de la situation. Le processus de récupération doit être subtil puisqu'il agit principalement sur ces individus qui représentent la "conscience curieuse" d'une société.

Baechler dans Qu'est-ce que l'idéologie? m'offrait une piste intéressante pour comprendre ce qui permet l'existence de la récupération dans un contexte culturel comme le nôtre. Dans ce livre, il note que le pluralisme, le totalitarisme et l'autoritarisme représentent les trois genres de systèmes politiques typiques de la modernité. Le pluralisme retenait mon attention car par nature et par définition:

... une société pluraliste tolère des divergences à l'intérieur: elles peuvent s'accroître au point que les sociétaires deviennent culturellement étrangers les uns aux autres.⁹⁹

98. C. Beaudelot, dans Edward Sapir, Anthropologie, Paris, Édit. de Minuit, 1967, p. 15.

99. Jean Baechler, 1976, op. cit., p. 276.

Ceci compromet le sentiment d'appartenance et de participation des individus à une totalité. A l'intérieur des contextes culturels modernes, les individus doivent continuellement remettre en question leurs valeurs par la venue d'incessantes transformations et stimuli, malgré leur incapacité croissante à analyser leurs effets dans leur ensemble. Les sentiments de solitude, de dépassement, d'insécurité qui en découlent, contribuent à l'accroissement de l'idéologisation et par le fait même de l'aliénation de l'homme.

... l'idéologie croissante de l'époque actuelle n'est pas le résultat de la perversion, de la sottise ou de l'erreur, elle est inscrite dans des faits contraignants, dans la nécessité où se trouvent les peuples d'accomplir leur destin dans l'incertitude qui pèse sur les valeurs, les fins et les buts.¹⁰⁰

Le pluralisme en appelle à un certain libéralisme puisqu'il implique la tolérance des divergences. L'ouverture des possibilités d'apparence illimitée élimine la méfiance, voire jusqu'à entraîner un sentiment d'indifférence, vis-à-vis les divergences car tout devient simplement différent. Ceci pousse également à l'absurdité la notion de consensus désormais impossible et pourtant, présumément une caractéristique de l'ordre pluraliste:

100. Ibid., p. 128.

A la limite, il n'y a rien sur quoi les sociétaires s'entendent unanimement. La situation mènerait à l'anarchie et à la dissolution, si ne subsistait un point d'accord, sinon unanime du moins majoritaire, à savoir la volonté implicite de vivre ensemble en respectant les règles du jeu pluraliste.¹⁰¹

C'est donc sur ce jeu que repose le consensus. Toutefois ce jeu apparaît d'autant plus mystificateur que l'ouverture des possibles n'est que d'apparence illimitée. En tout temps le pouvoir de l'idéologie dominante se réserve le droit d'intervenir auprès des éléments qu'il juge suffisamment menaçants pour la communauté et sa propre survie. Par conséquent, la notion de libéralisme inhérente au régime pluraliste (de laquelle il tire ses pouvoirs de mystification et d'aliénation de l'homme) devenait en définitive, l'élément culturel donnant accès au processus de récupération de l'individu. En effet, je réalisais que de toute évidence cette notion idéologique de libéralisme ne s'adresse à toute fin pratique qu'aux individus totalement dépourvus de pouvoir et se soumettant à la convention culturelle, ou bien encore à ceux dont l'énergie dissidente et la puissance, affaiblies et usées par ces jeux mystificateurs, finissent par être récupérés.

101. Ibid., p. 115.

Les premiers, à l'instar de leur conformisme, s'adonnent avec tout aussi peu de conscience et tout autant de paresse et de passivité au pluralisme, afin d'esquiver les confrontations internes (en évitant les remises en question, les prises de position par rapport à eux-mêmes) et externes (en éliminant les conflits avec les autres individus, les partis politiques, les choix imposés, etc.). Ceci fait dire à Baechler que les ennemis du libéralisme sont au fond: "la lâcheté et l'hybris qui sommeillent en chacun de nous".¹⁰²

Quant aux seconds, leurrés par l'ouverture mystificatrice des possibilités de divergence (ce qui leur procure un faux sentiment de liberté), ils sont ramenés à la convention et à sa notion de faux libéralisme qui lui permet de récupérer la puissance de leurs énergies dissidentes.

Ce libéralisme "fait entièrement reposer le sort de chacun sur lui-même"¹⁰³ et l'homme de la modernité, dépassé, morcelé intérieurement et extérieurement doit affronter seul la réalité aliénante qu'un contexte culturel déshumanisé lui a préfabriquée et qui le prive de véritable liberté: "si la liberté peut disparaître par défaut, elle peut aussi se perdre dans l'excès".¹⁰⁴

Tout comme la liberté, l'individualité peut disparaître par défaut, soumise à une trop forte

102. Ibid., p. 349.

103. Loc. cit.

104. Ibid., p. 206.

pression conformante et uniformisante de la convention. C'est précisément parce que la société est uniformisante, rappelle Casamayor, qu'elle sécrète, "comme un anticorps, des moyens personnalisés" et offre un "anonymat personnalisé":

Jouant sur les deux tableaux, la société, qui exagère l'isolement pour monopoliser la communication, applique la même méthode en exagérant l'"anonymisation" pour monopoliser la "personnalisation". C'est un autre aspect de la mystification, moins politique que commercial. C'est également une manière de se présenter en sauveteur. "Vous êtes étiquetés, laminés, alignés, catalogués, décervelés, dévitalisés, lobotomisés, mécanisés, mais nous sommes là, nous pouvons vous personnaliser."¹⁰⁵

Fausse liberté, fausse individualité, fausse identité voilà ce que propose une culture qui a perdu son authenticité. Afin de maintenir les individus dans l'ignorance du caractère aliénant de leur situation, elle entretient leur conscience dans de fausses idées. Il en est ainsi par exemple lorsqu'elle promeut le libéralisme pour soi-disant accepter les différences humaines. De la même manière, comme le démontre Fromm, elle prêche un idéal d'égalité non-individualisé parce qu'elle a besoin d'individus standardisés:

Dans la société capitaliste contemporaine, la signification de l'égalité s'est transformée. Par égalité on se réfère à une égalité d'automates, d'hommes qui ont perdu leur individualité. Aujourd'hui égalité

¹⁰⁵. Casamayor, 1977, op. cit., p. 85.

signifie "similitude" plutôt que "singularité".¹⁰⁶

Le désir de se distinguer (proportionnel à la dépersonnalisation, la standardisation) persiste malgré tout puisqu'il répond à un besoin fondamental de l'homme d'être reconnu. Le processus de récupération agit précisément au niveau de ces mouvements de ruptures de la tradition, auprès de ceux qui tentent de conserver leur individualité. Le désir de se distinguer entraîne la récupération et celle-ci ravive le désir de se distinguer. S'interpellant l'un l'autre dans un mouvement incessant, il devient de plus en plus difficile d'en sortir. Dans une culture faiblement individualisée, hautement standardisée, chacun tente de se distinguer de différentes façons et à différents niveaux, et ce dans un contexte où il devient parfois même presque impossible d'être simplement conforme. Tout est possible en théorie (idéologique), peu ne l'est en pratique.

Dans les sociétés complexes, l'ennui, enfant du désœuvrement et de la haute spécialisation des activités, engendre à son tour agitation et curiosité. Le désir latent de s'affranchir des contraintes d'une existence trop bien réglée s'accroît du désir incessant d'ajouter à son attrait personnel et de tout faire pour attirer l'amour et l'amitié. C'est dans les sociétés hautement différenciées que le moi est à chaque instant convaincu d'impuissance. A son insu,

l'individu se replie sur soi-même et, sans désespérer, cherche à affirmer la réalité de son existence.¹⁰⁷

La normalité est une valeur en baisse à l'heure actuelle explique Jaccard, "être normal, c'est faire preuve de bien peu d'originalité".¹⁰⁸ Selon McLuhan, dans le contexte actuel; "l'art de la découverte est devenu aujourd'hui un cliché, et la "créativité", un stéréotype du XXe siècle".¹⁰⁹ Cette transformation de l'originalité en stéréotype, en exigence du XXe siècle, démontre la tentative (souvent réussie) de l'idéologie de récupérer la véritable originalité (celle qui ne se limite pas à l'anonymat personnalisé). L'excès d'originalité empêche la réalisation de l'originalité véritable de la même manière que la liberté se perd dans l'excès.

La compréhension de moins en moins confuse que je possédais de la récupération m'en faisait ressentir de plus en plus l'importance et l'impact négatif de par sa possibilité d'apparaître en tout lieu et en toute circonstance (à l'intérieur d'un contexte culturel aussi propice à son développement). Je m'apercevais également que tous les éléments usant de l'idéologie représentent en potentiel, des moyens de récupération. Malgré leur multitude, la littérature (pour des raisons

107. Edward Sapir, 1967, op. cit., p. 163.

108. Roland Jaccard, 1975, op. cit., p. 135.

109. Marshall McLuhan, 1973, op. cit., p. 63.

personnelles que j'ai mentionnées antérieurement) était celui qui retenait mon attention.

Ma difficulté à dissocier clairement les concepts de récupération et de conformisation désormais surmontée, j'étais plus en mesure de saisir les éléments plus directement reliés à l'effet récupérant de la littérature (le roman en ce cas-ci). En effet, une compréhension plus approfondie de son rôle actif dans la conformisation de l'individu à l'idéologie dominante, m'avait conscientisée à l'importance de celle-ci comme véhicule idéologique. Plusieurs facteurs participent à l'octroi d'une telle efficacité. Un seul retenait finalement mon attention car il me semblait contenir tous les autres: c'est l'obligation (à l'instar de la langue) à laquelle est tenue la littérature de comporter à la fois les caractères évolutif et stagnant.

Il est essentiel que la langue reste la même en ne restant pas la même, et réciproquement. Il n'y aurait ni langue, ni société, ni histoire, ni rien si un Français ordinaire d'aujourd'hui n'était pas capable de comprendre aussi bien le Rouge et le Noir ou même les Mémoires de Saint-Simon qu'un texte novateur d'un écrivain original. Oublier cela, ce serait oublier cette autre fonction fondamentale de la langue [ou de la littérature], qui est d'assurer à toute société un accès à son propre passé.¹¹⁰

110. Cornelius Castoriadis, 1975, op. cit., p. 300.

Ce lien étroit qui relie la littérature à l'évolution d'une culture, à son histoire, la place dans un état de vulnérabilité et de grande dépendance par rapport au pouvoir idéologique. Le texte se trouve toujours en position historique et de ce fait en "position idéologique" mentionne Grivel; conséquemment il est maintenu "dans la dépendance étroite du système d'interprétation qui le prévoit (pour se dissimuler). Il se définit dans le rapport dialectique entretenu historiquement entre le réel et sa lecture".¹¹¹

Je ressentais enfin que je me rapprochais avec de plus en plus de précision des véritables éléments qui offrent un contexte propice au processus de récupération. Étant donné que ce dernier agit au niveau des mouvements de rupture de la tradition (et donc du caractère évolutif de la littérature) afin de ramener et même d'utiliser les forces dissidentes au profit de la convention culturelle (et donc du caractère stagnant et conformant de la littérature), la littérature par sa double obligation à rester la même en ne restant pas la même, et son rapport de dépendance à l'Histoire, était de toute évidence favorable à son bon développement. Je réalisais également que son efficacité résulte de son habileté à se dissimuler en tant que moyen subtil de conformisation, mais surtout

¹¹¹. Charles Grivel, 1973, op. cit., p. 20.

de son pouvoir de mystification qu'elle tient de son habileté à jouer incessamment de l'ambiguïté.

Le contexte culturel de la modernité pluraliste et fortement industrialisé, est particulièrement "habile à jouer de l'ambiguïté", et conduit inévitablement l'individu à la confusion et à l'aliénation. Ceci m'amenait à conclure que ce contexte tire doublement avantage de la dualité inhérente à la littérature pour faire de cette dernière un fin moyen de récupération des individus qui le menacent ou le contestent.

Le Contexte moderne basé essentiellement sur le rapport de productivité, utilise la positivité du caractère évolutif et de renouveau incessant de la littérature, (résultante de son rôle d'ajustement à de nouvelles perceptions, à de nouvelles réalités) pour proposer à la place "l'exigence de nouveauté, de l'innovation continue" pour elle-même. L'exigence de l'innovation continue représente un facteur d'aliénation de l'homme en le privant de la possibilité d'intégrer sainement la multitude de nouvelles données. Elle émousse le sens critique de l'individu par une charge excessive au niveau de ses perceptions et le maintient dans un état de confusion. Le caractère évolutif de la littérature, par ce jeu de manipulation, est habilement récupéré puisqu'il

s'inscrit désormais au registre de la tradition de l'art du XXe siècle. La seule tradition à laquelle puisse désormais faire appel la critique moderne, nous dit McLuhan, et qui "rend vain et même comique tout effort de critique de l'art moderne".¹¹²

Dans une telle situation culturelle, la nouveauté est elle-même confinée à l'exigence du refus de toute tradition et augmente de ce fait l'efficacité du processus de récupération qui doit son existence et son développement aux mouvements de rupture de la tradition.

De plus, l'attitude faussement libérale des contextes culturels de la modernité, en supprimant les réactions normales et les sentiments de crainte vis-à-vis la nouveauté, l'étranger, annihile du même coup la possibilité de tout pouvoir d'action de la différence, de la divergence.

C'est, dans l'art, le triomphe absolu de la révolution permanente. On ne peut même plus dire que tout est permis: toute innovation est décrétée d'avance géniale, et égalée aux innovations d'un Van Gogh ou d'un Picasso, s'agit-il d'une affiche lacérée ou d'une boîte à sardines signée par l'artiste.¹¹³

112. Marshall McLuhan, 1973, op. cit., p. 123.

113. Mircea Eliade, Aspects du mythe, Paris, Édit. Gallimard, Coll. Idées, 1963, p. 227.

CHAPITRE V

LITTÉRATURE, RÉCUPÉRATION, CLICHÉS

Le sens critique, les actions-réactions, les perceptions émoussés pour ne pas dire complètement anéantis, l'individu ne saisit plus la portée réelle du rapport de l'homme et de la littérature à la convention culturelle, où tous deux sont pris comme moyen et non plus comme fin.

Quand les fins s'éloignent, quand les moyens grouillent à perte de vue comme des cloportes, l'oeuvre d'art devient moyen à son tour, elle entre dans la chaîne, ses fins et ses principes lui deviennent extérieurs, elle est gouvernée du dehors, elle n'exige plus rien, [...] quelque chose est mort, la littérature s'est changée en propagande.¹¹⁴

Plus que simple outil de propagande idéologique, le genre romanesque me semblait tenir un rôle important dans le processus de récupération. Le code idéologique qu'il propage est finalement pris par le lecteur comme réalité véritable; mystification rendue possible grâce au jeu de vraisemblabilisation propre au roman et permettant en définitive la confirmation et l'identification au code. Mais un autre type de mystification se rattache à ce genre. C'est l'image

¹¹⁴. Jean-Paul Sartre, 1948, op. cit., p. 316-317.

fausse de l'ajustement du code idéologique à la réalité des individus, alors qu'il s'agit en fait et toujours de l'inverse.

A ce propos, le livre de Grivel, Production de l'intérêt romanesque, m'apportait des éclaircissements précieux. J'avais réalisé antérieurement que la menace imminente pour les individus et moi-même à l'intérieur du roman au service de la convention culturelle, n'était pas tant de conformer les gens mais de permettre leur mystification. Aussi, ce n'était plus tellement au niveau des aspects de propagande et de vraisemblabilisation du roman que je m'attardais mais plutôt à sa propension à produire le faux scandale, la fausse déviance, la fausse contestation du code. Celle-ci endort peu à peu la conscience et le sens critique individuels par rapport à l'aliénation entretenue par le code idéologique au moyen de ce genre littéraire, en déplaçant vers une réalité fictive, le besoin réel de contestation.

Ceci est rendu possible parce que le roman signifie circularité et de ce fait, malgré une apparence de contestation du code, il la récupère à la fin et conduit du "même au même".

... nous touchons à la spécificité du romanesque, le but n'est pas la transmission d'une information proprement dite (inédite),

mais le recouvrement de la pensée archétypale et celle-ci étant recueillie à la fin du livre après avoir figuré en son commencement, tout l'assemblage textuel que constitue, entre ses limites, la trajectoire dramatique (non disjonctive) dépend de la nécessité qui lui est faite de conduire, "à travers la différence", du même au même.¹¹⁵

La tactique romanesque consiste donc à "mettre en scène" (et c'est ce qu'il ne faut jamais oublier) une fausse situation de remise en question, voire même de contestation du code (ce qui évite la contestation réelle) pour mieux la résorber à la fin du roman. De ce fait elle instaure et confirme la convention culturelle.

Cette caractéristique de la circularité du roman ne se limite pas seulement au roman lui-même mais au genre romanesque tout entier. Malgré sa diversité de formes, il est confiné à ce mouvement circulaire par l'obligation de présenter et de conduire du même au même pour être reconnu comme roman. C'est à l'intérieur de cette double circularité que se produit la mystification de l'image "progressiste" du code idéologique.

L'idéologie réussit à se purifier indéfiniment de son "passé", à produire l'impression de son constant dépassement, en circulant sans fin d'une forme romanesque à l'autre. Elle se désigne ainsi comme son propre futur, comme l'incessante amélioration d'elle-même. A travers le texte, c'est son horizon qui paraît reculer, quoiqu'elle

¹¹⁵. Charles Grivel, 1973, op. cit., p. 198.

enferme alors toujours plus étroitement dans son champ. L'idéologie, "immobile" par nature, joue son change, se vérifie et tout à la fois empêche son identification en proposant systématiquement une image dynamique, "progressiste", d'elle-même. 116

La compréhension de ces facteurs m'amenait à conclure que la convention culturelle utilise vraiment la littérature (le genre romanesque) comme moyen de récupération dans tous les sens où je comprenais ce terme. La convention par le biais de la littérature, dans un premier temps conforme l'individu, dans un second elle ajuste le déviant à la norme et dans un dernier, elle utilise à son propre bénéfice les énergies dissidentes destinées à l'affaiblir.

... l'innovation dans le genre, réputée, "immorale" a pour effet principal de cacher le processus généralisé de réduction idéologique à laquelle en profondeur elle obéit. Quoique le genre paraisse ainsi toujours plus "large" et plus contredit, il ne cesse pas - sous couvert de libéralisation - d'opérer dans le texte comme invariant fondamental.

Le roman se trouve ainsi retenu dans l'immobilisme de fait du genre: 1) le genre étant idéologiquement investi, 2) ses variations (innovations comprises) répondent à la nécessité de la correction (de la stratégie) idéologique. 117

Plusieurs tentatives de déstructuration et de déconditionnement du roman sont tentées à l'intérieur de la littérature moderne par la négation de certaines techniques romanesques. Certains auteurs agissent au

116. Ibid., p. 370.

117. Ibid., p. 363.

niveau de la forme, et d'autres au niveau du contenu, mais tous n'agissent pas selon les mêmes motifs et ne poursuivent pas nécessairement les mêmes buts. De nos jours, il y a inflation du scandale, écrit Grivel et, la "société capitaliste (de consommation) produit plus de scandale qu'elle n'en a réellement idéologiquement besoin ...".¹¹⁸ L'exigence de nouveauté que l'on y retrouve engendre une recherche effrénée d'originalité qui alourdit le corpus littéraire d'une charge excessive de transformations toutes plus abracadabrantes les unes que les autres, qui engloutit les véritables tentatives de déstructuration. Le faux libéralisme ardemment encouragé vis-à-vis la divergence, atténue également l'efficacité de ces tentatives.

De plus en plus convaincue de la difficulté d'obtenir une efficacité certaine ou à tout le moins une certaine efficacité dans un tel contexte, il m'apparaissait de plus en plus évident que :

La littérature ("romanisée") que l'Institution permet et propage se trouve, malgré sa diversité apparente, unifiée, fixée dans son emploi idéologique, appropriée - abstraction faite d'exceptions dont la lecture, "différée", n'a pas lieu dans l'actualité - à l'effet désiré.¹¹⁹

La période littéraire de la révolution tranquille, qui a donné un essor considérable à la production

118. Ibid., p. 285.

119. Ibid., p. 44.

romanesque québécoise, me semblait offrir un exemple d'intérêt tout particulier du facteur d'ajustement culturel. En effet, celle-ci résulte d'une époque d'insatisfaction et de mésajustement culturels qui ont entraîné une conscientisation menant à une recherche d'identité qui soit propre aux Québécois. La période des années 1960 a permis d'entamer le processus de réajustement culturel de la littérature. Cette littérature du renouveau a effectué une certaine rupture d'avec le roman traditionnel et de son enlèvement culturel. Le recul que cette rupture permet de prendre est nécessaire à toute transformation.

... s'il faut tenter de passer de la conscience complice à la conscience curieuse, il est essentiel de produire cette distanciation à travers laquelle il sera possible de reconnaître les limites de certaines connaissances qu'une conscience complice a imposées en pactisant avec l'ignorance du reste.¹²⁰

La fin des années 1960 et le début des années 1970 jusqu'à aujourd'hui représentent cette conscience curieuse qui remet en question non plus seulement les thèmes et le langage mais également le genre romanesque et le processus d'écriture lui-même. Par conséquent, cette période propose comme littérature les thèmes de la libération de l'individu lui-même par rapport à la tradition sociale à tous les niveaux: "le roman des

¹²⁰. Yvon Dandurand, hiver 1975, op. cit., p. 45.

années 1960 est un roman de libération de l'individu par rapport à la société, l'individuation de la personne conduisant à un nouveau pacte social".¹²¹ On en retrouve des exemples chez des auteurs tels que Ducharme, Ferron, Gauthier et plusieurs autres où il y a retournement de l'écriture sur elle-même, par l'utilisation de procédés littéraires dont font partie le cliché et le cliché modifié.

L'étude du cliché et du cliché modifié m'avait paru de façon plus ou moins intuitive appropriée dans le cadre de l'analyse du phénomène de la récupération. Toutefois ma difficulté du début à bien dissocier les processus de conformisation et de récupération me faisait confondre de façon analogue, les effets particulièrement conformants du cliché et récupérants du cliché modifié.

Cette confusion m'avait menée à les inclure à l'intérieur d'un même chapitre et j'ai persisté dans cette optique car le cliché modifié trouve son pouvoir d'action et son efficacité par rapport au cliché. De plus, par certains côtés, le cliché représente lui aussi un bon exemple du phénomène de la récupération. Mais avant de poursuivre l'analyse de leur pertinence et de leur efficacité en tant que moyens de

¹²¹. Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec,
Tome IV, 1960-1969, Montréal, Fides, 1984,
p. XVIII.

conformisation et de récupération, voici la définition qu'ils prennent à l'intérieur de ma recherche:

Cliché:

... on considère comme cliché un groupe de mots qui suscitent des jugements comme: déjà vu, banal, rebattu, fausse élégance, usé, fossilisé, etc. Nous pouvons inférer de ces réactions l'existence d'une unité linguistique (analogue à un mot composé) [...] Cette unité linguistique est expressive, puisqu'elle provoque des réactions esthétiques, morales ou affectives. Elle est d'ordre structural, et non sémantique, puisqu'une substitution synonymique efface le cliché. Elle n'admet pas de variantes. Elle a la même facilité de substitution et de distribution qu'un mot.¹²²

Cliché modifié:

Dans le cas du renouvellement de cliché, les règles sont les suivantes: a) substitution d'un ou plusieurs mots à des composantes du cliché, le mot substitué étant généralement un synonyme, plus ou moins approximatif, de celui qu'il remplace [...] b) addition de composantes nouvelles [...] c) changement de la nature grammaticale des parties du cliché [...] d) commentaire métalinguistique d'une composante métaphorique du cliché, ce commentaire indiquant que le lecteur doit la prendre au pied de la lettre.¹²³

Les multiples particularités du cliché le haussent à un très haut niveau en tant que véhicule idéologique. Bien qu'il existe d'autres formes figées telles que la devise, le slogan, la maxime, etc., le cliché plus que tout autre possède un très vaste champ d'action. Il dépasse la morale dans laquelle est enfermée la maxime; il déborde la devise et même le slogan en s'insinuant au niveau de la structure même de n'importe quel

^{122.} Michael Riffaterre, 1971, op. cit., p. 162.

^{123.} Ibid., p. 169-170.

message linguistique pour peu que celle-ci acquière à force de répétitions, d'utilisations fréquentes, l'expressivité banalisée mais non moins efficace du cliché:

Les clichés vont des phrases superfétatoires (d'ores et déjà, à toutes fins utiles), des métaphores dont le sens est périmé (avec armes et bagages), des formules de remplissage (loin de moi la pensée...), jusqu'à des sobriquets qui ont perdu tout leur sel et le meilleur de leur sens (le Duc de fer, la perfide Albion), en passant par des citations qui donnent la nausée (la coupe amère du plaisir), et des expressions d'emprunt devenues des poncifs (pericoloso sporgersi, Sturm und Drang).¹²⁴

Chacune des formes figées comporte des particularités qui lui sont propres. Olivier Reboul dans Le Slogan, les propose toutefois comme synonymes, du point de vue de leur impact. Aussi je me permettrai d'appliquer parfois au cliché les constatations qu'il a faites sur le slogan en prenant soin de préciser d'abord leur différence:

Quant à l'idéologie, elle s'exprime autant par slogans que par clichés, selon qu'elle attaque ou qu'elle se défend. Dans ce domaine, clichés et slogans sont mal discernables, car ils ont le même résultat: ils figent la pensée. La seule différence est que le cliché ne fige que la pensée de ceux qui l'emploient alors que le slogan tente, et non sans succès, de l'éteindre chez les autres.¹²⁵

On dira donc que les effets du cliché sont d'autant plus pernicioseux qu'ils agissent plus

124. Marshall McLuhan, 1973, op. cit., p. 59.

125. Olivier Reboul, 1975, op. cit., p. 56.

subtilement escomptant davantage de la durée, de l'usure que de l'impact immédiat. A l'exemple de n'importe quelle expression figée, l'effet qu'il produit ne provient pas seulement de la matière du message mais également de la manière dont il est transmis. Fond et forme sont importants, ce qui l'inscrit définitivement dans le registre "d'une structure de style puisqu'elle attire l'attention sur la forme du message linguistique"¹²⁶ et démontre l'intention de son utilisateur d'en diriger le décodage.

Une seconde caractéristique se rattachant directement à celle-ci et plus particulière au cliché est que:

... son efficacité comme fait de style est orientée. Alors que le fait de style original est un nouveau venu avec son contexte, le cliché est rattaché au macrocontexte où il parut frappant pour la première fois; il fonctionne donc comme une citation, comme une référence à un certain niveau social, à certaines manifestations de culture.¹²⁷

Cette particularité donne au cliché une signification autonome. Elle augmente la fréquence de son utilisation de par la facilité et la liberté de le réinscrire dans n'importe quel contexte nouveau tout en conservant le sens de sa première utilisation. En effet, certains clichés semblent bénéficier de certains traitements de faveur puisqu'on en retrouve plusieurs

¹²⁶. Michael Riffaterre, 1971, op. cit., p. 162.

¹²⁷. Ibid., p. 170.

occurrences aussi bien dans le roman traditionnel, dans le roman du renouveau ou dans le roman moderne.* Ceci rend compte de leur efficacité et de leur force en tant que véhicule idéologique. Qu'il s'agisse de la remise en question ou non du cliché, de son utilisation inconsciente ou de sa modification, celui-ci aura atteint son principal objectif qui vise avant tout une utilisation fréquente.

* La distinction entre les romans traditionnels, du renouveau et modernes m'a été fournie au début de ma recherche par M. Patrick Imbert comme étant la suivante:

Roman traditionnel: Roman des années 1940-1950 à l'intérieur duquel le discours, l'intrigue, la description (personnages et lieux) correspondent aux exigences traditionnelles.

Roman renouveau: 1950-1960 et plus, roman à l'intérieur duquel le discours, l'intrigue, la description correspondent aux exigences traditionnelles. Mais on y retrouve également une certaine remise en question au niveau surtout des thèmes, et quelques remises en question des clichés accompagnés de signes typographiques.

Roman moderne: 1960-1970 et plus, roman à l'intérieur duquel on retrouve une remise en question à tous les niveaux par la négation aussi bien de l'intrigue, de la description que du discours traditionnel, etc.; par la présence de jeu de mots (clichés-clichés modifiés, etc.) ou décontextualisation de différente importance.

Complètement éveillé, pas la moindre envie de dormir, les idées claires les yeux grands ouverts.¹²⁸

Je me sens les idées nettes, la tête claire.¹²⁹

Le cliché acquiert, en tant que forme pleine semblable à un mot, une efficacité de fait de style ("Un fait de style sera une rupture, un "écart" par rapport à une norme")¹³⁰ d'autant plus grande qu'il est:

... une structure unique en ceci que son contenu lexical est déjà en place; un cadre vide passe partout et peut organiser n'importe quel contexte; mais un cadre déjà rempli sera toujours senti comme un emprunt, toujours en contraste avec le contexte où il est importé.¹³¹

Sa facilité de distribution lui attribue un certain anonymat en ce sens que "Le cliché, c'est le style sans l'homme".¹³² Ceci renforce son caractère de "prêt-à-penser" puisqu'il réduit de façon maximale l'implication personnelle à proférer une telle parole, d'autant plus que "le "on", par le fait même qu'il reste anonyme, semble une garantie d'objectivité ...".¹³³

... l'envie me reprend de dire, pour me défendre: vous savez aussi bien que moi que les femmes mentent comme elles parlent ...¹³⁴

128. Réal Benoit, Quelqu'un pour m'écouter, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, p. 126.

129. Louis Gauthier, Anna, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1967, p. 23.

130. Michael Riffaterre, 1971, op. cit., p. 7.

131. Ibid., p. 162.

132. Olivier Reboul, 1975, op. cit., p. 54.

133. Ibid., p. 32.

134. Réal Benoit, 1968, op. cit., p. 97.

La dépersonnalisation que le cliché effectue ,
trouve une fonction négative auprès de ceux qui tentent
de préserver leur individualité (dénoncée par certains
auteurs: "Montréal, ville aux cent clichés, salut").¹³⁵
Cependant elle devient fonction positive auprès de ceux
qui craignent d'être eux-mêmes: "Le cliché joue le
même rôle identificateur et protecteur que l'uniforme.
On l'adopte par peur d'être soi".¹³⁶ On retrouve cette
même positivité au niveau du système social puisque la
dépersonnalisation et l'uniformisation demeurent un
excellent apport au règne de la domination:

Ces clichés sont reliés, en effet, à un être
dépersonnalisé, aliéné par une idéologie
quelconque. Le cliché est bien la
concrétisation, sous forme de syntagmes
figés, de la domination d'un système sur un
individu ou une collectivité qui ne pensent
plus.¹³⁷

La domination du système sur l'individu est
facilitée par la brièveté de toute forme figée, car
elle permet d'accrocher davantage l'attention et d'être
aisément mémorisée. Par conséquent elle assure une
fréquente utilisation:

Le message lui-même, en tant qu'il est
idéologique, ne peut exprimer objectivement
ce qui est. Faute de convaincre, il lui faut
séduire ou frapper; il est donc
nécessairement rhétorique et manque de

135. Jean-Marie Poupart, Ma tite vache a mal aux
pattes, Montréal, Edit. du Jour, 1970, p. 31.

136. Olivier Reboul, 1975, op. cit., p. 54.

137. Patrick Imbert, "Antithèses et bouleversement
culturel dans "La Nuit" de Ferron", Revue du
Pacifique, vol IV, no 1, Printemps 1978,
p. 75.

transparence. Ainsi, dit Ricoeur, une idéologie "s'exprime volontiers en maximes, en slogans, en formules lapidaires".¹³⁸

La concision se trouve très efficace au niveau de la forme mais elle l'est également au niveau du fond. Les restrictions qu'elle effectue sur les deux plans permettent toutes les équivoques, toutes les dissimulations. Sa brièveté hausse son efficacité, processus bien connu de la publicité ("haute définition - faible participation; faible définition - haute participation")¹³⁹ en camouflant son intention d'imposer une idéologie.

Procédé de dissimulation, il ruine tout esprit critique, toute pensée personnelle. Car il n'est efficace qu'en misant sur le conformisme de ses destinataires, sur leurs préjugés, sur leurs stéréotypes, sur le manichéisme ...¹⁴⁰

Ainsi caché derrière les limites imposées par la concision de son message, le cliché dissimule l'effet de persuasion débordant l'énoncé. Le cliché plus que toute autre structure de style joue de cette fausse transparence puisqu'il porte en lui le sens sous-entendu de son premier emploi.

Comme le slogan, le cliché produit son effet en disant autre chose; s'abritant derrière le déjà dit, il est la réponse qui écrase la question. Il est l'arme du pouvoir établi en tant qu'établi, la parole qui dissimule la violence instituée sous une apparence de raison.¹⁴¹

138. Olivier Reboul, 1975, op. cit., p. 116.

139. Marshall McLuhan, 1973, op. cit., p. 221.

140. Olivier Reboul, 1975, op. cit., p. 127.

141. Ibid., p. 56.

Ce renvoi au déjà dit, au récurrent, à l'usé se trouve donc dans l'essence même du cliché et lui confère une forte efficacité en tant que procédé de persuasion idéologique: il s'accorde aux "trois grands procédés que l'on considère comme ceux de la persuasion collective: répéter, séduire, prouver".¹⁴² Le cliché comporte ces fonctions de réitération, de séduction. Quant à celle de prouver, de par son usure, ses matières et manières non-rénovées, le cliché ne vérifie plus et n'est plus vérifié, ne prouve plus et n'a plus besoin d'être prouvé. Partie intégrante de notre conditionnement, il n'est plus remis en question et en tire principalement sa force de persuasion.

La valeur d'un cliché se mesurera donc à la fréquence de son utilisation jusqu'à en devenir un automatisme. Celle-ci démontre qu'il aura su réussir le tour de force de se rendre "répétable", véritable source de son pouvoir: "il est efficace s'il crée chez ses destinataires le pouvoir et le besoin de le reproduire; si l'on sait le redire et si l'on aime le redire".¹⁴³

Ceci prouve que le cliché parce qu'il est rebattu, banal, usé, servant à toutes les sauces, conserve dans le temps son efficacité.

142. Ibid., p. 49.

143. Ibid., p. 52.

Si l'on a affaire à des occurrences indépendantes du cliché elles ne prouvent que son efficacité. Si l'on a affaire à une imitation de l'emploi du cliché chez un auteur particulier, elle contribue à prouver l'efficacité de cet emploi. Et s'il y avait plusieurs imitations, elles prouveraient que cet emploi est entré dans le répertoire de stéréotypes qui forme la structure linguistique de la mythologie ou idéologie d'une classe et ou d'une époque.¹⁴⁴

De par sa nature le cliché ne se limite pas à "répéter" l'idéologie jusqu'au conditionnement mais il contribue également à récupérer ce qui tenterait de présenter une différence. Afin d'enfermer tout élément nouveau et discordant à l'intérieur de ses limites, le pouvoir utilise les effets propres au cliché en en créant de nouveaux à partir même de ces dissidences. Une fois le cliché créé, il suffit d'attendre et de le laisser produire son effet récupérant et neutralisant par l'usure, la répétition jusqu'à l'intégration du dit élément dans le répertoire des stéréotypes. Il ramène ainsi le nouveau à l'ancien, l'individuel au collectif. "C'est la nouveauté qui crée les clichés, les sondes",¹⁴⁵ car elle exige d'être récupérée et réinscrite dans la convention culturelle afin de permettre à l'idéologie dominante de conserver le contrôle.

Ainsi le cliché arme du pouvoir, formule, véhicule et conditionne à l'idéologie dominante. Il va même

144. Michael Riffaterre, 1971, op. cit., p. 187.

145. Marshall McLuhan, 1973, op. cit., p. 64.

jusqu'à justifier l'irrationnel de par sa concision, rassurer de par son itération, généraliser de par sa banalité, infantiliser l'homme de la masse en lui offrant le prêt-à-penser.

... leur destinataire véritable; c'est l'homme de la foule ramené au préalable à une sorte de somnambulisme, ou encore l'homme de la masse qu'on interpelle dans ce qu'il a de plus infantile. Pourtant, même à ce niveau, la répétition la plus stupide, le vivat le plus vide, reste une parole, garde un sens: assez de sens pour endormir la raison ou pour éviter qu'elle ne s'éveille.¹⁴⁶

Qu'il soit reconnu ou non en tant que cliché, son utilisation et son efficacité semblent assurées, du seul fait qu'il est par définition une structure de style, dont le propre est d'être intentionnellement encodé afin d'attirer l'attention du lecteur.

Evidemment, l'effet est amplifié lorsqu'on se trouve devant un cliché modifié. Celui-ci ravive si l'on peut dire l'effet du cliché, en rompant l'habitude conditionnée que l'on en a. Il représente un plus grand pourcentage d'imprévisibilité et marque d'autant plus l'intention d'attirer l'attention. En effet, comme le mentionne Riffaterre, le renouvellement n'est pas seulement un cas "d'imprévisibilité dans la séquence verbale" mais bien d'imprévisibilité se mesurant à la forte prévisibilité du cliché. Aussi ajoute-t-il, "il saute aux yeux que l'effet de choc

¹⁴⁶. Olivier Reboul, 1975, op. cit., p. 44.

ainsi obtenu sera d'autant plus fort que le contexte qu'il rompt sera plus prévisible".¹⁴⁷

La force d'impact due à la grande imprévisibilité du renouvellement du cliché nécessite souvent une relecture. Ceci le fait ressortir du texte de telle sorte que l'attention du lecteur est doublement attirée, et lui confère une plus grande puissance de contrôle au niveau du décodage.

... nous repassons sur les formes dont l'arrangement imprévisible avait nécessité une relecture, action qui les imprime encore plus profondément dans l'esprit que ne l'avait fait la surprise initiale.¹⁴⁸

C'est donc dire que le cliché modifié recèle une efficacité certaine et explique la raison pour laquelle bon nombre d'auteurs, conscients du pouvoir d'endoctrinement, de conditionnement du cliché, ont vu dans l'utilisation du cliché modifié, une technique utile permettant de remettre celui-ci en question puisqu'il représente "un travail langagier qui déjoue le figé de notre parler quotidien, qui détruit son tout prêt, tout fait, tout dit, par le rapprochement incongru, par l'impromptu et l'imprévu".¹⁴⁹

... Léonce Plante qui n'était plus dans sa fleur de légiste ...¹⁵⁰

147. Michael Riffaterre, 1971, op. cit., p. 168.

148. Ibid., p. 79.

149. Patrick Imbert, Printemps 1978, op. cit., p. 69.

150. Jacques Ferron, La Nuit, Montréal, Edit. Parti Pris, 1965, p. 62.

... elle se maria et eut de nombreux
amants.¹⁵¹

... c'est en cherchant midi qu'on trouve
quatorze heures ...¹⁵²

... la nuit, tout gentleman a la barbe noire
...¹⁵³

... mon angoisse est sur son trente et un
...¹⁵⁴

Certains vont jusqu'à inclure dans un même passage, le cliché et sa modification. Placés ainsi côte à côte, le cliché apparaît tout aussi dénué de sens que son renouvellement. Ceci démontre la forme pleine du cliché et amplifie son caractère vide de sens. La présence de plusieurs modifications du même cliché présentant à la fois des expressions insignifiantes, anodines ou incongrues, si ce n'est en référence au cliché dont elles se détachent, renforce cet effet.

... pour mettre du sucre dans ma soupe, de la
moutarde sur mon pain, du sel dans mon café,
et de l'eau dans mon vin.¹⁵⁵

De plus, le cliché s'applique à la structure de n'importe quel message linguistique. La modification du contenu de structures connues comme la charade ou autre, en fait ressortir tout autant ces mêmes caractéristiques du cliché.

151. Louis Gauthier, 1967, op. cit., p. 37.

152. Jean-Marie Poupard, Que le diable emporte le titre, Montréal, Edit. du Jour, 1969. p. 13.

153. Jacques Ferron, 1965, op. cit., p. 23.

154. Jean-Marie Poupard, 1969, op. cit., p. 119.

155. Louis Gauthier, 1967, op. cit., p. 56.

Mon premier fils est un singe, mon second cétacée, mon tout n'est plus qu'une plante carnivore.¹⁵⁶

La plante carnivore dévore la baleine et recrache le pépin Jonas. Jonas donne naissance à Seth, Seth à Huit, Huit à Nheuf, Nheuf à Cinqh, Cinqh à Seth et ainsi de suite.¹⁵⁷

D'autres écrivains s'attardent à accentuer les aspects équivoques et dissimulateurs du cliché en produisant un cliché modifié tout aussi équivoque.

... le temps qu'on perd ne revient pas le temps qu'on gagne non plus d'ailleurs ...¹⁵⁸

Dans un monde mené par les principes de productivité et d'efficacité, le temps est précieux. "Le temps qu'on perd ne revient pas" sous-entend l'obligation pour l'individu évoluant dans un tel contexte de ne pas le perdre car le temps perdu signifie perte de production en potentiel. Il dissimule l'effet culpabilisant pour celui qui ne produit pas sans arrêt et qui déroge à l'autre cliché qui se rattache à cela, "Le temps c'est de l'argent".

Le cliché "gagner sa vie" se rattachant à la notion de temps productif offre un autre exemple de cette récurrence et démontre l'importance de cette réalité culturelle culpabilisante à laquelle l'individu jugé sur sa valeur marchande doit faire face. D'ailleurs cette réalité est présente à l'intérieur de

156. Ibid., p. 122.

157. Loc. cit.

158. Jean-Marie Poupart, 1969, op. cit., p. 18.

plusieurs oeuvres sous formes de cliché ou du thème comme tel. (C'est le cas dans Alexandre Chenevert, où le héros principal est hanté par cette obligation à "gagner sa vie" et la menace de ne plus pouvoir le faire.) Plus près du cliché culturel que du cliché littéraire puisqu'il ne représente pas un bien grand trait de style, "gagner sa vie" est devenu une expression figée car il en dit long sur les difficultés, les peines, les craintes des hommes. Plusieurs autres expressions figées sont venues s'y rattacher et expriment tout autant ces misères: gagner son pain à la sueur de son front, gagner son sel, et une dernière mais non la moindre, gagner son ciel. Aussi, c'est souvent avec ironie, amertume, désespoir que les personnages en parlent et avec une attention particulière qui peut être notée chez plusieurs auteurs.

... ce n'est pas une façon de vivre, ça; ce n'est pas une façon de gagner son pain à la sueur de son front.¹⁵⁹

Encore si tu voulais, oui, tu ferais avec lui tes beaux dimanches. Le lundi, il prendrait ta vie sur ses épaules et irait la gagner.¹⁶⁰

Gabrielle Roy y a même consacré un chapitre dans son roman Rue Deschambault:

Il va te falloir choisir un emploi. - Sa bouche trembla un peu. - Gagner ta vie...¹⁶¹
[...] la gagner petitement, d'un jour à

159. Louis Gauthier, 1967, op. cit., p. 38.

160. Jovette Bernier, Non Monsieur, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1969, p. 189.

161. Gabrielle Roy, Rue Deschambault, Montréal, Édit. Beauchemin, 1960, p. 250.

l'autre!... Ce fut, ce soir-là, exactement comme si on m'avait dit: "Par le seul fait que tu vis, tu dois payer."¹⁶²

"Par le seul fait que tu vis, tu dois payer" exprime bien tout le tragique d'une telle situation et démontre la soumission intrinsèque de l'individu en rapport avec la convention culturelle. Les multiples occurrences de ce cliché démontrent l'ampleur et la profondeur de l'endoctrinement idéologique de l'individu qui finit par se percevoir lui-même comme moyen de production à des fins qui le dépassent. D'ailleurs, le lecteur inconscient de son assujettissement peut tout simplement s'identifier au malaise du personnage de Rue Deschambault sans remettre en cause les sources de ce malaise, et ce malgré les intentions démystificatrices de l'écrivain.

Le roman moderne plus particulièrement (pour ne pas dire presque essentiellement) exploite beaucoup la technique de modification de clichés culturels. Cette modification s'opère au niveau du contexte plutôt qu'à celui de l'expression comme telle, car les clichés culturels ne sont pas nécessairement des syntagmes figés mais des manières figées de penser et d'agir, liées à des schèmes mémoriels communs à une culture donnée. Aussi la modification de clichés culturels s'effectue par des manifestations d'irrationnalité,

^{162.} Ibid., p. 251.

d'illogisme par rapport à ces schèmes conventionnels profondément ancrés dans l'inconscient des individus; ou bien encore par des processus de décontextualisation de différentes importances:

... Diego Diaz fit torturer le cadavre en présence pendant plus de trois heures et finalement le menaçà, s'il ne parlait pas, de lui rendre la vie.¹⁶³

Je lui fis l'honneur de ne pas le payer. Nous ne pouvions d'ailleurs ne pas nous revoir.¹⁶⁴

Le convoi funèbre empruntera, avec promesse formelle de les rendre dans les trente jours (30) suivant l'enterrement, les grandes artères de la métropole et quelques artérioles, dans la même veine ...¹⁶⁵.

Cela ne l'empêchait pas de s'entendre avec la police qu'il traitait comme il se doit, avec autant d'égards que les voyous.¹⁶⁶

Cette décontextualisation exige une relecture. Cette dernière augmente l'efficacité au niveau du décodage. Le cliché culturel modifié ne peut se lire sans être relu car la décontextualisation forte, rend le message inintelligible si l'on ne s'y attarde pas. La simple modification des expressions figées n'est pas toujours en mesure d'offrir un si grand contrôle; du fait que plusieurs d'entre elles sont déjà dépourvues de signification logique en soi et leur utilisation résulte souvent de la fréquence de leur apparition et de la facilité d'expression qu'elles offrent.

163. Louis Gauthier, Souvenir du San Chiquita, Montréal, VLB Éditeur, 1978, p. 64.

164. Jacques Ferron, 1965, op. cit., p. 126.

165. Louis Gauthier, 1967, op. cit., p. 145.

166. Jacques Ferron, 1965, op. cit., p. 63.

D'autres auteurs utilisent le cliché afin d'effectuer une tentative de déconditionnement et de rompre avec la conscience complice. En effet, note Riffaterre, le cliché "reparaît de temps à autre comme contexte spécialisé, cette fois dans des oeuvres qui ont besoin d'être doublement à distance du quotidien".¹⁶⁷ Ceux-ci bien souvent dont l'audace de l'oeuvre ne va pas aussi loin que certains (pour des raisons personnelles ou culturelles puisque l'on retrouve ce type d'apparition du cliché davantage dans le roman du renouveau) accompagnent les clichés de signes typographiques (tels que le tiret, les guillemets, caractère en italique) de telle sorte, que la signalisation du cliché comme élément extérieur du reste du texte le fait ressortir et crée une certaine distanciation nécessaire à sa remise en question.

GUILLEMETS:

J'en ai assez de l'ignorance des bonnes soeurs, de leur étroitesse d'esprit, de leur religion, de "ces bons sentiments qu'il faut cultiver".¹⁶⁸

Ne lui avait-on pas laissé entendre que "le plaisir allait de soi!"¹⁶⁹

Mais, comme elle dit, "pôurvu que ça bouge, c'est le principal".¹⁷⁰

167. Michael Riffaterre, 1971, *op. cit.*, p. 174.

168. Thérèse Renaud, Une mémoire déchirée, Montréal, Edit. Hurtubise, HMH, 1978, p. 79.

169. Ibid., p. 129.

170. Gérard Bessette, Le Libraire, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, p. 83.

TIRETS:

Ce qui n'arrangeait rien c'est qu'à la maison on devient obsédé de vertu [...] - Tout ce qui traîne salit - la familiarité engendre le mépris - vaut mieux la mort que la souillure - la marier.¹⁷¹

- Ce sera convenu noir sur blanc. Pas de si-j'avais-su, si-c'était-à-refaire, je-m'en-vais-chez-ma-mère.¹⁷²

ITALIQUE:

... de la propagande qui Règne Dans Tous Les Domaines.¹⁷³

Plusieurs autres moyens sont employés afin d'obtenir une distanciation qui permet de saisir le caractère prêt-à-penser des clichés et de leur effet conditionnant. L'un d'eux est d'ajouter un commentaire au cliché de telle sorte que soient mis en évidence ses caractères irrationnels et absurdes:

... le Syrien faisait l'amour comme un dieu c'est-à-dire fort mal ...¹⁷⁴

... Tobie or notre Tobie il fallait être aveugle pour croire que telle était encore la question ...¹⁷⁵

Les prendre à la lettre en jouant d'une double isotopie ramène également à cette irrationalité et au renvoi à autre chose de l'expression figée. Cette fois-ci l'imprévisibilité se dégage du cliché lui-même, car elle ne résulte pas de l'effort de l'auteur à offrir un contexte incongru mais du seul fait que les

171. Jovette Bernier, 1969, op. cit., p. 36.

172. Ibid., p. 80.

173. Gabrielle Roy, Alexandre Chenevert, Montréal, Édit. Beauchemin, 1973, p. 157.

174. Jean-Marie Poupart, 1969, op. cit., p. 45.

175. Ibid., p. 114.

mots sont pris au sens propre et créent ainsi leur propre décontextualisation. Ceci rend compte également de la distance entre le réel et les mots, entre le réel et les idées et finalement entre le réel et la réalité idéologique instituée puisqu'il s'agit, par ce procédé, de la démystifier.

... le coup de poing d'un Tarlane. En pleine face? Non, sur l'oeil, et j'avais perdu de vue mon enfance décevante, faite de faux-fuyants ...¹⁷⁶

... maintenant la table ne tient plus que sur deux pattes, ses deux pattes de derrière: c'est signe qu'elle est bien dressée.¹⁷⁷

... mon cher Jules vous allez vous mettre dans de beaux draps [...] en effet le soir même Schul était dans le lit de Sombre ...¹⁷⁸

... je ne serais pas fier du tout, pas plus que de la moitié ou du tiers comme du car.¹⁷⁹

Un autre procédé réside dans le fait de questionner et de délibérer parfois jusqu'au délire, durant un paragraphe entier sur un seul cliché; ce qui démontre le mouvement circulaire qui tourne à vide et dans lequel le cliché et son utilisateur inconscient sont maintenus prisonniers:

Tourner autour du pot ... Jeune, j'avais bien fait honte [...] Tourner autour du pot ... et pourquoi tourner ainsi plus longtemps autour du pot? pourquoi éviter le je, je n'invente pas d'histoire, je raconte ce que j'ai vu, senti, vécu ...¹⁸⁰

176. Jacques Ferron, 1965, op. cit., p. 94.

177. Louis Gauthier, 1967, op. cit., p. 46.

178. Jean-Marie Poupard, 1969, op. cit., p. 52.

179. Louis Gauthier, 1967, op. cit., p. 142.

180. Réal Benoit, 1968, op. cit., p. 85.

"Ne le prenez pas sur ce ton [...] Ne le prenez ni de haut ni de bas. Prenez-le de profil, plutôt. Regardez-le dans les yeux, dans le nez. Fermez-lui la bouche avec un argument, un pot de colle [...] Prenez-le de biais [...] Prenez-le dans le sens de la longueur [...] Ou alors ne le prenez pas du tout ...181

On retrouve même parfois plus d'une modification d'un même cliché et ceci rappelle au lecteur la forme vide de sens du cliché puisque l'on peut la remplacer si aisément. Mais en même temps, cela met en garde de ne pas prendre plus au sérieux le sens de sa modification.

Je me promène comme une âme en peine ...182
 J'erre comme un corps en peine ...183
 J'erre comme un voyageur en peine ...184

Prendre ma douche.
 J'y vais.
 Toujours prêt.
 Scout que scout.185

Prendre ta bouche.
 Goûte que goûte.186

Certains auteurs plus audacieux comme Poupart, Gauthier, font une utilisation excessive du cliché car une des nombreuses façons de vider un élément de sa signification (idéologique en ce cas-ci) c'est d'en faire un emploi abusif. Ils enchaînent les uns à la suite des autres une quantité de clichés dans un contexte qui tourne à vide au délire et démontrent

181. Louis Gauthier, 1967, op. cit., p. 119.

182. Ibid., p. 9.

183. Ibid., p. 10.

184. Loc. cit.

185. Ibid., p. 16

186. Ibid., p. 23.

copieusement leur caractère de remplissage, de faible information et de haute persuasion, mais surtout mettent en relief l'automatisme avec lequel déferlent ces clichés dans nos mémoires et nos esprits conditionnés.

Je me répète ma liste de vieux conseils: ne pas regarder en arrière, faire confiance à ce qui vient, ne pas se crispier, être ouvert, s'abandonner au monde, bla bla bla, je ne réussis pas à me convaincre.¹⁸⁷

Retenez-moi ou je fais un malheur. Pose pas de questions poupée. Hé! Bill, ça flanche au numéro quatre! T'occupe pas l'ami. Qu'est-ce que vous foutez-là vous deux? Bien mon colonel. [...] Qu'est-ce que je raconte, qu'est-ce que je raconte. Reviens vite, Anna, je délire. J'ai des indigestions intellectuelles, ma mémoire déborde comme un ordinateur qui se détraque et qui se met à parler à tort et à travers.¹⁸⁸

Toutefois, malgré l'intention de tous ces auteurs à discréditer avec plus ou moins de force le cliché, ils ramènent malgré eux à la conscience du lecteur, ces images fossilisées, oubliées ou non, du seul fait qu'ils les inscrivent dans leurs oeuvres et qu'ils s'assurent, par différents procédés qu'elles seront reconnues. Cette reconnaissance, résultante d'une insistance mise sciemment et laborieusement sur le cliché afin d'attirer l'attention du lecteur sur sa fonction négative, le revivifie en faisant réapparaître avec lui plusieurs de ses anciennes significations.

187. Louis Gauthier, 1978, op. cit., p. 101.

188. Louis Gauthier, 1967, op. cit., p. 136.

Lorsqu'on attire l'attention sur un cliché ordinaire, on lui donne automatiquement un regain d'énergie [...] Ce regain d'énergie vient de l'évocation d'une ou de plusieurs significations anciennes qui soutiennent ou qui ont soutenu ce cliché.¹⁸⁹

D'ailleurs, il est pratiquement impossible d'échapper à cet effet régénérateur. C'est ce qu'explique Riffaterre lorsqu'il dit que la modification du cliché (ou sa mise en évidence par l'utilisation de divers procédés) ne peut s'effectuer que par rapport au cliché. Ce n'est pas en ôtant au cliché ce qu'il a de stéréotypé que le renouvellement peut s'exercer. Au contraire le renouvellement présuppose "le maintien de stéréotype comme pôle d'opposition par rapport auquel la modification d'un ou plusieurs éléments fera un violent contraste".¹⁹⁰ Ainsi, bien que le cliché modifié transforme un élément ancien (le cliché) en élément nouveau (le cliché modifié), il tire son efficacité de façon similaire au cliché, c'est-à-dire en référant à du déjà vu:

Ces diverses substitutions ont ceci en commun qu'elles imposent au lecteur de prendre conscience à la fois de l'élément renouvelant et de l'élément renouvelé. Ce phénomène de lecture double n'est donc pas différent (à la transformation près) de ce qui se passe quand le lecteur décode un cliché: le cliché est simultanément vu et déjà vu, perçu dans le texte et dans un métatexte mémoriel.¹⁹¹

189. Marshall McLuhan, 1973, op. cit., p. 130.

190. Michael Riffaterre, 1971, op. cit., p. 168.

191. Ibid., p. 170.

Par conséquent le cliché modifié tout comme le cliché renferme une double fonction en représentant tout à la fois un outil précieux de déconditionnement, en rompant momentanément avec celui-ci, en incitant à en prendre conscience, et un outil précieux également de conditionnement en revivifiant les significations et les effets du cliché.

Tout ceci m'amenait à constater que la véritable action se situe au niveau du lien qui relie l'encodeur au message et celui du décodeur au message; de leur conscience mutuelle plus ou moins grande des multiples effets du cliché. Le message lui-même demeure un simple instrument enfermé dans les limites de son caractère double: double lecture, double signification, double intention.

C'est cette impossibilité du message à assurer son décodage en un sens unique qui lui donne une si forte efficacité en tant que véhicule idéologique.

L'ambiguïté qui ressort du caractère double de ces possibilités facilite la récupération par la norme. Cette ambiguïté permet à l'idéologie d'accaparer le message et d'utiliser le cliché et le cliché modifié à ses propres fins. Il est plus aisé pour le pouvoir de ramener la différence à la norme qu'à l'individu de conserver sa différence en se dégageant de celle-ci.

"Plus le roman dénonce sa textualité, plus il donne à croire à sa justesse"¹⁹² note Grivel. D'aucuns se laissent prendre par l'illusion. Ils croient que le travail langagier permet d'aller définitivement au-delà des limites de leur conditionnement, de dépasser ce qui est conventionnellement perçu comme allant de soi; et de ce fait, de retrouver ou plus simplement d'établir une identité distincte. D'autres dont la conscience est plus "curieuse", perçoivent la menace de l'engouement du subversif et la possibilité de sa récupération par un contexte culturel basé sur l'obligation de l'évolution perpétuelle, de l'innovation continue. Ils réalisent qu'un tel contexte les rend susceptibles d'être récupérés et vidés de leur signification par leur propre arme, c'est-à-dire par un emploi abusif et la fréquence excessive des techniques subversives.

Certains écrivains d'ailleurs dénoncent cette situation explicitement dans leurs oeuvres. Ils mettent en garde contre le danger de prendre trop sérieusement et de ne plus remettre en question leur propre procédé de démystification du cliché. Ils comprennent que les diverses modifications des clichés tout comme le cliché lui-même renferment la dualité du

192. Charles Grivel, 1973, op. cit., p. 243.

langage entre ses aspirations libératrices et ses fonctions récupérantes, conformisantes.

... il doit y en avoir quelques-uns parmi tous ces faiseurs de livres qui envisagent leurs phrases avec un gros grain de sel ...¹⁹³

D'autres sont conscients de la difficulté à effectuer une véritable déstructuration culturelle au moyen de la littérature confinée de par sa nature, au monde de l'imaginaire. Son action est perçue par plusieurs comme dépourvue de sérieux ou d'efficacité.

L'écrivain peut se permettre n'importe quoi: on le considère comme un être inoffensif.¹⁹⁴

Par conséquent, la menace de récupération des énergies dissidentes fait apparaître avec de plus en plus d'évidence, que la révolution culturelle ne peut se limiter à celle du langage de la littérature; et doit atteindre des dimensions plus globales du rapport de l'individu et de l'univers. En effet, le processus de récupération qui pousse à vouloir surpasser sans cesse les limites du langage le mène inévitablement au silence, au retour à la page blanche.

Cette écriture sacrée, d'autres écrivains ont pensé qu'ils ne pouvaient l'exorciser qu'en la disloquant; ils ont alors miné le langage littéraire, ils ont fait éclater à chaque instant la coque renaissante des clichés [...] ils ont pensé atteindre un objet absolument privé d'Histoire, retrouver la fraîcheur d'un état neuf du langage. Mais ces perturbations finissent pas creuser leurs

193. Jean-Marie Poupart, 1969, op. cit., p. 19.

194. Jean-Marie Poupart, 1970, op. cit., p. 76.

propres ornières, par créer leurs propres lois. [...] la désintégration du langage ne peut conduire qu'à un silence de l'écriture.¹⁹⁵

195. Roland Barthes, Le Degré zéro de l'écriture, Paris, Édit. du Seuil, 1972, p. 54.

CHAPITRE VI

LE MOI ET LA COMPLICITÉ FACE AU POUVOIR

L'étude du cliché et du cliché modifié (comme de plusieurs autres éléments de ma recherche) m'avait fait comprendre que tout est rapport, relation en perpétuelle évolution. En effet, le cliché et le cliché modifié représentent un bon exemple de ce phénomène où les éléments se définissent les uns par rapport aux autres, et tirent leur signification et leur intelligibilité de l'ensemble des rapports d'interaction et d'interdépendance qu'ils entretiennent. Par contre, mon analyse de la littérature m'avait démontré que l'ensemble des rapports des différents éléments nécessaires à l'élaboration d'une oeuvre littéraire (écrivain, texte littéraire (langue), lecteur) sont sous la domination du rapport à l'Histoire et donc à l'idéologie (j'avais vu avec Grivel que tout élément en situation historique est en situation idéologique).

L'oeuvre est articulée par rapport à la réalité sur le fond de laquelle elle se détache: non pas une réalité "naturelle" donnée empirique; mais cette réalité élaborée dans laquelle les hommes (ceux qui écrivent

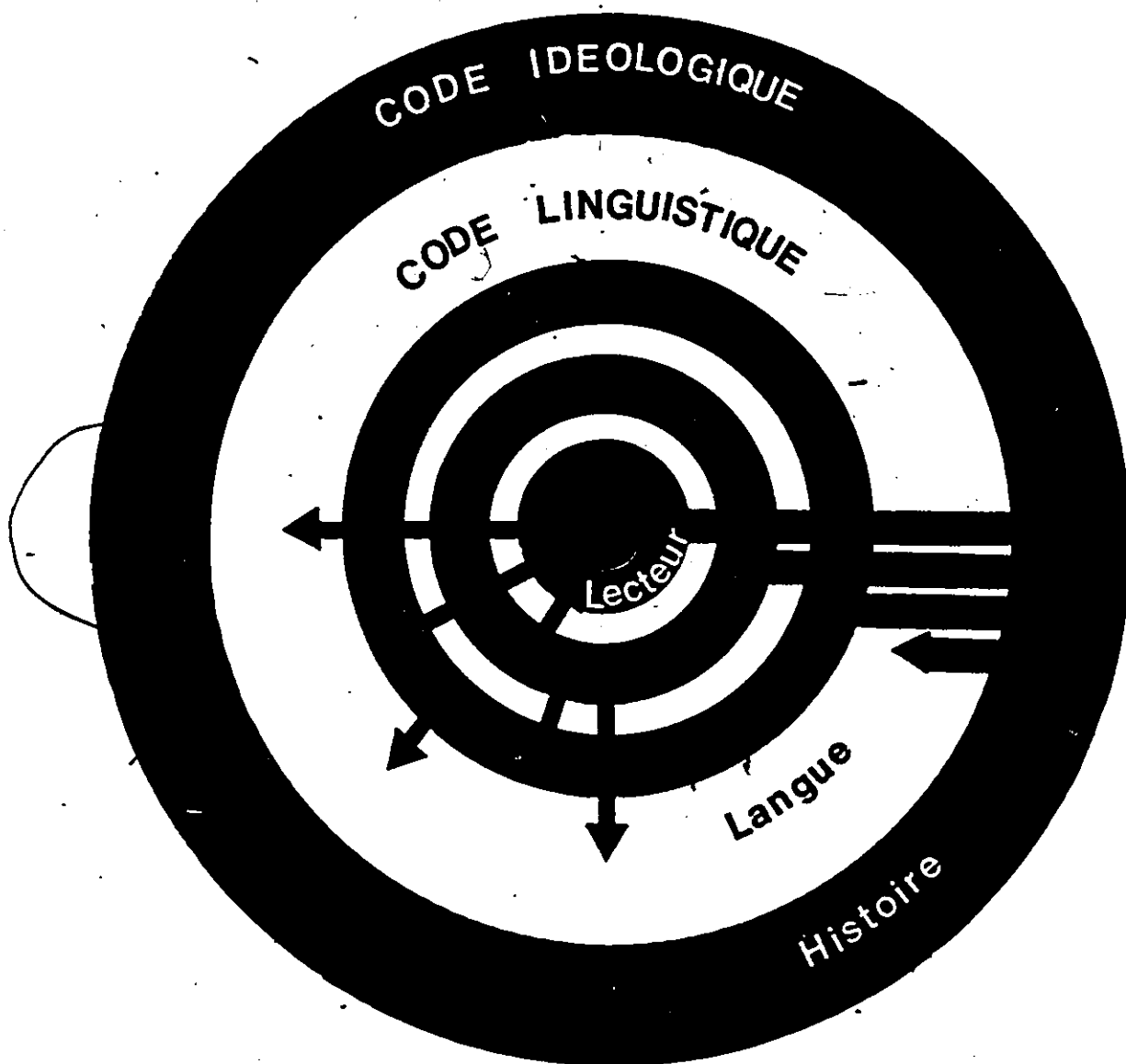
et ceux qui lisent) vivent, qui est LEUR IDÉOLOGIE. C'est sur le fond de cette idéologie, langage originaire et tacite, que l'oeuvre se fait.¹⁹⁶

Ce rapport dominateur me semblait être ce qui aliène la littérature elle-même à l'idéologie. Aussi, bien que je m'étais affairée tout au long de ma thèse à démontrer sa participation à l'aliénation de l'homme, je devais désormais la considérer elle-même aliénée. Le désir d'être lu et compris qui motive fondamentalement tout acte d'écriture contraint l'auteur à soumettre son oeuvre à la convention culturelle, car l'intelligibilité de l'oeuvre repose sur sa référence au code idéologique. Les diverses infractions à l'intérieur des oeuvres littéraires se font toujours avec le risque plus ou moins grand pour ces textes de perdre leur lisibilité, leur intelligibilité (tout dépendant de l'importance de l'infraction). Écrire implique donc l'utilisation et la soumission (même partielle) aux règles des codes linguistiques et littéraires qui sont eux-mêmes assujettis au code idéologique. (Voir le graphique à la page 123.)

L'étude du cliché modifié m'avait démontré que les oeuvres dissidentes destinées à affaiblir la convention culturelle, demeurent tout aussi inéluctablement enfermées dans le cercle du rapport aliénant-aliéné.

¹⁹⁶. Charles Grivel, 1973, op. cit., p. 66.

RAPPORTS ENTRE LES DIFFÉRENTS ÉLÉMENTS NÉCESSAIRES À L'ÉLABORATION D'UNE OEUVRE LITTÉRAIRE



La dissidence même de leurs énergies est récupérée par le code idéologique afin de perpétuer la mystification d'une image "progressiste" de lui-même. Les tentatives de déconditionnement, de déstructuration de la littérature étant récupérées, elles participent elles-mêmes (contre leur gré) à la récupération de l'individu par la norme, grâce à cette mystification inhérente au processus de récupération. De ce fait, la participation de ces oeuvres au maintien du rapport d'aliénation de l'individu et de la littérature elle-même par l'idéologie devenait des plus pernicieuses; et l'impossibilité d'y mettre fin d'autant plus grande qu'une déviation trop importante mène au silence.

Par conséquent même si à l'intérieur du rapport à l'Histoire réside l'aliénation de l'oeuvre et des éléments nécessaires à son élaboration, ils ne peuvent exister en dehors d'elle sans risquer de devenir inhumains. La littérature et la langue situées quelque part ailleurs en dehors de l'Histoire seraient inutiles, privées dès lors de leur fonction ou plutôt de leur essence d'expression de l'homme. Cette situation m'apparaissait sans issue puisqu'elle formait un cercle d'où on ne semblait pouvoir sortir. Pourtant, malgré cela, je persistais intuitivement à

percevoir dans la littérature une ouverture et
j'adhérais au point de vue de Barthes qui dit:

... l'écriture littéraire porte à la fois
l'aliénation de l'Histoire et le rêve de
l'Histoire: comme Nécessité elle atteste le
déchirement des langages, inséparable du
déchirement des classes: comme Liberté, elle
est la conscience de ce déchirement et
l'effort même qui veut le dépasser.¹⁹⁷

Au moment d'entreprendre cette recherche, j'étais
partie de mes difficultés personnelles rencontrées lors
de mes communications quotidiennes, que j'attribuais
naivement à une incapacité de ma part de me faire
clairement comprendre. Au terme de celle-ci, je
rejoignais celles que doivent surmonter les écrivains
en général, et plus courageusement, ceux dont la
conscience curieuse saisit à la fois la fermeture et
l'ouverture que représente la littérature. La boucle
était bouclée.

Un peu grâce à ces écrivains (puisque en défini-
tive l'étude que j'avais effectuée de leurs oeuvres
était somme toute assez limitée), et beaucoup grâce à
plusieurs autres personnes et faits; j'avais atteint
mon objectif premier qui consistait à prendre
conscience de mon propre conditionnement, de ma propre
aliénation. Cependant, comme eux je ressentais le
besoin de dépasser le simple effet de conscientisation,
car je pressentais l'importance de tenter d'acquérir

197. Roland Barthes, 1972, op. cit., p. 64-65.

une compréhension plus profonde qui me donnerait davantage accès au phénomène dans sa totalité.

Toutefois cette tentative me renvoyait une fois de plus à moi-même. Partant d'une démarche personnelle et inductive, j'étais incapable au point de départ d'entreprendre une étude exhaustive de la littérature comme telle comme moyen de récupération. Je devais, au préalable, approfondir ma compréhension des concepts et de ma propre conformisation et récupération. J'étais consciente d'avoir présenté à cause de cela, une thèse sur la littérature avec très peu d'exemples littéraires à l'appui. Ceci m'obligeait à me contenter (faute de temps) d'une étude plus théorique qui me privait d'exemples littéraires concrets d'efforts destinés à contrer le rapport d'aliénation et peut-être même à le dépasser.

Lors de mon approche théorique du sujet, ma méconnaissance de concepts analytiques de base m'avait contrainte plus d'une fois aux limites de ma propre démarche personnelle. De façon analogue, je me sentais confinée à ces mêmes limites dans ma tentative d'atteindre une meilleure compréhension du phénomène dans sa totalité. Je ne possédais pas la connaissance suffisante des oeuvres littéraires qui m'aurait permis d'aborder plus concrètement le sujet.

Il m'apparaissait finalement que le seul moyen que je possédais véritablement pour accéder à cette compréhension que je visais, c'était d'en tenter directement l'expérience en présentant ma propre tentative de dépassement; la remise en question de ma complicité face au pouvoir idéologique. Une telle entreprise comportait nombre d'écueils et de frustrations car il me fallait accepter les limites de mes connaissances (littéraires ou autres) et de ma prise de conscience.

Comme je l'ai mentionné antérieurement, malgré toutes les constatations que j'avais faites sur le rôle conformant et récupérant de la littérature, je ne pouvais m'empêcher d'entrevoir confusément en elle, une possibilité de libération. Ma confusion provenait du fait que cette possibilité se trouve précisément à l'endroit par lequel elle est récupérante; c'est-à-dire son aspect évolutif.

En niant cette ouverture, j'avais le sentiment de renier une vieille amie; car au-delà de ses effets négatifs que j'avais personnellement expérimentés, j'avais également entrevu une humanité racontant sa quête d'identité. Il m'apparaissait de plus en plus évident que si l'aliénation existait à l'intérieur de mon rapport avec la littérature, elle ne pouvait

résulter de la littérature elle-même, pas plus qu'elle ne pouvait provenir du processus d'acculturation en soi.

S'il était utopique (d'ailleurs cela ne me paraissait plus souhaitable) d'espérer un langage, une littérature, un individu libre de toutes conventions, il me semblait tout aussi utopique de croire à leur transformation exercée du dehors. Cette impossibilité à exercer extérieurement un pouvoir de transformation quelconque, impliquait donc qu'il me fallait agir de l'intérieur et transformer la modalité du rapport que j'entretenais avec ces éléments (que ce soit la langue, la littérature, les conventions culturelles) et par conséquent avec le pouvoir idéologique (véritable source de l'aliénation).

Mais comment faire? Que changer? La récupération ne peut être évitée. C'était là, la conclusion à laquelle j'en arrivais à la fin de ma recherche et je rejoignais l'opinion de Barthes qui dit:

... aucun des écrivains qui sont partis d'un combat assez solitaire contre le pouvoir de la langue n'a pu ou ne peut éviter d'être récupéré par lui, soit sous la forme posthume d'une inscription dans la culture officielle, soit sous la forme présente d'une mode qu'impose son image et lui prescrit d'être conforme à ce qu'on attend de lui.¹⁹⁸

Il ne reste comme issue ajoute-t-il que de se "déplacer", de "s'entêter" ou "d'abjurer" lorsqu'on se

198. Roland Barthes, 1978, op. cit., p. 25.

rend compte que l'on a été récupéré, utilisé par le pouvoir. Abjurer, voilà précisément ce que je ressentais l'envie de faire dans le cas de ma thèse. Non pas en ce qui a trait au cheminement de ma pensée, ou de ma recherche comme telle, mais plutôt par rapport au produit concret que j'en avais fait, c'est-à-dire mon texte. En fait, je ressentais une envie folle d'écrire: tout ce que vous venez de lire n'est que fiction. Toute ressemblance avec la réalité n'est que pure coïncidence, que pur effet du hasard. D'obligations en obligations, de glissements en glissements, de compromis en compromis, je m'étais faite récupérer par le code. En fait, je réalisais qu'il serait plus juste de dire que je m'étais récupérée moi-même; prisonnière de ces désirs qui motivent tout acte d'écriture, d'être lisible, intelligible. Mais encore plus profondément je demeurais prisonnière de ma peur d'être rejetée (souffrance du déviant) et de mon désir, inhérent à mon humanité, d'être reconnue. "Ce que j'attends d'autrui c'est qu'il me rende l'image de mon humanité, qu'il m'estime en me déclarant mon humanité"¹⁹⁹, nous dit Ricoeur en parlant du désir d'estime commun à tous les hommes. Il ne s'agissait donc pas d'une reconnaissance extérieure qui m'impose

199. Paul Ricoeur, Philosophie de la volonté, finitude et culpabilité, Paris, Édit. Aubier, Montaigne, 1967, p. 139.

une image à laquelle je dois correspondre, mais d'une reconnaissance à partir de moi, de mon intériorité.

Je m'étais aperçue tout au long de ma recherche que cette tentative de se définir de l'intérieur trouve un milieu très peu propice à son aboutissement dans le contexte culturel de la modernité. Ce dernier prône la reconnaissance par l'identification au code idéologique plutôt que celle de la recherche d'identité. La quête de l'identité devient d'autant plus complexe que ce contexte culturel, d'un côté renforce en théorie ce désir d'individualité par toutes sortes de moyens publicitaires ou autres, pour mieux le résorber de l'autre, en bâtissant des ensembles stéréotypés et l'identification à ces stéréotypes. La société moderne promeut de façon mensongère, la recherche d'individualité, d'identité puisque en même temps, elle tente de l'empêcher; au pis aller elle la récupère. La persistance à la recherche malgré tout, fait de l'homme de la modernité, un être isolé, prisonnier de son désir d'être reconnu et d'être en relation avec autrui (pourtant humainement légitime) puisque l'assouvissement de ce désir devient de plus en plus irréalisable. L'homme de la modernité, écrit Jaccard, est "l'homme de la technologie froide et des affects morcelés; l'homme de l'exil intérieur".²⁰⁰

200. Roland Jaccard, op. cit., p. 15.

Une grande souffrance résulte de cet exil et je comprenais enfin que c'était là, celle qui m'avait incitée à entreprendre ma recherche. C'est le refus de cet état souffrant d'exil qui m'avait profondément motivée à vouloir m'exprimer à Autrui au moyen de ma thèse. Je réalisais qu'il était sans doute l'ultime raison qui pousse à opter pour la névrose collective, et à laquelle j'avais été tentée plus d'une fois de me joindre. Effectuer ma recherche, c'était tenter de renouer avec moi-même, mon intériorité. Il me fallait pour cela examiner ce qui extérieurement et même intérieurement, entrave ce renouement. Toutefois, en ce qui me concernait, il me fallait également comprendre ce qui compromet la possibilité d'être en relation avec Autrui, avec la totalité. Écrire ma thèse c'était tenter de dépasser l'exil et de renouer avec Autrui: "Le langage par lequel un être existe pour un autre, est son unique possibilité d'exister d'une existence qui est plus que son existence intérieure".²⁰¹

Dans ce but, j'aurais voulu maîtriser le langage, support de mes communications, comme certains de ces auteurs dont la maîtrise langagière m'avait toujours paru digne d'envie; car en offrant la possibilité de déjouer le pouvoir idéologique qui s'y dissimule, elle

²⁰¹. Emmanuel Levinas, 1965, op. cit., p. 158.

m'aurait peut-être permis de m'exprimer à partir de mon intériorité. Je ne le maîtrisais pas. J'aurais voulu maîtriser les codes d'écriture tout aussi bien de style analytique que littéraire (ou autres); je ne les maîtrisais pas. J'aurais voulu tout au moins, posséder la connaissance des oeuvres littéraires qui démontrent cette maîtrise, afin de trouver en elle le moyen d'y accéder; je ne la possédais pas.

A tout cela s'ajoutait ma volonté de présenter ma thèse à travers ma démarche personnelle puisque c'était une recherche effectuée par induction (j'étais partie de moi-même pour rejoindre l'extérieur); je ne l'avais fait qu'à moitié. Je voulais suivre l'ordre chronologique de mes découvertes, mais à cause de mon inquiétude à ne plus être intelligible en présentant une démarche dans toute la confusion qu'elle impliquait, je ne l'ai pas fait. Je voulais présenter également une thèse sans références à autrui, sans citations, par crainte que ma faiblesse me fasse prendre à travers les mots de ces auteurs, leurs propres cheminements; je ne l'ai pas fait. Au risque de m'éloigner du mien, j'ai utilisé leurs mots; car il devenait tellement plus simple de me servir des leurs qu'ils ont pris le temps de clarifier plutôt que d'affronter les limites et les contraintes de ma propre

confusion; d'où d'ailleurs émergeait un bon nombre de néologismes.

Tous les instruments nécessaires à assurer mon intelligibilité et ma reconnaissance semblaient me faire défaut. Mais d'où venait ce sentiment de faute? Selon quels critères étais-je donc réellement fautive? N'était-ce pas tout simplement ma prétention à vouloir présenter une thèse, qui ne se situait ni dans l'essai analytique ni dans celui de création, et somme toute qui n'en était peut-être pas une? Mais qu'était-ce alors? La folie d'un seul à vouloir présenter une démarche personnelle, développée par induction et de prétendre que cela représentait un intérêt quelconque pour la science, pour le progrès de l'Humanité. Je n'avais pas encore déposé ma thèse et pendant tout ce temps où je procédais à son élaboration, je sentais tapie au fond de moi, cette crainte de ne pas être à la hauteur... de la pensée scientifique. Il m'avait fallu comprendre que c'était selon ces critères que j'étais jugée, mais il me fallait surtout admettre que je m'y étais mesurée moi-même. En cela résidait la source de mon aliénation; et je comprenais enfin les raisons de mon choix à présenter la problématique de la récupération à l'intérieur d'une thèse académique

(choix incompréhensible pour plusieurs d'ailleurs)
plutôt que de me contenter d'en faire une publication.

Rationnellement, j'avais toujours ressenti la menace inhérente à la pensée scientifique moderne. Bien que d'un côté elle représente une utilité certaine pour le progrès de l'Humanité, de l'autre elle nuit au progrès de l'homme. Sa tendance à accorder la primauté à la science plutôt qu'à l'expérience, à son propre progrès plutôt qu'à celui de l'homme, à l'Humanité plutôt qu'à l'être humain entrave l'épanouissement de l'homme, de son individualité.

Dans notre société occidentale contemporaine, mentionne E.T. Hall, "[la science] trône sur un piédestal, ses affirmations et ses rites ont, pour la plupart, valeur de dogmes".²⁰² Cette tendance dénote un déséquilibre qui entraîne des séquelles de différentes importances et compromet la tentative d'harmonisation de l'homme et de l'univers. Cette primauté accordée à la pensée scientifique (qui elle-même l'accorde à la théorisation de la réalité plutôt qu'à l'expérience que l'individu en fait), cet attrait pour le cérébral sont si fortement ancrés dans la culture occidentale contemporaine que de nos jours observe Georges Devereux:

202. Edward T. Hall, 1979, op. cit., p. 201.

... on ne gagne la considération d'autrui, on ne fait son chemin dans la société qu'à condition de se montrer froidement impersonnel et objectif, de tenir le Moi pour haïssable, de se garder de toute manifestation d'émotivité, de n'admirer rien, l'idéal étant l'impassibilité ...²⁰³

Malgré mon désir de ne retenir de la pensée scientifique que son attrait pour la clarté du langage, sa discipline et son impassibilité, dans le but de communiquer le plus clairement possible ma réflexion personnelle, j'avais cédé à certains égards sous cette menace de ne pas être reconnue. Pourtant, mes fléchissements n'assuraient pas davantage la reconnaissance de mon texte par la pensée scientifique. Malgré tous mes efforts à modifier ma thèse pour introduire le sujet "scientifiquement", la démarche était personnelle et ne pouvait trouver son aboutissement dans une étude scientifique analysant le phénomène de façon complètement extérieure à moi. Je n'avais donc réussi tout au plus qu'à présenter ma démarche personnelle dont la réflexion avait parfois trouvé l'inspiration, parfois l'appui des "auteurs scientifiques".

D'inductions en inductions, je n'avais eu que cette réflexion pour comprendre ma propre aliénation, et ma démarche pour m'en défendre. Avais-je réellement réussi? Avec recul, une fois mon texte terminé, je ne reconnaissais plus le cheminement personnel de ma

203. G. Devereux, cité dans Roland Jaccard, l'Exil intérieur, France, P.U.F., 1975, p. 103.

pensée. J'avais pourtant identifié ce manque de recul, comme l'une des principales causes de l'aliénation de l'homme. J'avais vu avec le roman, comment ce manque de distanciation rend possible le processus d'identification à l'idéologie par l'entremise du genre romanesque.

Je réalisais que cela dépasse bien souvent la simple identification à quelque chose d'extérieur à soi et qu'il s'agit en quelque sorte d'un fusionnement avec cet extérieur, où la distance nécessaire pour préserver son intériorité disparaît.

Je me confondais à la pensée scientifique comme je m'étais confondue avec les personnages littéraires, avec les conventions culturelles. Même si à mes yeux, la fiction romanesque avait finalement repris sa place dans l'imaginaire et ne se posait plus comme réalité, il n'en était pas encore de même de ma perception de la pensée scientifique. Pourtant, le code de la pensée scientifique m'entretenait dans une réalité idéologique tout aussi aliénante qui perturbait tout autant mon appréhension du réel, en accordant la primauté à la théorisation plutôt qu'à l'expérience.

Je m'apercevais que cette façon de promouvoir le progrès scientifique et d'exclure le progrès individuel au niveau de l'accomplissement de la personne, fait de

la pensée scientifique un agent du rapport d'aliénation de l'homme. A l'intérieur d'un tel rapport les fins de l'Humanité deviennent plus importantes que celles de l'être humain et l'homme y est finalement perçu comme un instrument au service des fins collectives. Le malaise que je ressentais confusément à produire une thèse dans les sillons de la pensée scientifique contemporaine résidait dans ma difficulté à y faire reconnaître l'intérêt de mon accomplissement personnel.

"Il faut croire que toutes les valeurs sont accessibles à tous les hommes, mais par un côté qui soit propre à chacun; c'est en ce sens que "chacun" est "homme" ".²⁰⁴ Je sentais que je touchais enfin à la véritable source de mon aliénation, dans ma difficulté d'accepter et de faire accepter la perspective qui m'est propre et qui finalement représente ma finitude; "la finitude originaire consiste dans la perspective ou point de vue; elle affecte notre relation primaire au monde qui est de "recevoir" ses objets et non de les créer ..."²⁰⁵

Accepter ma finitude dans un monde déshumanisant où l'homme est pris comme moyen et non plus comme fin, signifiait effectuer une rupture avec l'extérieur (société, culture, Humanité, pensée scientifique, roman, etc.) avec l'infini, pour rétablir le contact

204. Paul Ricoeur, 1967, op. cit., p. 78.

205. Ibid., p. 42.

avec mon humanité. Cette rupture est nécessaire puisqu'elle me permet de préserver l'autonomie de mon centre, mon intériorité. L'autonomie par rapport à l'extérieur me délivre du rapport aliénant entretenu par l'idéologie et représente la seule façon de trouver l'harmonie dans mon propre rapport avec les autres hommes, avec l'univers. Le rapport avec l'extériorité écrit Levinas, indique:

... que le rapport entre le fini et l'infini, ne consiste pas, pour le fini, à s'absorber dans ce qui lui fait face, mais à demeurer dans son être propre, à s'y tenir ...²⁰⁶

La possibilité de transformer mon rapport à l'idéologie, à l'Histoire prenait forme. "Il ne s'agit pas de choisir son époque mais de se choisir en elle",²⁰⁷ écrit Sartre. Je savais désormais que cette transformation ne pouvait s'exercer du dehors et nécessitait une action partant de l'intérieur. L'acceptation de ma finitude (de mon intériorité) représentait à mes yeux la voie de cette transformation, car elle devenait synonyme de réconciliation avec mon humanité et me permettait d'espérer trouver l'harmonie. Ma finitude c'est mon chez-moi, là où je me place et me maintiens pour recevoir Autrui; c'est la possibilité d'être différencié mais uni dans un rapport de transcendance où ma finitude est mon hospitalité envers Autrui.

206. Emmanuel Levinas, 1965, op. cit., p. 268.

207. Jean-Paul Sartre, 1948, op. cit., p. 288.

La société a raison à certains égards, de vouloir assurer sa survie et la protection de ses membres en imposant certaines règles, mais pas au détriment de la survie et de l'accomplissement des sociétaires eux-mêmes. Les rapports aliénants de coercition, de domination qui procèdent à la dissolution de l'individuel dans le collectif doivent être transformés, mais pas en effectuant l'inversion du processus qui engendrerait la réduction du collectif à l'individuel. Cela est rendu possible grâce à la transformation de la modalité du rapport lui-même en un rapport de transcendance où les éléments (intériorité/extériorité, individu/collectivité, science/expérience, etc.) coexistent dans des rapports de véritable interaction et d'interdépendance. Les individus conscients de cette interaction doivent acquérir une discipline personnelle, qui leur permettra de retrouver le sens de leur autonomie, de leur responsabilité et de leur rôle de participants actifs à la totalité.

L'influence de la société agit de l'extérieur vers l'intérieur.

Une discipline complète le rôle de la société en renversant le processus: c'est une influence qui s'exerce de l'intérieur vers l'extérieur. En d'autres mots, alors que la société essaye de produire de meilleurs

individus en créant un monde meilleur, une discipline essaye de créer un monde meilleur en produisant de meilleurs individus.²⁰⁸

Ceci permettrait enfin de rejoindre les objectifs d'une "culture authentique" telle que la définit Sapir:

Une culture qui ne s'édifie pas à partir des aspirations et des intérêts fondamentaux de ceux qui l'incarnent, celle qui subordonne l'individu à des fins générales est une culture externe. [...] La culture authentique, elle, est interne; elle s'édifie à partir de l'individu.²⁰⁹

208. Massimo Villadorata, N., di, Aikido, Montréal, Édit. de l'homme, Coll. Sports, 1973, p. 16.
209. Edward Sapir, 1967, op. cit., p. 337.

CONCLUSION

Au début de ma démarche, je croyais livrer et devoir livrer bataille pour conserver mon individualité dans une société qui dissout l'individuel au collectif. Pour y arriver, je m'apercevais que je devais accepter ma finitude et retrouver le sens de mon humanité. En conclusion, je réalisais que je devais dépasser la simple acceptation et que je devais contacter mon pouvoir d'amour de cette humanité en moi, car lui seul pouvait me permettre d'accepter les limites, les frustrations qu'elle implique. En ce pouvoir seulement, résidait la possibilité d'atteindre une harmonie avec Autrui; car grâce à lui je pourrais transformer ma perception d'autrui et de moi-même. Autrui, (l'étranger, le différent) ne représenterait plus l'élément à combattre, à réduire, à ramener au même, à moi, mais celui à recevoir, en demeurant chez-moi, en conservant le recul nécessaire pour ne pas me fondre en lui et lui en moi.

Au cours de ma recherche, j'avais constaté que la littérature (le roman) tirait son efficacité comme moyen de conformisation et de récupération par la convention culturelle, de cette difficulté à établir une distanciation face à l'imaginaire romanesque

institué par le code idéologique. Situation qui semblait à première vue sans issue, j'étais tentée de souhaiter un monde sans imaginaire comme j'avais souhaité un monde sans culture, sans langage afin d'éliminer l'aliénation. Mais un monde sans ces éléments et sans imaginaire serait inhumain. C'est la modalité du rapport à l'imaginaire qui devait être changée car dans l'imaginaire de l'homme résident ses rêves, ses désirs, sa créativité, sa liberté. C'est ce qu'exprime Sartre:

En un sens, chaque situation est une souricière, des murs partout: je m'exprimais mal, il n'y a pas d'issues à choisir. Une issue, ça s'invente. Et chacun, en inventant sa propre issue, s'invente soi-même. L'homme est à inventer chaque jour.²¹⁰

Proposer l'identification à un imaginaire idéologique institué, c'est tenter de détruire l'individu en ce qui le fait "homme". Selon Laborit "notre devoir d'homme est simple au fond. Il consiste à oublier notre force, pour utiliser notre imagination".²¹¹ Contrôler l'imagination de l'homme, c'est compromettre son autonomie, sa possibilité de s'harmoniser avec lui-même et l'univers. Devenu arme du pouvoir, l'imaginaire institué devait être combattu de l'intérieur, en rattachant mon pouvoir d'imagination individuel qui me permettrait de réinventer d'instant en instant mon

210. Jean-Paul Sartre, 1948, op. cit., p. 352.

211. Henri Laborit, 1968, op. cit., p. 131.

rapport à moi-même et à Autrui. Cette réappropriation n'était rendue possible qu'en retrouvant ma capacité d'aimer mon humanité (ma finitude), mon propre imaginaire, dans un monde où la force d'imagination individuelle est considérée comme une faiblesse, une "folie". C'était ce pouvoir d'amour qui me ferait également retrouver tout le sens de leur beauté.

L'imaginaire de l'être humain c'est sa puissance d'inventivité qui permet son évolution. L'imaginaire de l'homme c'est la régénérescence de l'humanité, c'est la possibilité de tout remettre en question, y compris la mystification idéologique et l'arbitraire des codes. Qui n'a pas demandé, étant enfant, pourquoi il faut dire "ils étaient" et non pas "ils sontaient"? L'imaginaire, c'est l'enfance retrouvée. Il ne s'agit pas ici de l'attitude infantile dans laquelle l'idéologie maintient l'individu afin de mieux le manipuler et de contrôler les énergies individuelles. C'est plutôt celle de l'enfant qui en conservant sa logique, sa distance par rapport à l'imaginaire institué, instaure la rupture nécessaire à son harmonisation avec l'extérieur en conservant son intériorité. Cette attitude qui me permettait de retrouver le plaisir de rire de moi-même lorsque je lisais Gauthier, Poupart ou les autres lorsqu'ils me

démontraient avec humour le conditionnement de mes pensées stéréotypées et le "sérieux" avec lequel cela nous fait penser. Contacter à nouveau ce plaisir, ce rire c'était pour moi, en arriver enfin à ne plus percevoir mon désir de conserver mon humanité, mon intériorité comme quelque chose de honteux; une déviance qui justifie la désapprobation dans un monde déshumanisé. C'était retrouver la joie d'être humaine, d'être telle que je suis avec mes limites, mes erreurs, ma finitude, mon pouvoir d'imagination, d'amour et d'hospitalité envers Autrui.

La possibilité de retrouver cet enfant en moi me réconciliait avec la littérature (mon amie de longue date) car je redécouvrais mon sentiment de gratitude envers elle. Au-delà du rapport aliénant et déshumanisant auquel elle participe et dont elle est elle-même victime, j'avais entrevu et entendu à travers elle parfois le rire, parfois les larmes, et parfois les deux en même temps, d'une Humanité qui se raconte par l'entremise de ses enfants.

Toutefois, au rythme où la société tente de détruire ces enfants en chacun de nous, ils risquent tous de disparaître avant qu'on ait eu le temps de les connaître. J'avais désormais acquis une compréhension profonde de l'erreur qui pousse à accorder la primauté

à un élément plutôt qu'à un autre, à l'extériorité plutôt qu'à l'intériorité, ou l'inverse. Par conséquent, je réalisais également l'importance de réintégrer ces éléments dans un rapport de véritable interaction, et d'interdépendance. Et pour toutes ces raisons je me permets de terminer ma thèse en citant cette contine pour enfant:

Le plus bel arc-en-ciel
est fait d'un peu de tout
C'est le bleu d'un cerceau
Le rose de vos joues
Le jaune du soleil
Le blanc de votre main

Le plus bel arc-en-ciel
est fait d'un peu de vous²¹²

212. Bernard Tanguay, Le Rêve rétro de grand-mère,
Montréal, Microsillon Passe-Partout, vol 4,
Production Studio Poly-Sons Inc., 1982.

BIBLIOGRAPHIE

1. THÉORIE

Livres:

- BAECHLER, Jean, Qu'est-ce que l'idéologie?, France, Edit. Gallimard, 1976, 405 pages.
- BARTHES, Roland, Mythologies, Paris, Edit. du Seuil, 1957, 247 pages.
- BLOY, Léon, Exégèse des lieux communs, France, Edit. Gallimard, Coll. Idées, 1968, 440 pages.
- CASAMAYOR, La Mystification, Paris, Edit. Gallimard, 1977, 206 pages.
- CASTORIADIS, Cornelius, L'Institution imaginaire de la société, Paris, Edit. du Seuil, 1975, 498 pages.
- DUFRESNE, Mikel, Nature et culture, France, P.U.F., 1966, 240 pages.
- ELIADE, Mircea, Aspects du mythe, France, Edit. Gallimard, Coll. Idées, 1963, 246 pages.
- ELLUL, Jacques, Histoire de la propagande, Paris, P.U.F., Coll. Que sais-je?, 1967, 125 pages.
- HALL, Edward T., Au-delà de la culture, Paris, Edit. du Seuil, 1979, 233 pages.
- HALL, Edward T., La Dimension cachée, Paris, Edit. du Seuil, 1971, 254 pages.
- ILLICH, Ivan, Libérer l'avenir, Paris, Edit. du Seuil, 1971, 187 pages.
- JACCARD, Roland, L'Exil intérieur, France, P.U.F., 1975, 155 pages.
- KRISHNAMURTI, Aux étudiants, Paris, Edit. Stock, 1978, 256 pages.

KRISHNAMURTI, De l'éducation, Paris, Edit. Delachaux et Niestle, 1976, 125 pages.

KRISHNAMURTI, La Première et dernière liberté, Paris, Edit. Stock, 1979, 379 pages.

KRISHNAMURTI, La Révolution du silence, Paris, Edit. Stock, 1977, 221 pages.

KRISHNAMURTI, Se libérer du connu, Paris, Edit. Stock, 1978, 155 pages.

LABORIT, Henri, Biologie et structure, Paris, Edit. Gallimard, 1968, 187 pages.

LEVINAS, Emmanuël, Humanisme de l'autre homme, Fata Morgana, Montpellier, 1972, 101 pages.

LEVINAS, Emmanuel, Totalité et infini, Pays-Bas, La Haye, 1965, 284 pages.

MARCUSE, Herbert, Contre-révolution et révolte, France, Edit. du Seuil, 1973, 166 pages.

MCLUHAN, Marshall, Du cliché à l'archétype, La foire du sens, accompagné du Dictionnaire des idées reçues de Gustave Flaubert, Montréal, Hurtubise, HMH, 1973, 234 pages.

MCLUHAN, Marshall, Mutations 1990, L'Avenir de l'éducation, Paris, Mame, 1969, 105 pages.

MOLES, Abraham, Psychologie du Kitsch, l'art du bonheur, France, Edit. Denoel/Gonthier, 1976, 219 pages.

REBOUL, Olivier, Le Slogan, Paris, Edit. Complexe, P.U.F., 1975, 156 pages.

RICOEUR, Paul, Finitude et culpabilité, l'homme faillible, Paris, Edit. Montaigne, 1960, 162 pages.

SAPIR, Edward, Anthropologie, Paris, Edit. de Minuit, 1967, 380 pages.

THIBAUT, Odette, L'Homme inachevé, biologie et promotion humaine, Belgique, Casterman, 1972, 230 pages.

Articles:

BAZAN, Carlos, "L'Idée du progrès", dans Carrefour, Revue de la société philosophique de l'Outaouais, vol 2, no 2, automne 1980, p. 25-43.

BEAULNE, André, "De l'Institution totale ou totalitaire", dans Criminologie made in Canada, vol 2, no 2, Hiver 1975, p. 11-26.

CHÉSNEAU, Albert, "Tradition culturelle et paranoïa", dans Le Journal canadien de Recherche sémiotique, vol IV, no 2, Hiver 1976-77, p. 73-93.

DANDURAND, Yvon, "Le Contrôle de la déviance: un processus politique", dans Criminologie made in Canada, vol 2, no 2, Hiver 1975, p. 43-67.

2. THÉORIE LITTÉRAIRE

Livres:

BARTHES, Roland, Essais critiques, Paris, Édit. du Seuil, 1964, 275 pages.

BARTHES, Roland, Leçon, Paris, Édit. du Seuil, 1978, 46 pages.

BARTHES, Roland, Le Degré zéro de l'écriture, Paris, Édit. du Seuil, 1972, 187 pages.

DUCROT, Oswald, Tzvetan Todorov, Dan Sperber, Moustafa Safouan et François Walhl, Qu'est-ce que le structuralisme?, Paris, Édit. du Seuil, 1968, 441 pages.

GRIVEL, Charles, Production de l'intérêt romanesque, La Haye, Mouton, 1973, 428 pages.

IMBERT, Patrick, Roman québécois contemporain et clichés, Ottawa, Édit. de l'Université d'Ottawa, 1983, 186 pages.

MAILHOT, Laurent, La Littérature québécoise, P.U.F., 1975, 127 pages.

- RIFFATERRE, Michael, Essais de stylistique structurale, Paris, Edit. Flammarion, 1971, 364 pages.
- SARTRE, Jean-Paul, Qu'est-ce que la littérature?, France, Edit. Gallimard, 1948, 374 pages.
- SOLLERS, Philippe, L'Écriture et l'expérience des limites, Paris, Edit. du Seuil, Coll. Points, 1968, 190 pages.
- TODOROV, Tzvetan, Qu'est-ce que le structuralisme?, 2, Poétique, Paris, Edit. du Seuil, 1968, 111 pages.
- WHORF, Benjamin Lee, Linguistique et anthropologie, Paris, Edit. Denoel, 1969, 228 pages.

Articles:

- BARTHES, Roland, "Introduction à l'analyse structurale des récits", dans Revue Communications, no 8, 1966, p. 1-27.
- BOUCHARD, Guy, "Communication romanesque et communication philosophique", dans Revue Philosophie et Littérature, 1979, p. 73-142.
- GENETTE, Gérard, "Frontières du récit", dans Revue Communications, no 8, 1966, p. 152-163.
- IMBERT, Patrick, "Antithèses et bouleversement culturel dans "La Nuit" de Ferron", dans Revue du Pacifique, vol IV, no 1, Printemps 1978, p. 68-81.
- REISS, Timothy J., "Archéologie du discours et critique épistémique: projet pour une critique discursive", dans Revue Philosophie et Littérature, 1979, p. 143-189.
- TODOROV, Tzvetan, "Les catégories du récit littéraire", dans Revue Communications, no 8, 1966, p. 125-151.

3. DIVERS

Livres:

ARTAUD, Antonin, Le Théâtre et son double, Paris, Edit. Gallimard, Coll. Idées, 1964, 246 pages.

BARTHES, Roland, Système de la mode, Paris, Edit. du Seuil, 1967, 293 pages.

CASTANEDA, Carlos, Le Voyage à Ixtlan, les leçons de Don Juan, Paris, Edit. Gallimard, Coll. Témoins, 1972, 246 pages.

CASTANEDA, Carlos, Voir: Les Enseignements d'un sorcier Yaqui, Paris, Edit. Gallimard, Coll. Témoins, 1973, 264 pages.

CASTEL, Robert, Le Psychanalysme, Paris, Edit. Flammarion, 1981, 311 pages.

COOPER, David, Mort de la famille, Paris, Edit. du Seuil, Coll. Points, 1972, 156 pages.

DUBOIS, Claude, Ne plus être un oiseau, Microsillon Sortie, Montréal, Production Disques Pingouin, 1982.

FROMM, Erich, L'Art d'aimer, Paris, Edit. de l'Epi, 1968, 159 pages.

HEBERT, Jacques, Obscénité et liberté, Montréal, Edit. du Jour, 1970, 191 pages.

PELLETIER, Denis, L'Arc-en-soi, Essai sur les sentiments de privation et de plénitude, Montréal, Edit. Robert Laffont/Stanké, 1981, 177 pages.

SKINNER, B.F., Par-delà la liberté et la dignité, Montréal, Edit. Robert Laffont/Stanké, S.A., 1972, 270 pages.

TANGUAY, Bernard, Le Rêve rétro de grand-mère, Montréal, Microsillon Passe-Partout, vol IV, Production Studio Poly-Sons Inc., 1982.

VILLADORATA, Massimo N., di, Aikido, Montréal, Edit. de l'Homme, Coll. Sports, 1973, 219 pages.

WATTS, Alan W., Le Bouddhisme Zen, Paris, Edit. Payot, 1975, 221 pages.

4. OEUVRES LITTÉRAIRES

AQUIN, Hubert, L'Antiphonaire, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1969, 250 pages.

AQUIN, Hubert, Neige noire, Montréal, Edit. La Presse, 1974, 254 pages.

BENOIT, Réal, Quelqu'un pour m'écouter, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, 139 pages.

BERNIER, Jovette, Non Monsieur, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1969, 220 pages.

BESSETTE, Gérard, Le Cycle, Montréal, Edit. du Jour, 1971, 212 pages.

BESSETTE, Gérard, Le Libraire, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, 153 pages.

BESSETTE, Gérard, L'Incubation, Montréal, Edit. Déom, 1965, 178 pages.

BLAIS, Marie-Claire, Une Saison dans la vie d'Emmanuel, Montréal, Edit. du Jour, 1965, 128 pages.

CARRIER, Roch, La Guerre, yes sir, Montréal, Edit. du Jour, 1968, 128 pages.

DUCHARME, Réjean, L'Avalée des avalées, Paris, Edit. Gallimard, 1966, 281 pages.

FERRON, Jacques, La Nuit, Montréal, Edit. Parti Pris, 1965, 134 pages.

FERRON, Jacques, Les Confitures de coings, Montréal, Edit. Parti Pris, 1972, 326 pages.

- GAUTHIER, Louis, Anna, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1967, 170 pages. *
- GAUTHIER, Louis, Les Aventures de Sivis Pacem et de Para Bellum, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1970, 209 pages.
- GAUTHIER, Louis, Les Grands Légumes célestes vous parlent, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1973, 153 pages.
- GAUTHIER, Louis, Souvenir du San Chiquita, Montréal, VLB Éditeur, 1978, 148 pages.
- GODBOUT, Jacques, Salut Galarneau, Paris, Édit. du Seuil, 1965, 157 pages.
- HEBERT, Anne, Kamouraska, Paris, Édit. du Seuil, 1970, 249 pages.
- HEBERT, Anne, Les Chambres de bois, Paris, Édit. du Seuil, 1958, 190 pages.
- LANGEVIN, André, Poussière sur la ville, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1953, 213 pages.
- MAHEUX-FORCIER, Louise, L'Île joyeuse, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1963, 171 pages.
- POUPART, Jean-Marie, Chère Touffe, c'est plein de fautes dans ta lettre d'amour, Montréal, Édit. du Jour, 1973, 262 pages.
- POUPART, Jean-Marie, Ma tite vache a mal aux pattes, Montréal, Édit. du Jour, 1970, 224 pages.
- POUPART, Jean-Marie, Que le diable emporte le titre, Montréal, Édit. du Jour, 1969, 147 pages.
- RENAUD, Thérèse, Une Mémoire déchirée, Montréal, Édit. Hurtubise, HMH Ltée, 1978, 163 pages.
- ROY, Gabrielle, Alexandre Chenevert, Montréal, Édit. Beauchemin, 1973, 384 pages.
- ROY, Gabrielle, Bonheur d'occasion, Montréal, Édit. Beauchemin, 1947, 345 pages.

ROY, Gabrielle, Rue Deschambault, Montréal, Edit.
Beauchemin, 1955, 260 pages.

5. OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

BEAULIEU, Victor-Lévy, Manuel de la petite
littérature du Québec, Montréal, Edit. de
l'Aurore, 1974, 268 pages.

Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec,
tome IV 1960-69, Montréal, Edit. Fides, 1984,
pages XI-XLI.

DUCROT, Oswald et Torodov Tzvetan, Dictionnaire
encyclopédique des sciences du langage,
Paris, Edit. du Seuil, 1972, 453 pages.

TABLE DES MATIÈRES

PARTIE I

RÉFLEXION THÉORIQUE SUR L'ESSAI

INTRODUCTION	VI
CHAPITRE I - DISTINCTION ENTRE L'ESSAI ET AUTRES	
TYPES D'ÉCRITS	XII
A. ESSAI ET TRAITÉ SCIENTIFIQUE ..	XII
B. ESSAI ET AUTRES GENRES	
LITTÉRAIRES	XVIII
C. ESSAI ET AUTRES LITTÉRATURES	
<u>D'IDÉES</u>	XXI
CHAPITRE II - ÉLÉMENTS PLUS SPÉCIFIQUES DE	
L'ESSAI	XXV
A. DÉFINITION	XXV
B. RHÉTORIQUE DE L'ESSAI	XXVI
C. ESSAI/EXPÉRIENCE	XXXI
D. ESSAI/RECHERCHE	XXXII
E. ESSAI/RELATIVITÉ	XXXIII
F. ESSAI/ÉCRITURE	XXXVII
G. ÉCRITURE/ACTION	XXXIX
CONCLUSION	XLI
BIBLIOGRAPHIE	XLVI

MICHELINE DANDURAND

LA LITTÉRATURE COMME MOYEN DE RÉCUPÉRATION
DE LA CONVENTION CULTURELLE

"M.A. Lettres françaises"

RÉSUMÉ

Et tout à coup un horrible soupçon m'envahit: si chaque mot est défini par d'autres mots, eux-mêmes définis par d'autres et finalement par les premiers, si tous les mots en somme se définissent les uns par les autres, ne sommes-nous pas dans une sorte d'immense, de monstrueux cercle vicieux? (Louis Gauthier, Anna, p. 65.)

C'est un "horrible soupçon" de la sorte, se présentant à mon esprit sous l'image obsédante de la page blanche d'avant toute tentative d'écriture (et de dire) au retour à la page blanche d'après toute tentative d'écriture (et de dire), qui est à l'origine de cette recherche. Tout le tragique de l'impossibilité de dire autre chose et autrement que ce que je dis émergeait alors et avec lui, mon désir d'entreprendre une recherche afin de mieux saisir le phénomène du "monstrueux cercle vicieux". L'étude du processus de récupération par la convention culturelle au moyen de la littérature s'inscrivait tout à fait à l'intérieur d'une telle démarche.

En effet, la récupération désigne cette façon qu'a la convention culturelle (convention qui oriente vers des modèles émanant de l'idéologie dominante) après un

effort de l'un ou plusieurs de ses membres de se soustraire à son effet de contrôle social, de les ramener à la norme et de reprendre à son propre bénéfice, des énergies destinées à l'affaiblir. Elle est donc un processus par lequel tout élément est ramené au même. Une brève analyse de la société moderne hautement industrialisée et basée sur les principes de rendement et de consommation, révèle qu'elle représente un contexte particulièrement propice au processus de récupération de par son exigence à produire de façon incessante de la nouveauté destinée à encourager la consommation. De plus, l'attitude faussement libérale résultant de l'idéologie pluraliste, permet la dissimulation de la récupération comme telle en proposant une image mystifiante d'une idéologie faussement progressiste.

À l'analyse on s'aperçoit que le phénomène de la récupération implique la présence d'une norme aux caractères stable et stagnant et d'éléments aux caractères instable et évolutif puisqu'il est un processus qui ramène à la norme les éléments qui tentent de s'en détacher. De plus, il appert que la récupération est une forme subtile de conformisation. Par conséquent les moyens utilisés dans le but de récupérer doivent-ils aussi être en mesure de

dissimuler leur effet conformant et récupérant. La littérature et plus particulièrement le genre romanesque étudié en ce cas-ci, répond à ces critères et offre donc un objet d'étude des plus pertinents.

Toutefois, il me faut mentionner sans plus tarder qu'il s'agit ici d'un essai où la démarche analytique est en étroite relation avec ma démarche personnelle. Ceci s'explique du fait que le point de départ de la recherche n'était pas une hypothèse théorique mais un doute, une interrogation reliée à un vécu personnel. La recherche s'est développée par induction; d'inductions en inductions, elle est le récit du cheminement de ma propre compréhension des causes, des moyens et des effets de la récupération. Elle ne peut donc prétendre à une étude exhaustive et empirique du sujet. La démarche adoptée permet tout au plus de faire ressortir les découvertes point par point.

Par conséquent, avant d'entreprendre l'étude de la littérature, il me fallait examiner d'abord les effets conformant et récupérant de "son obligée", la langue. En effet, l'une des premières réalisations consistait à comprendre que les mots n'ont pas seulement pour fonction de soutenir les communications, mais visent également à régler et contrôler à l'avance, forme et contenu des communications. De même, avant de

m'adonner à l'étude du processus de récupération, il me fallait entreprendre celle du processus de conformisation.

Grivel dans Production de l'intérêt romanesque a fourni plusieurs éléments nécessaires (tels que la circularité, le jeu de vraisemblabilisation, l'émission du faux scandale, etc., inhérents au genre romanesque) à ma compréhension du roman en tant que moyen de conformisation au code idéologique, et à sa capacité de dissimuler cet effet. Quant à moi, j'ai choisi d'illustrer les phénomènes de conformisation et de récupération à travers l'étude de l'utilisation du cliché (effet de conformisation) et du cliché modifié (effet de récupération).

En conclusion, les résultats de l'analyse révèlent que l'imaginaire est l'élément favorable à l'emprise du pouvoir idéologique, et que le roman (la littérature) représente un processus efficace d'autonomisation de l'imaginaire institué par le code idéologique. Cette étude m'aura donc permis de faire ressortir le rôle et l'efficacité de la littérature comme moyen de récupération de la convention culturelle, et d'entrevoir les possibilités pour m'échapper du "monstrueux cercle vicieux" ..